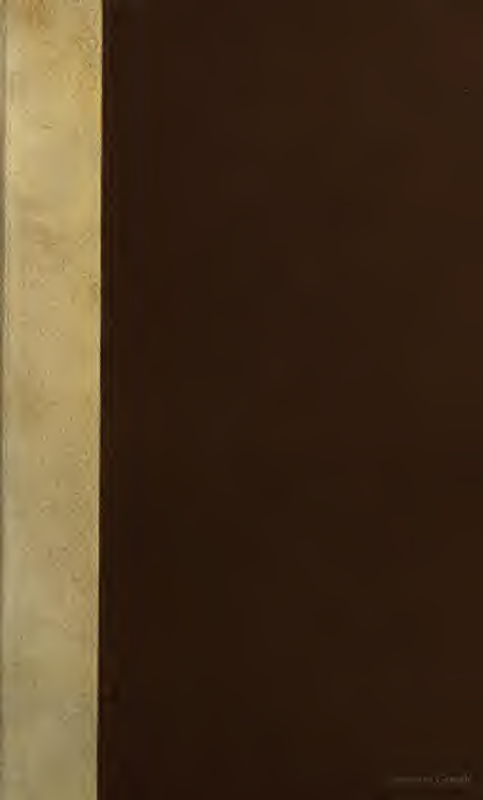
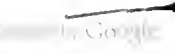




OPERE DEL CESAROTTI.

VOLUME XXXV.

A soldi 3, danari 4 il foglio; a norma del Manifesto.

Fogli 22 1/2	L. 3. 15.
Legatura	„ -- 6. 8
	L. 4. 1. 8
Paoli	6 1/8 --

OPERE

DELL'ABATE

MELCHIOR CESAROTTI

PADOVANO

VOLUME XXXV.



DELL'

EPISTOLARIO

DI

MELCHIORRE CESAROTTI

TOMO I.

FIRENZE

PRESSO MOLINI, LANDI E COMP.

MDCCCXI.





AVVERTIMENTO

Si pubblicano i Volumi 35 *e* 36 *, delle opere dell' Ab. Cesarotti: il Vol.* 34 *, che contiene la Storia dei Primi Cento Pontefici, sarà pubblicato quanto prima, allorchè ne sarà giunta la permissione.*

AL COLTO

PUBBLICO ITALIANO

GLI EDITORI.

Pubblichiamo finalmente i due primi Volumi dell' Epistolario dell' Ab. Cesarotti, ritardati senza nostra colpa. Alle lettere scritte dall' Autore a varj amici suoi, e letterati stranieri ed Italiani, si sono aggiunte anco quelle di molti letterati riputatissimi dirette all' Autore; fra le quali, per l'onore che ne ridonda all'Italia, non può tacersi di quella del Voltaire, che trovasi nel primo volume. I principj letterarj che si sviluppano dall'Autore e dal celebre Van-Goens renderanno carissime le lettere che pur nel primo s'incontrano: e l'amabilità dello spirito, la grazia, e la facilità con cui sono scritte non faranno dimenticar quelle dell' Ab. Taruffi. Non parleremo, delle

cui penna è tanto vaga e leggiera, scrivendo lettere, quanto sublime è la Musa che gl'inspira, i cantici e gl'inni.

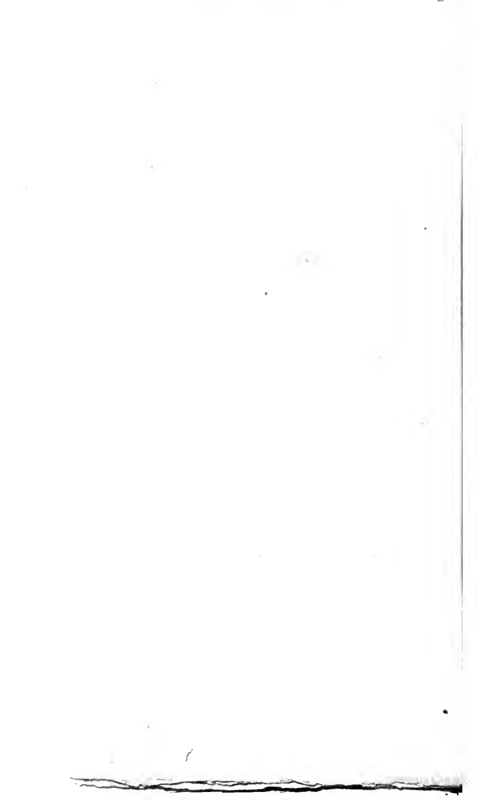
Tutte queste lettere sono state poste insieme dalla persona alla quale l'Autore morendo legò e raccomandò i suoi MSS.; e se talvolta l'ordine cronologico non è abbastanza conservato, se ne incolpi la sorte di tutte le collezioni simili a questa, in cui talvolta giunge tardi quello che dovea porsi antecedentemente.

Prossimi al termine della nostra lunga intrapresa, promettiamo di pubblicare al più presto la storia de' primi C Pontefici, che formerà il tomo 34; e che trovasi al presente sotto il torchio, (quello pure senza nostra colpa ritardato) e quindi speriamo con altri due volumi, compreso quello ove si troveranno le Memorie per la vita dell'Autore, di dar fine a questo corpo di opere, che assicura all'Ab. Cesarotti la gloria ed il titolo d'uno de' più grandi letterati Italiani del secolo XVIII.

EPISTOLARIO

DI

MELCHIOR CESAROTTI

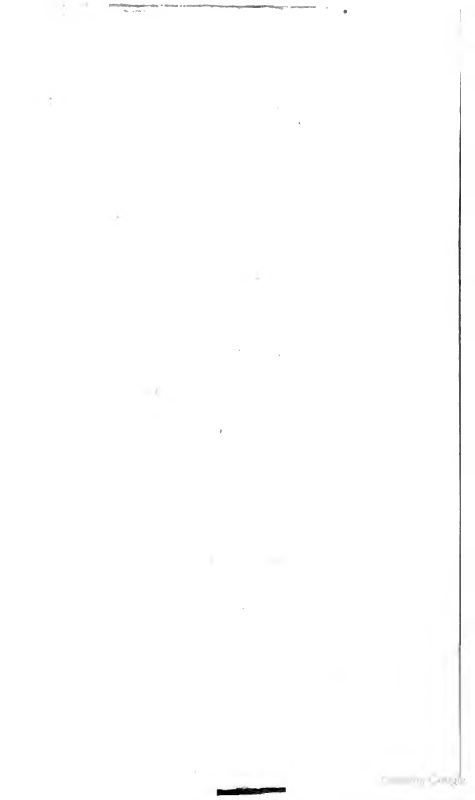


vii

EPISTOLARIO

DI

MELCHIOR CESAROTTI



CORRISPONDENZA
LETTERARIA

I.

A M.r L'AB. TOALDO

Venise 27. Novembre.

MON TRÈS-CHER AMI.

Il est temps que je vous mande de mes nouvelles et que j'en reçoive de vôtres. Vous étiez environné d'eau, et vous le serez maintenant de fange. Il reste à souhaiter qu'il imite celui du Nil, et qu'il feconde heureusement vos campagnes. Je suis fixé à Venise depuis deux jours. J'allai hier rendre visite à son excellence Grimani, qui me reçut avec beaucoup de politesse. Je lui présentai mon plan d'éducation litteraire que j'ai composé d'après le vôtre. Il l'a trouvé très-bon et il est tout-à-fait dans mes vûes. Lundi pro-

chain j'entrerai dans ma nouvelle charge, et j'espère d'en être fort satisfait. Une autre fois je vous manderai quelque chose de plus détaillé. Mad.e Lucrèce en s'entretenant avec moi, me dit de très-bonne grace, qu'après avoir élevé ses premiers enfans, il sera tems que j'aille de nouveau me fixer à Padoue *Amen*. J'ai lû deux brochures de Voltaire pleines d'esprit, *Le Russe à Paris, et le Pauvre diable*. J'ai le malheur de les estimer quoique ce pauvre diable n'ait pas pu trouver grace devant les jeux de la Comtesse: qu'il est à plaindre!

Ah! que je hais tous ces.... Beaux-esprits
Qui des Auteurs jugent comme des...!

(c'est un petit échantillon de ma Poésie Française). Je suis fort content, gai et même fou, car vous voyez que je me mêle d'écrire Français, et d'écrire à vous. Eh bien, corrigez-moi donc, je vous l'ordonne adieu; je vous embrasse. Adieu.

II.

A M.r L'AB. TOALDO

Venise ce 7. Mars.

MON TRÈS-DOUX AMI.

Que j'aimerois la saignée, si elle vous avoit soulagé de votre maladie! Maudit engourdissement. Est-ce à vous d'en être attaqué? vous meritez d'avoir l'esprit toujours vif et tendu (vous en faites un si bon usage!)

Vous me demandez quelque chose de ma méthode par rapport à la Grammaire: Je n'en sçais d'autres que de se donner au diable cent fois par jour. Pauvres faiseurs des projets! que nous sommes ridicules. Nous élevons à grands frais dans notre cabinet un magnifique édifice sans trop sonder les fondemens sur lesquels nous comptons de le poser. Ils sont très-foibles, et même pourris. Qu'en arrive-t'il? l'edifice se renverse entre nos mains de fond en comble au premier coup d'essai. Les enfans sont toujours enfans; toute réflexion les écrase; toute attention les fatigue, et les en-

nuye : il faut les fixer, les intéresser, me dit l'autre jour un certain important ; je le sais comme un autre, et j'y travaille de mon mieux : mais le moyen d'y reussir ? c'est sur quoi personne jusqu'à présent n'a eu la bonté de nous dire chose qui vaille. Mais parlons de quelque chose moins ennuyante.

Voilà tous mes sonnets. Leurs sujet m'occupe agréablement l'esprit sans laisser la moindre trace sur mon cœur. D'abord, je l'avoue, il avoit l'air de conquérant ; mais quelque reflexion le desarma. Je vous l'avois dit, il n'en est rien. Cependant, afin que vous ne me croyez pas trop sage, il faut vous dire, que je ne dois ma tranquillité à aucune des vos sages réflexions, mais à une autre bien différente, suggerée par l'amour même, c'est-à-dire à la difficulté de fixer, et engager à son tour cette aimable personne. Je me rends rarément à ce Palais d'Armide, pas tant par modération, que par nécessité ; car mon emploi m'occupe toute la belle journée. Vous vous en rejouirez, et je vous le permets, M.lle... (qui cependant n'est pas celle qui m'intéresse le plus) est d'un esprit extraordinaire. J'ai lu l'autre soir une lettre de sa façon, qui

me ravit. Il y avoit de quoi faire enrager de jalousie tous le beaux-esprits de profession. Voltaire s'en pourroit faire gloire. Ce Carnaval elle dansa avec M.r..... qui lui fit beaucop de politesses. Elle lui parla de moi; elle lui dit que j'étois de sa connoissance: il en sourit, et ne s'en effaroucha point; et pourquoi le devoit-il? je crois plûtôt qu'il est homme à me porter envie. Il s'entend en galanterie; malgré sa grande sagesse.

Je voulois, vous écrire quelque chose sur la harangue de Lavagnoli qui est imprimée, et sur les vers de M. Roscelli à la louange du Roi de Prusse; mais la lettre est deja trop longue, A vous revoir donc. Adieu: portez-vous bien, aimez-moi, et je vous embrasse.

III.

A M.r L'AB. TOALDO

Venise 18 *Novembre*.

MON TRÈS-CHER AMI.

Mon voyage de Piove n'eut point d'effet, à cause des graves occupations de Monsieur, qui ne lui permirent pas de s'éloigner de Ve-

nise. Je m'étois bien douté des épines de votre projet; mais l'extrème envie dont je brûlois de vous voir dans une assiette plus convenable, me fit envisager le bon côté de la chose, et fermer les yeux sur l'autre: d'ailleurs je croyois que la chose pouvoit se faire avec mystère. Maintenant je comprends trop tout le poids de vos difficultés pour vous presser davantage ; Pasquali les comprend aussi . N'en parlons donc plus: à condition cependant, que si d'ici à quelques jours je puis vous ouvrir mon avis avec fondement sur un autre sujet, comme j'ai dejà grand lieu de l'espérer, vous m'écouterez paisiblement jusqu'au bout, et ne vous refuserez pas aux instances de personnes qui ne soupirent qu'après votre bonheur. Je fus l'autre jour chez M.rs Emo, et je remis votre lettre au cadet. Ils rendent tous les deux justice à vos talents, et à votre unique probité. Je suis charmé de la sincère affection qu'ils ne cessent de me témoigner; et je ferai toujours mon étude pour m'avancer de plus en plus dans leur bonne grace. J'ai vû hier au matin M.r Memo, qui me dit qu'il se flatoit que notre ami pourroit gagner son procès, mais ce ne sera dit-il, qu'après que

le deux mois qui lui restent de son emploi, se seront écoulés, et qu'on aura arrangé les affaires des dix personnes en question. Adieu. Je me porte fort bien; et suis votre à toute outrance. Adieu mon Socrate. Adieu.

IV.

A M.r L'AB. TOALDO

Ce 9. *Janvier* 1761.

MON TRÈS-CHER AMI.

Il etoit donc établi de toute eternité que j'essuyerois six-mille six-cent et soixante six prèches, comme le bon dieu essuya six-mille six-cent, et soixante six coup de fouet. Jusqu'à présent j'en ai essuyez six mille: hatez vous donc de vous acquiter envers moi de ce que vous me devez, et préchez moi jusqu' à tant que je tombe accablé sous ses coups, *ut adimpleantur scripturæ*. Permettez-moi cependant que je vous dise une bonne fois pour toutes (car ce sera le dernier mot que je vous dirai, ou que je vous repondrai jamais sur ce sujet)

qu' il n'y a rien de plus déplacé, que les reproches que vous me faites, et les avis que vous me donnez. Je ne suis point du tout dans l'égarement , je le repète; j'ai éprouvé ma fermeté; il n'est rien, et il n'en sera jamais rien. Il est d'une fausseté trés-notoire, que j'y passe le soir de belles heures. Je n'y fus que deux fois, et même j'y demeurai très-peu. Je laisse écouler de belles semaines sans les voir; et je n'y vais que dans le tems ou il y a peu de monde; et quand la conversation s'échauffe, je me retire toujours. Je ne crains pas les rivaux parceque je ne suis aucunement amoureux! je ne crains pas les moqueurs, parce que je ne donne sujet à personne de se moquer de moi. Vous dites que ma frequence est en observation. Malheur à tous ces mots vagues, et équivoques, qui tout vuides de sens qu'ils sont, ne laissent pas d'en imposer quelquefois même aux Philosophes. A moins que ces Messieurs qui vous content de si jolies nouvelles ne se multiplient à l'infini de leur plein pouvoir, je suis trés-sûr, que je ne puis etre observé tout-au-plus que d'une ou de deux personnes. Or apprenez-moi par quelle règle de Logique ou de Grammaire

l'on peut dire que je sois en observation. Je vous ai dit la verité toute pure; vous en croirez ce qu'il vous plaira. Je sais ce que je dois à votre tendre amitié, et je vous témoignerai toujours la dernière reconnoissance; mais il me semble que votre cœur donne l'échange quelquefois à votre imagination. Cessez, mon très-cher ami, s'il se peut de vous allarmer sur chaque léger soupçon, sur chaque léger bruit; et laissez moi sentir un peu que je suis veritablement hors du seminaire. Assurez-vous cependant, que quoique ma raison, ou mon amour propre ne me permette pas de gouter tout à fait vos leçons, je les chérirai toujours, parce qu'elles me viennent de vous. Adieu, Adieu. Je vous embrasse.

V.

A M.r MACPHERSON.

Permettez, Monsieur, qu'avec toute l'Italie, je vous félicite sur l'heureuse découverte que vous avez faite d'un nouveau monde poétique, et sur les précieux trésors dont vous avez enrichi la belle littérature. Vous avez de

grands droits à la reconnoissance de votre patrie, et le public doit vous tenir compte de vos voyages, et de vos travaux. C'est bien autre chose que de nous apporter une plante stérile, ou quelque médaille rouillée. Non je ne puis revenir de mon ravissement. Votre Ossian m'a tout-à-fait enthousiasmé. Morven est devenu mon Parnasse, et Lora mon Hippocrène. Je rêve toujours à vos Héros; je m'entretiens avec ces admirables enfants du chant; je me promene avec eux de coteau en coteau; et vos rochers couverts de chênes touffus et de brouillard, votre ciel orageux, vos torrens mugissans, vos steriles déserts, vos prairies qui ne sont parées que de chardons, tout ce spectacle grand et morne a plus de charmes à mes yeux que l'île de Calypso, et les jardins d'Alcinoüs. On a disputé longtemps, et peut-être avec plus d'aigreur que de bonne foi sur la préférence de la Poésie ancienne, et moderne. Ossian, je crois, donnera gain de cause à la première, sans que les partisans des anciens y gagnent beaucop. Il fait voir par son exemple, combien la Poésie de nature et de sentiment est au dessus de la Poésie de reflexion et d'esprit, qui semble

être le partage des modernes. Mais s'il démontre la superiorité de la Poésie ancienne il fait aussi sentir les défauts des anciens Poétes mieux que tous les critiques. L'Ecosse nous a montré un Homère, qui ne sommeille, ni ne babille, qui n'est jamais ni grossier, ni trainant, toujours grand, toujours simple, rapide, précis, égal et varié. Mais il n'appartient pas à moi de faire l'éloge d'Ossian à celui qui a su rendre ses traits avec tant de force, et de précision, qu'on pourroit le prendre pour modele. Je vous dirai plutôt, Monsieur, qu'en marchant sur vos traces, je pense aussi de transporter ces poésies en ma langue maternelle, c'est-à-dire en vers blancs Italiens. Non, que je me flatte d'approcher des beautés inimitables de ce grand Génie; mais j'espère par ce moyen de me remplir mieux l'esprit de mon modele, et de m'approprier ses manières.

Mais il faut tout dire, Monsieur. Savez-vous que ce Poète a excité ici de terribles querelles. L'antiquité d'Ossian trouve ici beaucoup d'incrédules, sur tout parmi les savans; on dispute, on s'échauffe, on vous fait votre procès dans les formes, et on se mo-

que de moi, qui donne bonnement dans le piège, et qui le crois ancien sur votre parole. A la verité ce ne seroit pas une petite affaire que de vouloir en imposer à ces Messieurs. Ils sont presque tous dans le cas de ces Thessaliens, qui, à ce qu' en disoit Simonide, étoient trop sots, pour être la dupe des mensonges poétiques. Malheur à tous ceux qui ne raisonnent, que faute de sentiment. Cependant ceux-ci sont de bonne foi. Il y en a d'autres qui n'agissent pas aussi simplement. Cet Ossian est un barbare; son nom ne se décline point à la grecque, ni à la latine; il ne connoit point les mystères de la Mythologie; il n'a point lu la Poétique d'Aristote, et il ose faire des épopées: et qui pis est sans machines, et sans allegories. Voila qui est de la dernière impudence. Cependant on le prône, on ose le mettre en parallèle avec Homère, et la comparaison ne tourne pas toujours à l'avantage du Poète Grec. Cela est désolant. Comment s'y prendre donc? On n'a qu'a supposer que cet ouvrage soit forgé par un moderne, pour le faire tomber aussitét. Car vous savez bien, Monsieur, qu'il est demontré selon ces critiques, que les mo-

dernes ne feront jamais rien qui vaille, à moins qu' ils ne pillent les anciens. On aura beau leur faire sauter aux yeux les éclatantes beautés de ces Poésies; ils seront en droit de n'y voir rien, et ils vous diront pour toute réponse: *il est moderne*. Parmi ces gens entêtés de leur sot préjugés, il y a des personnes de bon sens, et d'esprit, à qui toute cette dispute est fort indifférente; qui d' ailleurs ne seroient point fâchées de devoir à notre siècle cette excellente production, et qui trouveroient bien plus de force d'esprit dans un moderne qui auroit su se transformer en Ossian, qu'en Ossian lui-même.

Pour moi, s'il m'etoit permis de douter après votre témoignage, je vous dirois, Monsieur, que comme je reconnois dans ces poésies une grandeur, et une simplicité qui portent en soi la plus forte empreinte de la nature; j'y trouve aussi une finesse de dessein; un ordre si délicatement irrégulier; une si sage retenue dans les vols les plus hardis; une précision si constante, et si féconde; une justesse si exacte pour saisir ce précieux milieu si difficile à garder: enfin un choix si délicat, et si judicieux d' objets et de caractères, que

tout cela semble annoncer l'art le plus consommé, qui sait dépurer la nature sans y toucher. Quoiqu'on en pense, la chose est en tout sens surprénante: mais on sait que la Grande-Bretagne moderne est feconde en merveilles d'esprit, et on pourroit douter, si l'Ecosse au troisième siècle l'étoit aussi. Soit raison, soit scrupule, soit indulgence, pour la foiblesse des autres, je ne puis me défendre, Monsieur, de vous faire une recherche, que je vous prie de ne pas trouver téméraire. De bonne foi, Monsieur, dois-je vous admirer comme un homme plein de lumières et d'esprit, ou dois-je révérer en vous le plus grand peintre de la nature? Si cela est, je serai bien loin de me fâcher, comme Scaliger contre Muret. Qu'Ossian soit ancien, ou non, il le sera toujours par le style. Ceux qui le jugent de ce côté-ci sont bien sûrs de ne s'y pas méprendre. Quoiqu'il en soit, Monsieur, si ma hardiesse peut m'attirer de votre part l'honneur d'une réponse, je croirai d'avoir toujours gagné beaucoup, et j'en ferai gloire. En voulant bien m'honorer de cette façon vous poeuvez vous adresser à M.r Hudny Consul de la-Nation Britannique à Venise,

qui a beaucoup d'amitié pour moi, et qui est ravi d'avoir pour concitoyen un homme tel que vous.

Je suis, Monsieur, avec tout le respect votre très-humble serviteur en litterature, et votre confrère en Ossian (1).

VI.

Dolo 30. *Agosto* 1763.

AMICO CARISSIMO.

Ho ricevuto il nuovo Libro di Ossian insieme col Dizionario Inglese, per il quale ringrazierete Cargnelli a mio nome. La prima cosa ch'io lessi è stata il Poema, e jeri appunto l'ho terminato. Il voler dare un dettaglio delle bellezze di tutti i generi, delle quali egli abbonda, sarebbe inutile affatto, mentre per farvi concepire una giusta idea del merito di questo poema, non occorre ch'io vi dica di più, se non che egli è eguale, e forse superiore all'altro bellissimo di Fin-

(1) Vedi la nota in fine del Tomo.

gal. I caratteri, i sentimenti, le immagini, la rapidità, la condotta, in somma tutto ciò che costituisce Ossian, il primo tra i Poeti, abbonda in questo Poema in un grado più che eminente. Le note poi, sono molto migliori di quelle del primo Tomo; poichè oltre le molte notizie istoriche, e i diversissimi frammenti poetici che le rendono interessanti, sono anche critiche, e a dire il vero, molto giudiziose e sensate. Esse, per dir così, Cesarottizzano alquanto, ma si vede chiaramente che l'Autore teme d'urtare i pregiudizj della nazione, e fors' anche i proprj, rispetto alla superiorità degli antichi. Tutti non hanno il coraggio di disprezzare i furiosi trasporti dei Brescani o dei Brazoli. A lui basta additare i passi più luminosi del Poema, e discorrere sopra da uomo sensato e di buon gusto, essendo a voi riserbato l'onore di andare più in là; e di collocar Ossian, com'è dovere nel più elevato seggio di Parnaso.

Dalla dissertazione, ch'è molto ben scritta si ricavano molte notizie, intorno all'origine, ai costumi, alle arti, al modo di vivere ec. degli antichi Scozzesi. Suo oggetto prin-

cipale però, si è il dimostrare l'insussistenza della opinione comunemente ricevuta che i montanari di Scozia sieno originarj d'Irlanda, e la falsità dell'altra sciocchissima pretesa che Fingal, Ossian e gli altri Eroi, sieno tutti Irlandesi. Per la prima si serve del testimonio degli autori contemporanei unito a quello della tradizione, e del testimonio di Ossian medesimo, il quale in questo poema di Temora, stabilisce chiaramente la prima migrazione in Irlanda fatta dai Britanni Meridionali, e la seconda forse da lì a qualche secolo fatta dai Caledonj, aggiungendovi tutte le altre prove della uniformità della lingua dei costumi ec., sicchè resta chiaramente provato che gli Irlandesi sono una Colonia dei Britanni. In quanto alla seconda, vi sono in Irlanda alquanti Poemi antichi, intorno alle azioni dei Fionj, cioè degli Eroi di Fion-Mac-Comnal. Ora pretendesi che questo Fion-Mac-Comnal, sia il nostro Fingallo, e i Fionj gli altri Eroi. L'autore adunque prova che tutti questi poemi, quantunque lavorati sul fondo di Ossian, sono però fattura dei secoli posteriori, e ne fissa l'epoca al 1300, o al 1400 incirca. Essi non abbondano d'al-

tro che di giganti, d'incantesmi, di Fate, e di un maraviglioso spropositato, cose tutte che mostrano il genio predominante dei tempi nei quali furono scritti, o per dir meglio adulterati. Oltre a ciò gli Autori si scuoprono per quel che sono, con le loro frequenti allusioni ai viaggi di Terra Santa, ai Conventi ec., e col lasciarsi scappare di quando in quando delle parole Sassone e Inglesi; con che si viene a distruggere affatto la chimerica pretensione degli Irlandesi. La dissertazione poi è scritta in maniera, che se ne possono ricavare mille prove indirette, intorno l'autenticità dei Poemi, sdegnando l'Autore, com'io credo, di trattare ex professo di una cosa, della quale, com'egli dice, tiene in sua mano le prove da convincerne, in ogni tempo, gli increduli più ostinati.

In quanto a me io comincierò quanto prima a tradurre. Vorrei per altro sapere se ho da incominciare dalla Dissertazione, oppur dal Poema. Io intanto o con l'una, o con l'altro incomincierò a far qualche cosa, se non per altro, almeno per cominciare. Son poi desiderosissimo di sapere se continuate nella risoluzione da voi accennatami nell'ulti-

ma vostra intorno alla stampa del libro. Io per altro continuo a disapprovarla, e Boldrin ancora è della stessa opinione, tanto più che nè nelle note nè nella Dissertazione non v'è cosa che dia lumi maggiori di quelli che già abbiamo intorno a Cucullino, e agli altri Eroi, onde diventa inutile, almeno per questo oggetto, il ritardare la pubblicazione di quel che è fatto. Informatemi peraltro del tutto, ch'io ne sono impazientissimo, e pregandovi intanto dei miei cordiali saluti a tutti gli amici, vi abbraccio con tutto il cuore. Addio. Addio.

CARLO SACKVILLE.

VII.

DELLO STESSO

1. *Settembre* 1764.

AMICO CARISSIMO.

Ho ricevuto la carissima vostra, nè ci voleva, certamente, di meno per compensarmi del vostro silenzio. La lunghezza della

medesima mi riesce tanto più grata, quanto che mi rinnova la memoria dei giorni, che più non sono, di quei giorni felici nei quali le circostanze, gli studj, la novità medesima dell' amicizia, c' imponeva la dolce necessità di comunicarci scambievolmente e con pienezza le nostre idee, e i sentimenti del nostro cuore. Qualunque cosa, per picciola che ella fosse, diventava in allora interessante, poichè tendeva a determinare il gusto, e il carattere di ciascheduno. Chi vedesse le nostre lettere le crederebbe dettate dall' amore. Mais à présent quelle différence! Toute notre tendresse se renferme, le plus souvent, dans un adieu bien sec! On pourroit dire, ce me semble, que nous avons traité l' amitié en maîtresse, et qu' à présent nous la traitons en femme. On l'honore, on l'estime, on l'aime même, mais d'une tendresse plus tranquille. C'est un fait, et nous en avons dejà dévéloppé les causes. Le feu de l' enthousiasme s'eteint tôt ou tard; mais s'il est fondé en raison, il y' en reste toujours des étincelles qui suffisent pour entretenir dans nos cœurs une flamme moins violente, il est vrai, mais par cela même plus durable.

Vos remarques sur les Dialogues de Phocion m'ont donné une idée tout-à-fait favorable de cet ouvrage, et je serois bien aise de le lire. Je tacherai de persuader notre Philosophe allemand à l'acheter, aussi bien que les Comtes de Guil: Vadè, mais je me garderai bien de lui comuniquer vos remarques sur les Dialogues; car ce seroit un moyen sur de l'en degouter. Il est esprit fort décidé, et toute ouvrage qui ne respire pas le libertinage de l'esprit, le degoûte, et pour me servir de son expression, lui fait mal au ventre. L'article de l'âme, et en général, tous les articles de M.r Yvon ont eu le malheur de le purger. Il n'entend pas raison là dessus. Mais c'est là le caractère dominant de nos esprits forts à la mode, de sorte qu'un Philosophe éclairé honnête homme, se trouve dans une situation bien fâcheuse. Il est sifflé par les Libertins, et à tout moment menacé de la cigüe par les Bigots.

Je vous remercie de vos nouvelles politiques qui j'ai entendues avec bien du plaisir. C'est là un des avantages de la Ville. Chaque jour quelque chose de nouveau; on s'en entretient, on s'en intéresse, on n'a pas le

temps de s' ennuyer. Mais ici, mon Dieu, ici! Je vous assure qu' il faudroit avoir l'esprit bien philosophique, ou bien stupide pour n' être point degoûté d' un genre de vie qui touche de si près à l'animale. L'Encyclopédie seule fait toutes mes delices. Mais elle me fâche quelquefois, car en me donnant le magnifique spectacle de toutes les connoissances humaines, elle ne fait qu' irriter mes désirs sans que je puisse les satisfaire. A quoi bon d' avoir un serrail rempli de beautés si on est impuissant?

Mais il est temps de vous soulager de ce jargon babilonique. Je n' ajouterai plus qu' un mot. Je suis ravi d' entendre vôtre progrès dans le royaume du tendre, et je vous en souhaite la conquête entière. Adieu, je vous embrasse, adieu.

P.S. J' ai lu la Dispensary du D.r Garth. Elle est bien au dessous des éloges qu'on lui a prodigués, et je crois que pour en goûter les ridicules il faudroit être Médecin.

VIII.

DE L'ABBÉ TARUFFI.

MONSIEUR.

Permettez-moi de vous renouveller les marques plus sincères de mon attachement et de mon estime; j'ai si souvent parlé de vous à mes amis que je ne sçaurais m'empêcher de vous l'écrire. Votre Ossian, Monsieur, vous attire ici une foule d'admirateurs; c'est un phénomène litteraire qui étonne tous les curieux. Rien de plus sublime que votre versification; elle marche avec une noble fierté, vis-à-vis de son admirable original. Nous brûlons d'envie de savoir si vous avez dessein de traduire aussi le troisième volume des poësies celtiques; on sçait assez que M. Macpherson vient de vous l'envoyer pour cela. Le Public a les yeux sur vous, Monsieur; il ne faut pas demeurer en si beau chemin. On admire aussi cette liberté généreuse avec laquelle vous osez attaquer les anciens préjugés, et cette vénération aveugle que l'on a pour le Chantre d'Achille. On ne vous reprochera point ce que M. Dacier repro-

chait en colère à M. de la Motte, c'est-à-dire qu'il ignorait le Grec, qu'il n'était pas juge competent d'Homère. Vous savez votre Homère par cœur, vous êtes un Gréciste éclairé, et malgré cela vous ne tombez point à genoux devant lui. Voilà ce qui s'appelle juger avec connoissance de cause. Il y a ici un seigneur du premier rang, un esprit très-cultivé par la lecture et par la spéculation, qui lit votre Ossian avec transport, et qui aime infiniment votre façon de penser en fait de goût et de litterature. Il est en correspondence depuis longtems avec le célèbre Voltaire, ce génie libre et robuste, qui n'entretient jamais des correspondences oisives. Vous en aurez des nouvelles tôt ou tard, Monsieur; votre amitié lui tient au cœur. Savez-vous bien où j'irai tout-à-l'heure? Chez le Pere Scuola Chanoine Régulier du Saint Sauveur, jeune homme plein d'esprit, et d'un excellent caractère, qui a eu le bonheur d'assister à vos leçons, et d'en tirer tout le profit. Et de qui parlera-t-on pendant cette visite? De M. l'Abbé Cesarotti, je vous en réponds.

Monsieur,

Bologne le 19. *Mars* 1765.

IX.

A M. L' ABBÉ TARUFFI.

Je ne sais pas me décider si c'est à votre jugement ou à votre amitié que j'aime mieux d'attribuer les éloges dont vous me comblez. Cela, je l'avoue, me flate davantage, mais ceci me touche. Quoi qu'il en soit, soyez persuadé, Monsieur, que vôtre estime, et vôtre amitié me sera toujours précieuse, et que dans mes petits travaux l'approbation de M.r Taruffi sera dorénavant mon aiguillon et ma recompense. Je suis aussi très-sensible aux favorables sentimens que M.r le Marquis Albergati veut bien avoir sur mon compte; car je crois que c'est de lui que vous me parlez; j'ai cru le reconnoître à plus d'un trait. Ce n'est pas d'ajourd'hui, que je l'admire, et que je le respecte comme le protecteur des arts et des talens. Je lui tiens compte sur-tout de la noble amitié qu'il accorde à ce Génie Comique à ce *veritable enfant et peintre de la nature*, que des miserables critiques tâchent en vain de flétrir indignement pour des petits défauts, *Quos aut incuria fudit, aut hu-*

mana parum cavit natura . Puisque vous me rappellez le célèbre Voltaire, je serai ravi de savoir si on lui a rendue de ma part une lettre avec un exemplaire de ma traduction de ses deux Tragedies dont M.r Goldoni s' étoit chargé dans son voyage . Vous ne sauriez m'obliger davantage, Monsieur, qu'en tâchant par le moyen de ce seigneur de m'en donner quelque nouvelle. A' l'egard de mon Ossian, à la verité j'avois presque oublié mon travail, et je ne sais si je pourrai le reprendre de quelque tems : la tâche est fort penible vous le savez bien, et je n'ai pas à beaucoup près, autant de loisir qu'il en faudroit. Cependant je ne manquai pas de traduire le Poëme d'Oitona, que j'avois laissé à l'écart dans le second volume, et même quelque pièce du troisième. Si l'Italie voit tôt ou tard cet ouvrage achevé, ce ne sera qu'à la faveur dont vous l'honorez qu'elle en sera redevable. A' propos, savez-vous qu'il est à present sous presse une critique de ma traduction, et sur tout de mes remarques? A' ce qu' on m'a dit c' est l'ouvrage d' un certain Grec, qui se fait fort de prouver qu'Homère a toujours ses raisons d'avoir tort. Apparement

que cet homme se croit descendu en ligne droite d'Homère ; ou qu'il le révère comme son Pontife au lieu du Romain. Vous croirez bien que je m'en mets fort-peu en peine, et que ce ne sera pas lui qui m'empêchera de poursuivre mon travail. Je ne manquerai pas de vous régaler de cette brochure si tôt qu'elle sera sortie de la presse.

Croyez, M.r que je suis avec la plus sincère reconnoissance, et le plus parfait dévouement.

X.

DEL P. SAVERIO BETTINELLI

Verona 28. *Marzo* 1765.

GENTILISSIMO SIG. ABATE.

Se corrispondesse al desiderio che sento di ben servirla, lo stato di mia salute, e il talento, ch'ella mi dà, non mancherebbe al suo libro un componimento degno di lei. La sua lettera cortesissima ognor più m'infiamma, siccome m'onora. Ma quella forza di fibra, o l'età di quella forza passarono, e son vec-

chio poeta se non uomo. Dunque ella avrà da me dei versi senili se non ritrovo alcun pezzo più giovane tra' miei scritti da poter consecrare al vecchio argomento. E se pur lo trovo non isperi già ella di contentarsi, per quanto poco ella voglia pur ricordare lo stile dell' Ossian per sua moderazione, poichè senza adularmi fui sempre assai lontano da così alto segno, ed illustre.

La ringrazio delle notizie, che vorrei pur far entrare nel mio componimento per farlo almen bello di quelle. A Pasqua mi vi porrò subito intorno, essendo ora a tant' altre cose rivolto, senza ozio nè libertà. Ma più la ringrazio della grazia e benevolenza di ch' ella mi dà sì dolci segnali, e pregandola di serbermela, siccome a me preziosa, mi dò l' onore di protestarmi con tutto l' ossequio.

XI.

DELLO STESSO

Verona 15. *Aprile* 1765

STIMATISSIMO SIG. ABATE.

Se avessi imaginato essere la Raccolta per nozze Grimani dipendente da altri, e non

opera, e pensier solo di V. S. Illustrissima, già non mi sarei preso tanto incarico e tal fatica per altrui. So che quelli guardano le Raccolte come un guarnimento da sposa, e qual deve essere questo all'uso di Londra o di Parigi, tal quelle si vogliono all'uso Veneto nè più nè meno. Tanto peggio per Venezia e per la poesia, e tal sia di loro.

Basta che V. S. Illustrissima in un colla Eccellentissima sig. Lucrezia, e col sig. Andrea sieno convinti, ch' io feci più di quel ch'essi bramarono.

Ella in oltre vedrà qual de' due Sonetti possano almen dimostrarle la mia stima e venerazione. In queste angustie di tempo e fiacchezza di capo non posso altrimenti servirla nè meglio; oltre di che mi snerva ancor più dir cose ridette e scorrer sempre sulla medesima corda. Le cose Nuziali fanno a poeti una via dirupata da tanto passaggio di uomini, e d'animali, e solcata tutta e fangosa, onde disanima al solo ingresso.

Se mai ella può accomodare un de' sonetti (che per altro non dicon chiaro il suo pensiero, nè quel di Giovenale) la prego mettervi il nome di Renofilo Adriade P. A. e

non altro. Meglio assai ne farà ella uno al proposito, ed io sono contento per questi d'averle mostrato l' ossequio vivissimo con cui sono.

XII.

DE L'ABBÉ TARUFFI

Bologne le 23 *Avril* 1765.

MON TRÈS CHER-AMI.

Les compliments n' ont que le jargon méprisable de la flatterie et de l'orgueil, que l'on honore du nom de politesse; le style de votre lettre est le véritable atticisme de l'amitié. J' ose dire que vous me rendez justice, car j'ai le mérite de vous connoître, et de vous aimer. Les ames philosophiques sont marquées au même coin; aussi se connoissent-elles encore mieux que les Francs-Maçons. Voilà cette espèce de magnétisme qui vous attire aussi du côté de l'aimable Albergati; il étoit fixé qu'un génie de cette trempe devoit être de vos amis. Sans cela que déviendroit

le sistême de l'harmonie préétablie ? Mais savez-vous bien que je suis un peu jaloux de lui, parce qu'il a resolu de comuniquer au public toute l'estime qu'il a pour vous ? Il faudra que je tire satisfaction tôt ou tard de cette petite supercherie, car enfin personne n'est plus que moi, Mon très-cher ami,

Votre admirateur et ami

TARUFFI.

XIII.

A M.r L'ABBÉ TARUFFI.

Ah! le chef d'oeuvre de l'Art qu'un Recueil de-Poësies à la façon de Venise, à l'occasion des mariages de nos Heros! C'est un nouveau genre tout propre de l'Italie, dont les autres nations n'ont pas garde de nous contester la gloire. Il falloit bien qu'en qualité de Versificateur Italien j'essaïasse aussi mes forces dans cette illustre carrière : et d'ailleurs mon attachement pour la Maison de Grimani ne me permettoit pas de m'y refuser. il me fallut même etre *dux gregis*. Vous trouverez quelque piece qui rachatera la mienne. Si

toutes ne sont pas de la meme force, souvenez vous que les bons faiseurs ne sont pas trop frequents dans nos quartiers, et que presque tous ils haissent ces recueils de tout leur cœur comme de raison. Tel qu'il est je vous l'envoye: car je vous connois si honnêt-homme que j'ai cru qu'en tout cas vous ne ferez pas difficulté de vous ennuïer un quart d'heure pour un ami. On s'ennuye pour bien d'autres, et bien plus souvent qu'on ne voudrait. J'y joins un autre exemplaire pour M.r le Marquis Albergati, à qui je n'ose pas l'envoyer exprès. Quant à vous, si d'un coté je crains vôtre jugement, je suis de l'autre rassuré un peu davantage par votre amitié. J'avois promis aussi de vous envoyer une copie de la critique d'Ossian; mais je n'ai pas garde de vous tenir parole, et vous m'en sçaurez bon gré s'il vous plait. C'est l'ouvrage de la pedanterie la plus grossiere: je croirai souiller vos regards en vous donnant occasion d'en lire un seul mot. Adieu.

XIV.

DE L'ABBÉ TARUFFI

Bologne le 28 *Mai* 1765.

MON TRÈS-CHER AMI.

Le caprice de mon étoile va me jetter au-delà du cinquante-deuxième dégré de latitude. Dans trois semaines il est décidé que je passerai en Pologne, où j'ai pris des engagemens honorables au service du Nonce Romain. J'avoue que ma philosophie étonnée murmure en secret de cette métamorphose; mais, en dépit de la petite orgueilleuse, je n'en démordrai point. Devenu Abbé Taruffiski j'aurai l'honneur de présenter mon très-humble respect au Roi Poniatowski. Il faudra faire l'exercice de la bouteille avec les Palatins, et les Starostes à moustaches retroussées, et boire rasade à la santé des Piastes. Mon latin cicéronien reculera épouvanté à la vue du jargon familier, qu'on parle chez les Sarmates. Je me ferai un spectacle agréable de certaines physionomies exotiques, et de certains hommes primitifs

exempts des préjugés de l'éducation. J'aime assez à remonter à la source, et à surprendre en quelque façon la nature sur le fait. Mon ami Jean-Jacques, autrefois citoyen de Genève, m' a appris depuis long-tems à respecter les sauvages, et les barbares. Je ne ferai pas la moindre difficulté de marcher à quatre pattes pour faire ma cour aux Calmoucs, et aux Czérémisses, et pour flatter les singes du Novogrod, et du Belliogrod. Enfin, mon très-cher, cette expedition polonaise ne me déplait point du tout. Les frimats du nord ne glacent point mon imagination; cette belle esclave, qu'on appelle Italie, ne me retient pas dans ses fers. En tout cas j' en serai quitte pour quelque petits accès de cette fièvre suisse nommée nostalgie; et je pleurerai ma Sion aux bords de la Vistule, tel que le bonhomme Jérémie pleurait la sienne aux bords de l'Euphrate. Ce qui me fâche véritablement, c'est la nécessité de m'éloigner de mes amis; mais dans ce meilleur des mondes possibles les combinaisons plus jolies sont mêlées de quelque amertume. D'ailleurs n' allez pas croire que j'aie envie de me poloniser tout à fait; mon dessein est de revoir nos climats,

et d'aller respirer l'air du Capitole, que j'ai déjà respiré six ans.

Je meurs d'envie de lire ce Recueil, que vous me promettez dans votre lettre française marquée au coin de l'esprit, et de la délicatesse. En général je n'aime point du tout ces pots-pourris, dont notre Italie regorge; le Père Bettinelli, et le bon sens me les font détester. Mais les vers de l'illustre Abbé Cesarotti nobilitent un Recueil, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus roturier au Parnasse. Ecrivez-moi encore un coup; vos sacrés caracctères élèvent mon ame. En quelque partie du monde que j'aille couler le reste de mes jours, votre souvenir me sera infiniment cher, et je ferai gloire d'être inviolablement,

Mon très-cher ami,

Tout à vous

TARUFFI.

XV.

A M.r L'ABBÉ TARUFFI

A Bologne.

Faut-il donc qu'un des plus beaux esprits de l'Italie nous soit enlevé par des Sarmates?

Je me plaignois auparavant de ne vous pas connoître de plus près ; maintenant je suis presque tenté d'en savoir bon grè à la providence. Que ferai-je alors, si après avoir gouté personellement les charmes inexprimables de votre conversation, après avoir cimenté notre amitié par les liens les plus étroits, il me falloit vous perdre tout d'un coup : puisque tout eloigné que j'en suis déjà, j'ai tant de peine à me familiariser avec l'idée de votre expédition. Eh bien : dans trois semaines vous quittez l'Italie. Les Dieux du goût et des lettres sont du voyage : ils n'ont pas garde de demeurer, quand leur élève s'en va. Les pauvres gens ! vous voilà tous veritablement dépaysés. Vous ne serez qu'un hors d'œuvre avec votre atticisme : Messieurs les Polonais sont bien loin d'y entendre finesse. Votre esprit ne sera qu'en pure perte ; et votre langage aux Palatins, et aux Starostes sera un jargon bien plus extraordinaire que leur latin ne l'est à vous. Parmi les phénomènes phisiques et moraux, dont votre curiosité philosophique est piquée, vous serez toujours le plus singulier. Il me semble de voir Ovide dans le Pon-

te. Quoique vous puissiez dire, je n'attend votre apologie que d'une riche prebende: et il n'appartient qu'à Monseigneur Taruffi de justifier l'Abbé Taruffiski.

A la vérité l'exercice de la bouteille est bien plus honnête que celui du fusil: il est beau de boire rasade à la santé des Muses et des Graces, tandis que l'esprit petille comme la liqueur de Bacchus: mais on me dit que ces Messieurs à moustaches retroussées.aiment de noyer leur pauvre raison dans des gros verres, quoiqu'elle ne leur soit pas beaucoup à charge.

En attendant au lieu de marcher au quatre pattes pour faire vôtre cour aux Calmucks, et aux Czeremisses, appliquez-vous tout-de-bon à les catéchiser. C'est le moyen le plus sûr de gagner des indulgences et des Abbayes; et d'ailleurs quel triomphe pour vous que de faire votre entrée au Capitole en trainant à votre suite une douzaine de ces Messieurs! Habillés en petits abbés, frisés, et poudrés ne figureroient-ils pas bien dans l'antichambre de quelque Prélat du bel air? Badinage à part, mon très-cher, puisque vous envisagez cette expedition comme avanta-

geuse et agréable il faut bien que vos amis la trouvent bonne. Je me flatte que vous voudrez bien me donner quelque fois de vos nouvelles. Le précieux trésor pour moi que vos caractères! que je les chérirai! que j'en ferai gloire! Peut-être que mon Ossian viendra vous rendre visite. Assurez-vous, mon cher que vous emportez avec vous tous les sentimens de la plus vive estime, et de la plus tendre amitié, dont je sois capable. Non, je ne saurois jamais vous dire combien je suis.

XVI.

DE L'ABBÉ TARUFFI

Bologne le 3 *Juin* 1765.

MON TRÈS-CHER AMI

Cette altière philosophie stoïque, qui nous montre à mépriser les chagrins de la vie en dépit de nous-mêmes, ne me revient point du tout. N'en déplaise au sublime fou, qui forgea ce sistême contraire à l'humanité, je

serai toujours d' avis que le plaisir est un bien, et que la douleur est un mal. Accoutumé depuis longtems à jouir d' une parfaite santé, trois jours d'une fièvre bilieuse m'ont donné bien de l' amertume . Avant que de partir pour la Pologne, j' ai une centaine de visites à faire, la plupart à des gens, que je n'aime point, et dont je ne suis point aimé: je ne dirai jamais que cela est un bien . Il s'agit de quitter brusquement une demie-douzaine d'êtres pensans, qui m'honorent de leur amitié: je ne soutiendrai point que c'est un sort digne d'envie. Enfin, mon très-cher, j'aime une jolie femme, une maîtresse accomplie, qui s'élève au-dessus de son sexe par l'étendüe de ses talens, et par sa noble façon de penser. A la veille de perdre sans ressource cet objet enchanteur, qui fait tout le charme de mon existence, je recule d'horreur, je tombe dans un noir accès de frénésie, et je m' écrie: voilà qui est insupportable! Dans ma fureur je rongerais la tête de l'insensible Zenon, tel que le Comte Ugolin rongeait la tête de l'Archevêque de Pise chez les malheureux là-bas. Il n'y a que les étranges dispositions du fatalisme, qui me puissent rétablir l'es-

prît après tant de sécousses. Mais de grace écartons ces sombres idées, et égayons un peu notre style en parlant du plus poli, du plus aimable, du plus spirituel de tous les Abbés possibles. Vous comprenez bien, mon très-cher, qu'il est question de M. l'Abbé Cesarotti; ou, si vous ne le comprenez pas, tant pis pour vous: tout le monde le comprend. J'ai lu avec une espèce d'enthousiasme votre lettre française; vous y répandez l'esprit à pleines mains; les graces vous suivent par tout avec leur nœud indissoluble. Laissez-moi chérir cette lettre-là avec toute l'ardeur, dont je suis capable; ne la dégradez point à mes yeux, car je vous avertis que mon amour-propre en serait infiniment piqué. Vous me louez d'un ton si flatteur, que j'aurais très-mauvaise grace à résister à vos éloges:

Dolce mi fu, spirto gentil, tua voce,
E la dolcezza ancor dentro mi suona.

Dans cette contrée boréale, ou je vais transporter ma machine; dans une contrée habitée par les Sarmates, bornée par les Russes, par les Turcs, et par les Tartares, je me souviendrai avec une extrême satisfaction qu'il y a un génie du premier ordre à l'autre bout

du monde, qui m'a jugé digne de son amour, et de son estime. Votre Ossian partagera mon exile; aux bords de la Vistule, et du Niester je répéterai des vers admirables, qui éléveront mon ame; les eaux du Caystre, et de l'ancien Tybre ne seront pas plus privilégiées que les eaux, qui se déchargent dans la mer baltique, ou dans le Pont-Euxin. Au reste. je ne négligerai point ma fortune, je vous en réponds. La bienheureuse Sion, où j'établirai mon séjour tôt ou tard, sera toujours devant mes yeux. Je tâcherai d'éclairer les aveugles du nord avec la lumière du midi; je ramenerai les âmes égarées dans le giron de l'Eglise Romaine. Les disciples de Socin, qui osent soûtenir que le Père est plus âgé que le Fils, renonceront à l'absurdité de leurs dogmes et détesteront l'abominable hérésie de leur maître siennois. Voilà le moyen de parvenir, que vous connaissez très-bien, et que je n'aurai garde de négliger.

Un poëte plein d'esprit, et d'élégance, qui marche sur les vestiges de l'aimable Anacréon, m'ordonne de faire ses complimens au traducteur majestueux de l'énergique Ossian. Vous devinez sans doute que le Comte

Savioli sent tout le poids de votre mérite; en récompense accordez-lui l'honneur de votre amitié. M'écrirez-vous ancore une fois avant mon départ? Votre attachement ne se dément point; il me répond qu'oui. Pardonnez-moi ce long babil et croyez-moi dans le sens plus laconique,

Mon incomparable ami,

Tout à vous
TARUFFI.

XVII.

A M.r L'AB. TARUFFI.

Au diable les stoïques et les optimistes: on a beau etaler des maximes; la nature va toujours son train. Quoi! quitter une Maitresse? La plus chère moitié de soi même! Voilà qui est tout-à-fait désolant. Ah que je vous plains! *non ignara mali*. Que l'homme est malheureux! Les chagrins les plus cuisants ne nous viennent que du sentiment, et sans le sentiment ce n'est pas la peine de vivre. C'est pourquoi quelques soient les detresses d'un homme sensible, je ne voudrois point les changer ni avec la froide indolence des âmes

lethargiques, ni avec les fades et bruyans plaisirs du vulgaire. Aimons toujours, c' est le parti plus sûr. L' amour saura bien mêler quelque douceur à ses amertumes. Il est désesperant, je l'avoue, de perdere ce qu'on aime. Mais qu' il est doux d'en emporter avec soi les regrets et les soupirs! Vous pleurez, mais ne voyez vous pas ses larmes qui coulent sur les votres? Vous souffrez: mais on souffre aussi: vous fremissez, mais c' est que vous avez un cœur, c' est que vous êtes né tendre, sensibile, c'est-à-dire honnête, c' est enfin que vous avez le bonheur d'être à la fois charmant et charmé. Est-ce qu' il y a d'idèes plus flatteuses, est ce qu' il y a des plaisirs plus ravissants et plus dignes d'une ame? Malheur à qui le croiroit. Au reste souvenez-vous, mon cher, de ces vers du grand Poëte de l'humanité

Havvi dentro la languida tristezza
Un non so che, che l' anima vezzeggia,
Quando in petto gentile abita pace;
Ma l' angoscioso duol strugge il piangente,
Diletta figlia, e i suoi giorni son pochi.

Puisque je suis tombé sur le sujet d'Ossian, il faut vous dire que dans le Journal de Bouil-

lon on annonce un livre d'un anonyme Anglois, qui traite notre vénérable Barde de haut en bas, et lui prodigue les titres polis de fou et d'insensé. Le Journaliste est plus modeste, il se borne à nous dire très-positivement, qu'Ossian n'est rien moins que Poete. Assurement vous ne voulez pas, mon cher, que je m'en étonne et encore moins que je m'en fâche. Que conclure de tout celà? Qu'il y a de franches bêtes à Londres aussi bien qu'à Venise, et que pour étre journaliste on n'est pas toujours juge compétent. Je crois que la meilleure façon d'y répondre est de poursuivre mon travail sans me tourner ni à droite ni à gauche. Cependant nous verrons. M.r le Comte Savioli m'est connu depuis quelque temps par ses vers: et vôtre jugement sur son compte ne sauroit être plus juste. Faites-lui bien des complimens de ma part, mais que ce soient des compliments à la Taruffi, et à la Cesarotti. Que ne vous dois-je pas mon tres-cher? Votre amitié pour moi est douée de la vertu électrique: elle se communique aux autres sans s'affoiblir. Vous m'accablez de louanges. Je sais bien que l'amitié ne se pique point d'exactitude, et

qu'elle se fait même gloire d'un peu de partialité. Mais c' est trop, mon cher, vôtre enthousiasme sur mon compte n'a point des bornes. Je vous demande quartier. Il est vrai cependant que vous mêlez l'antidote au doux poison de la séduction. Le moyen de s'enyvrer de soi même quand on a sous les yeux de tels modeles que vos lettres? Savez-vous qu'il y a de quoi faire enrager l'élite des plus beaux esprits de la France? Que de graces! que de sens! et au surplus quelle aisance inimitable! Votre stile coule de source, et c'est la source du goût le plus épuré. Je me traine avec effort dans la carrière que vous parcourez en grand maître nonchalament. Il me semble d'être Anacharsis qui se mêle d'écrire au plus poli des Atheniens. Trève donc de louange, s' il vous plaît. J'aurois trop beau jeu, et malgré votre délicatesse je vous dirois vos verités trop nettement. D' ailleurs, illy a tant de gens, et quelles gens, qui se font un métier de s' entre-louer. Ecartons-nous de la foule, aimez-moi, c' est mon éloge le plus beau. Dites bien des choses de ma part à M.r le M. Albergati; mon attachement pour lui est extrèmé. Je suis ravi, enchantè de la

noblesse de on caractère, et des marques singulières de la véritable politesse qu' il m' a donnéé par sa lettre. Voilà devos tours: c'est vous qui l'avez prévenu si favorablement pour moi. C'est à vous aussi d'achever votre ouvrage. En lui faisant vos adieux, rappellez-lui mon souvenir: faites qu' il me regarde comme le plus zélé de vos amis. C'est en dire assez. Adieu, mon aimable voyageur; voyagez donc puisqu'il le faut mais comptez que mon amitiè vous suivra jusqu'au bout de l'univers: Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur. Adieu.

XVIII.

DE L'ABBÉ TARUFFI

Bologne le 2. *Juillet* 1765

MON TRÈS-CHER AMI

Il y a dix contre un à parier que vous me supposez actuellement en voyage, jurant avec les postillons, et maudissant la chaleur, la poussière, les mauvaises auberges, et la

Pologne. Mais point du tout, mon très-cher; il me reste encore trois ou quatre jours de répit. Je vous dirai ouvertement qu' à la veille de quitter l'agréable contrée, *che Appennin parte, e il mar circonda, e l'alpe*, les vapeurs nostalgiques s'élèvent en foule dans mon âme. J'ai la préjugé d'aimer l'Italie avec tous ses défauts, et malgré toutes les circonstances qui la déparent aux yeux des philosophes, et des nations éclairées. Je suis fou de cette presqu'isle intéressante, chérie des Dieux, et déchirée des hommes, célébrée par les beaux vers de Virgile, d'Addison, et de Gresset. Mais patience; il faut la perdre de vüe, et s'enfoncer dans le nord. Il faut que j'aille sarmatiser mon cœur contre les attaques de Cupidon, et d'une maîtresse italienne que j'adore. Ce cœur né sensible perdra peu à peu son activité, et son enthousiasme parmi les frimats des monts Krapack, et les marécages de la Vistule. Mais aussi il y a une autre passion plus douce et plus tranquille, qui ne se ressent point de la différence des climats: c'est l'amitié. Ma bien-aimée en aura toûjours sa part, aussi-bien que mon cher Abbé Cesarotti, et

l'aimable Marquis Albergati. Je ne trouve point un quatrième qui mérite d'être ajoûté à cet excellent trio. Adieu, mon ami. Puissent vos sublimes talens écraser la misérable critique, et répandre leur lumière bienfaisante depuis les alpes jusqu'à la mer de Sicile! Je dis cela dans le plus fort accès de mon esprit patriotique.

Votre éternel ami
TARUFFI.

XIX.

DU MÊME

Du Port de Triest le 28. *Juillet* 1765.

MON TRÈS-CHER AMI.

C'est avec un véritable enthousiasme que mes yeux viennent de contempler la plus singulière de toutes les métropoles possibles, assise au milieu des flots. L'illustre auteur des Lettres persanes disait fort bien qu'on peut avoir vû toutes les villes du monde, et être surpris en arrivant à Venise. Mon ima-

gination en est toujours vivement frappée. Je vois un peuple nombreux, pêtri d'un esprit naïf, et plein d'activité dans un endroit où il ne devrait y avoir que des poissons; je vois ces isles charmantes qui font leur cour à la Reine majestueuse de l'Adriatique; je vois la Place admirable de St. Marc, et tous les chefs-d'œuvre d'architecture, et de sculpture dont elle est entourée; je vois les prodiges des meilleurs pinceaux vénitiens; je vois le grand arsénal, ce monument éternel de la hardiesse, de la force, et de l'industrie des hommes; je vois les canaux, les ponts, les palais, les eglises, les gondoles voltigeantes, les vaisseaux à l'ancre de toutes les nations; je vois la mer bridée par tout, et forcée à servir à l'utilité, et au plaisir des habitans: tous ces objets repassent devant mes sens étonnés, et je m'écrie avec le célebre Sannazar: voilà l'ouvrage des Dieux! Cependant malgré ce spectable si beau, et si varié, croiriez-vous bien, mon très-cher, que je ne suis pas entièrement content de Venise? Rien de plus vrai, car j'ai manqué la merveille qui m'intéressait le plus. Qu'on me fasse voir le sublime Ossian, disais-je à tout le monde:

mais le sublime Ossian ne paraissait point. Mon âme sentait un vide affreux; je fixais avec avidité la belle façade de l'Hôtel Grimani près de St. Luc sur le grand canal, et je me figurais là-dedans l'ami de mon cœur. Un gros prêtre irlandais, terrible machine à galimatias, et soi-disant le plus miraculeux géomètre de l'univers, m'assûrait positivement de vous avoir rencontré. Le complaisant Pasquali Marchand-Libraire me jura à plusieurs reprises que je ne tarderais point à vous voir entre deux yeux. Mais enfin mon attente a été frustrée, et je viens de mettre trente-cinq lieues de mer entre le cher Ossian, et moi. En vérité je voudrais pouvoir anéantir cet espace, tout comme l'Abbé Suzzi ferait disparaître une radicale pour résoudre un problème; mais le caprice de mon étoile va me jetter à une distance bien plus remarquable. Déjà l'air germanique s'appésantit sur moi; les montagnes de la Carniole, et de la Stirie gravitent sur mon dos; j'entre dans un joli pays qu'on appelle Allemagne, pour entrer dans un pays encore plus joli, plus léger, plus délicat qu'on appelle Pologne. Encore un coup d'œil à la mer qui nous

sépare ; elle est actuellement aussi polie qu' une glace de Murano, aussi tranquille que la philosophie stoïque, ou l'âme d' un bienheureux. Cependant je l'ai vue en courroux, et j'ai eu le plaisir d'essuyer un petit orage dans ma traversée. Nous errâmes pendant toute une nuit au gré des vents; nous fûmes ballotés de la belle manière; les matelots firent force de rames, et de voiles; mais mon estomac tint bon; et je satisfis une curiosité que j'avais depuis long-tems. Adieu, mon ami; les chevaux sont prêts. Souvenez-vous d'écrire à l'Abbé Taruffi chez Mgr. le Nonce Apostolique à Varsovie. Once more, farewell, my dear.

XX.

A M.r L'ABBÉ TARUFFI.

à Varsovie.

Je soupirois depuis long-temps après vos nouvelles, quand par le moyen de l'aimable M.r Rosa j'ai reçu des nouvelles marques de votre tendre et constante amitié. Que ne

m'avez vous pas, avant que de quitter Bologne, marqué le jour où vous comptiez être à Venise? Je me serois degagé des entraves qui me tenoient à la campagne, et j'aurois volé dans vos bras. Un de mes amis ne m'apprit votre arrivée, qu'à la veille de votre expédition; ainsi au lieu de mes embrassemens, vous n'avez emporté que mes regrets les plus cuisans. Ils s'augmentèrent bien davantage à la lecture de votre charmante lettre datée de Trieste. Je brûlois d'envie de vous faire réponse: mais le moyen de vous l'adresser pendant votre voyage? Il m'auroit fallu le bonheur de Pénélope, qui quoiqu'elle ignorât la route de son époux ne manqua pas cependant de lui écrire son épitre, et par le moyen d'Ovide la lui fit tenir en propres mains. Moins heureux qu'elle je ne voulus point hazarder ma lettre et je résolus de ne vous pas écrire que je ne fusse auparavant instruit par vous même de votre arrivée à Varsovie. En attendant il me tomba heureusement dans les mains une copie de la lettre que vous avez envoyée à M.r le Marquis Albergati au sujet du demêlé de M.r le Comte Branicki, et de Casanova. Je reconnus mon

cher ami à ses traits inimitables. Vous avez sû m'intéresser au dernier point à cette aventure heroï-comique, et je ne sais si j'aimerois autant de lire le combat des Horaces, et des Curiaces dans mon illustre concitoyen: à coup sûr ce ne seroit pas du côté du stile, que je gagnerois au change. Au reste il est beau pour un Venitien de voir Casanova metamorphosé en Heros: c'est un vermisseau qui s'est changé tout d'un coup en un papillon. Il me semble que dorénavant il ne devroit jamais souper sans son morceau de *plomb* de Venise sur sa table, ainsi qu'Agatheocles devenu Roi n'oublioit jamais ses vaisseaux d'argile.

J'apprends que vous jouez à Varsovie le rôle de spectateur. Ah mon cher qu'il vous sied bien! Addisson et Steele n'auroient point à rougir d'un associé tel que vous. Je suis plus charmé que surpris qu'Ossian ait sû trouver grace devant les yeux de l'illustre Stanislas. Comment n'aimeroit-il un Poëte qui fait l'histoire de ses propres sentimens? Ossian, ce me semble, devroit être le Poëte des Rois. Homère étoit celui d'Alexandre, mais Alexandre, je crois, ne sera jamais le mo-

dèle de ceux qui aspireront à la véritable gloire. Il suffit d'un Charles XII pour le *merveilleux*. Mais les Fingals, et les Czar-Pierres ne sauroient jamais être assez. C'est sur leurs traces que va marcher Stanislas. J'en felicite la Pologne, et l'humanité. Vous étiez bien digne, mon ami, de contempler l'aurore des beaux jours, qui vont luire au Ciel des Sarmates. L'heureuse époque pour votre plume!

Vous saurez que le grand Voltaire a bien voulu m'honorer d'une lettre pleine de politesse, et d'éloges, qui me flattent sans me séduire: on aime à etre généreux quand on est grand.

Mon pays ne me fournit pas de quoi entretenir un esprit tel que le votre. C'est à vous, voyageur éclairé, courtisan philosophe, bel-esprit du premier ordre, c'est-à vous, dis-je, de mêler l'agréable à l'utile, et de m'instruire en m'amusant. Cependant quoiqu'il me tarde de voir quelques lignes de votre main, je finirais volontiers ma lettre avec ce vers de nôtre Penelope: *Nil mihi rescribas, attamen ipse veni*. Italien ou Polonais aimez-moi toujours, adieu mon très-cher ami, je vous embrasse de tout mon cœur. Adieu.

XXI.

DE M. DE VOLTAIRE

10 janv. 1766, *au Chateau de Ferney*.

MONSIEUR

Je fus bien agréablement surpris de recevoir ces jours passés la belle traduction que vous avez daigné faire de la Mort de César, et de la Tragédie de Mahomet.

Les maladies qui me tourmentent, et la perte de la vue dont je suis menacé, ont cédé à l'empressemente de vous lire : j'ai trouvé dans votre stile tant de force et tant de naturel, que j'ai cru n'être que votre faible traducteur, et que je vous ai cru l'auteur de l'original. Mais plus je vous ai lu, plus j'ai senti que si vous aviez fait ces pièces, vous les auriez faites bien mieux que moi, et vous auriez bien plus mérité d'être traduit.

Je vois en vous lisant la supériorité que la langue italienne a sur la nôtre ; elle dit tout ce qu'elle veut, et la langue française ne dit que ce qu'elle peut.

Votre discours sur la Tragédie, Monsieur,

est digne de vos beaux vers ; il est aussi judicieux que votre poësie est séduisante: il me parait que vous découvrez d'une main bien habile tous les ressorts du cœur humain ; et je ne doute pas que si vous avez fait des Tragédies, elles ne doivent servir d' exemples, comme vos raisonnements servent de préceptes.

Quand on a si bien montré les chemins, on y marche sans s'égarer. Je suis persuadé que les Italiens seraient nos maîtres dans l'art du théatre, comme ils l'ont été dans tant de genres, si le beau monstre de l'opera n'avait forcé la vraie Tragedie à se cacher. C'est bien dommage, en vérite, qu'on abandonne l'art des Sophocles et des Euripides pour une douzaine d'ariettes fredonnées par des eunuques. Je vous en dirais davantage si le triste état où je suis, me le permettait. Je suis obligé même de me servir d'une main étrangère pour vous témoigner ma reconnaissance, et pour vous dire d'une petite partie de ce que je pense ; sans cela, j'aurais peut être osé vous écrire dans cette belle langue Italienne qui devient encore plus belle sous vos mains.

Je ne puis finir, Monsieur, sans vous par-

ler de vos ïambes latins, et si je n'y étais pas tant loué je vous dirais que j'ai cru y retrouver le stile de Terence.

Agréez, Monsieur, tous les sentimens de mon estime, mes sincères remerciemens, et mes regrêts de n'avoir point vu cette Italie à qui vous faites tant d'honneur. J'ai l'honneur d'être avec ces sentimens,

Monsieur

Vôtres très-humble et très-
obéïssant serviteur VOLTAIRE
gentilhome ord.re de la chambre du roy.

XXII.

DEL CO. DANIELE FLORIO

Udine 15 *Aprile* 1766.

ILL. SIG. SIG. PADRONE COLENDISS.

Dalle conformità de' genj e degli studj nasce talvolta una soda amicizia ancora tra quelli, che non si conoscono personalmente, ma solo per nome. Io più volte ho letti i di lei poetici componimenti con quel piacere, che

sogliono in me eccitare tutte le produzioni di spirito, in cui traluce la filosofia tra l'eleganza e la purità dello stile, e fino tra l'armonica misura de' versi, e dove francamente signoreggiano le Grazie Greche e Latine. Ma in maniera particolare ora sono rapito dalla sua magnifica traduzione d'Ossiano arricchita di eruditissime e ben ragionate annotazioni; e non ho difficoltà d'unirmi al di lei parere, che l'Omero Scozzese non solamente non ceda al Greco nella vivacità della immaginazione, e nella grandezza eroica, ma che ancora lo superi in molti luoghi nella forza non meno che nella delicatezza degli affetti, nella varietà degli episodj, e principalmente nel decoro de'caratteri, e nella nobiltà de'sentimenti appunto più generosi, perchè nati in età, e fra Nazioni che hanno il titolo ingiurioso di barbare: ma presso le quali il raffinamento e la morbidezza non avea guasta la naturale semplicità del cuore umano, e l'idee quanto più ristrette in picciol cerchio, erano altrettanto più vive e pure. Questo è il giusto concetto che ho formato dell'opere sue, Sig. Abate stimatissimo, e che le significo con tutta candidezza. Non so poi,

quale impressione abbiano fatto nel di lei spirito le stanze da me composte per le Nozze di Casa Manini, che portano in fronte il titolo delle Grazie, e qual le faranno i pochi Sonetti dettatimi dal cuore sopra l'elezione e la rinunzia al Vescovato d'Adria di Monsignor mio Fratello. Desidero, che il di lei giudizio sia disappassionato e sincero, e se mi fosse ancora favorevole, avrei motivo di compiacermene. Intanto ella gradisca questo tenue attestato della mia vera stima, e l'accolga come un presagio di quell'amicizia letteraria, con cui già mi dichiaro.

XXIII.

DE L'ABBÉ TARUFFI

à Varsovie le 25 *Juin* 1766.

MON TRÈS-CHER AMI.

Il faut bien que je les relise encore une fois ces charmans caracterès qui ont porté la joie dans mon âme. N'est-ce point ici l'ami de mon cœur, qui me parle avec tant d'agré-

ment, et reveille toute mon attention? Oui, venez mon cher Ossian, que je vous serre entre mes bras! Que j'aurais des choses à vous répondre, si je n'écoutais que mon propre penchant! Mais il faut que je me borne malgré moi, car le tems presse, et les affaires d'autrui font une fâcheuse diversion à mon intérêt personel.

Par quel hazard vous est-il arrivé, mon très-cher, de voir la lettre que j'écrivis depuis quelque mois à M.r le Marquis Albergati? le combat singulier, dont il fut question, me parut réellement extraordinaire, mais autant que je m'en souviens, ma description n'était rien moins que cela. C'est, au travers du prisme de sa généreuse amitié que l'aimable Marquis se plait à lire mes moindres bagatelles; il attache un prix excessif à tout ce qui tombe de ma plume, et vous avez la bonté de suivre son exemple. Sur ma parole vous n'êtes faits ni l'un ni l'autre pour me guérir de mon amour propre; mais cela ne nous brouillera point de tout, je vous en réponds. Au reste c'est dommage que l'illustre Casanova ci-devant héros, et seigneur postiche, et par dessus le marché, soi-disant bel-esprit,

n'ait pas eu l'adresse de soutenir son grand rôle : aussi bien s'est-on repenti d'avoir estropié si noblement un simple avanturier. Peu après sa brillante expedition, quelques malheureuses anedoctes bien avérées flétrirent tous ses lauriers ; l'étonnement fit place au mépris, et le bâton reclama ses droits ; mais enfin on s'est contenté d'apostropher le bon Chevalier sans réproche, et de l'exhorter d'une façon energique à continuer ses voyages. Voila par consequent notre glorieux papillon retombé tout-à coup dans l'humble état de vermisseau. Le Diable de *plomb de Venise* le poursuit par-tout, et gravite sur lui avec un force d'opinion, que le grand Newton n'a pas calculée.

J'avoue mon très-cher que l'heureuse révolution, dont je vois ici quelque progrès, m'intéresse au dernier point.

L'humanité tirée de l'abroutissement, et reconciliée avec la saine raison, qui est son véritable appanage, doit ravir tout spectateur sensible, et ami de son espèce. En dépit de nos badauds, qui se laissent aisement entrainer aux proverbes, je puis vous assurer que cette nation a beaucoup d'esprit, et se

prête à la culture de très-bonne grace. Mais je ne dissimulerai point que pour répandre une lumière générale, les mesures qu'on a prises jusqu'ici, sont encore très-imparfaites. Sans mettre en ligne de compte l'affreuse superstition enracinée de tems immémorial dans les têtes Polonaises, l'esclavage du peuple sera toujours un obstacle insurmontable au sens commun. Mais, grace au ciel, Stanislas Auguste voit tout par ses yeux: sa vertu, son courage, sa dextérité, sa constance nous font esperer des prodiges. J'ai eu l'honneur de le féliciter à plusieurs reprises au sujet de ses nobles efforts, et d'admirer cette âme privilégiée, qui embrasse tant d'objets sublimes, et réunit tant de connoissances utiles et agréables. Admis plus d'une fois par un excés de distinction à sa table royale, j'ai tâché de satisfaire à ses questions pleines de sagacité touchant l'Italie. Dans ces occasions voulant honorer ma patrie, le spirituel, et sçavant Abbé Cesarotti est toujours venu à mon secours à la tête d'un petit nombre de puissans Génies; *quos æquus amavit Jupiter*.

La nouveauté des objets dissipe mes va-

peurs nostalgiques qui s'élèvent de tems en tems, les mœurs étranges, les physionomies irrégulières, le bizarreries du climat, me font cherir la Pologne. D'ailleurs nous avons un Théâtre ouvert, qui parle tour à tour trois langues ; comme autrefois le bon-homme Ennius : je fréquente avec la même assiduité le spectacle Polonais, l'Italien, et le Français ; cependant les deux autres n'ont rien de comparable à ce dernier. Les Polonais en sont encore aux élémens, ce qui le met à l'abri de la critique ; mais le galimatias, et la bouffonnerie des Italiens révoltent tous les gens sensés. La troupe Française au service du Roi s'acquitte divinement bien de son devoir théâtral. On nous a donné successivement toutes les pièces de Molière, de Regnard, de des-Touches, de Boissy, de Nivelle, de-la Chaussée, de Marivaux. On a aussi répété les meilleurs auteurs tragiques ; mais n'en déplaise au sublime Corneille, au noir Crébillon, et même au tendre Racine, je trouve le seul Voltaire tout-puissant ; il est au pied de la lettre ce magicien despotique, *meum qui pectus inaniter angit, irritat, mul-*

cet, falsis terroribus implet. Sa versification m'enlève, ses traits philosophiques me frappent, son anotomie du cœur humain m'éclaire, m'instruit, me persuade, en un mot j'aime à la folie ce grand'homme, et je l'aime encore davantage parce qu'il vient de rendre une justice éclatante à la superiorité de vos talens.

Nous possedons depuis quelques jours le plus grand Mathématicien d'Europe, le redoutable M.r Euler, qui n'a plus qu'à carrer l'infini, et à analyser le néant pour avoir tout fait dans sa profession. Frédéric vient de le céder aux instances réitérées de Cathérine; c'est pourquoi il ne tardera guères à nous quitter pour se rendre à St. Pétersbourg. Vivent le Princes philosophes! Je me trouvai à diner avant-hier chez le Prince Repnin Ambassadeur de Russie avec ce vénérable Acédemicien blanchi sous le calcul. A son aspect je fus saisi d'une horreur profonde, et je sentis toute ma petitesse. Pendant le repas il se tint morne et taciturne; mais tous les convives, sans en excepter les Dames, respectèrent son admirable silence. En se séparant de la compagnie, quelques

monosyllabes lui échappèrent, et tout le monde les ramassa pour y faire des remarques, et des commentaires. Enfin nous fûmes pénétrés de la profondeur de ce qu'il n'avait pas dit, et de toutes les choses étonnantes, qu'il avait gardées dans son moulin à raisonnement.

Une Dame âgée de plus de soixante ans très-célèbre par son esprit, son goût, et sa bonne table, vient aussi d'arriver à cette cour. Poniatoski l'ayant connue très-particulièrement à Paris, n'a rien oublié pour la déterminer au voyage de Pologne depuis qu'il est monté sur le trône. L'amitié constante de Fingal fait assez l'éloge de Madame Geoffrin. Je brûle d'envie de la connaître, son merite est incontestable.

Savez-vous bien le joli cérémonial, dont je fais usage dans les grandes assemblées? Je tutoye les Princesses, et les Cordons bleus dans leur dialecte esclavon. Au contraire je n'ai garde d'écrire, ou de parler latin à qui que ce soit, fut ce même à mon domestique, sans le traiter en troisième personne. Mes garants sont des écrivains très-polis en *yshi* et *oushi*, qui brillèrent jadis sous le bon

Roi Gagellon. Leur autorité me tranquillise tout-à-fait, et l'Université de Cracovie m'apprend qu'il faut faire très-peu de cas de Cicéron, de Tite-Live, de Lazzarini, de Cesarotti, et des autres semblables petits-esprits.

C'est à régret que je quitte la plume, mais je saurai bien la reprendre quand j'aurai un peu de loisir. Adieu mon très-cher; on m'appelle ailleurs.

P. S. J'oubliais deux choses très-essentielles. Aimez-moi, écrivez-moi, vous m'êtes devenu nécessaire.

XXIV.

A M.r L'ABBÉ TARUFFI

Je reviens de la campagne; je trouve ici votre charmante Lettre, et je tressaille de joie. Quel bonheur pour moi! Votre amitié ne sauroit se rallentir, de même que vôtre esprit ne sauroit jamais se démonter. Oh! je vous assure qu'on ne vous fera pas le reproche de sommeiller quelquefois, comme Horace le faisoit autrefois à Homère. Quand on m'apporte une de vos Lettres je crois rece-

voir un billet doux de la part de la plus jolie des Graces. Il n'y a qu'une chose à redire à votre dernière ainsi qu'aux autres, c'est que vous ne ménagez pas trop ma modestie, et que vous ne vous mettez guère en peine, si mon âme va être damnée à tous les diables par le peché de l'orgueil, dont vous ne cessez d'allumer les feux en moi de la manière la plus séduisante. La Gazette avoit annoncé le départ prochain de Monseigneur Visconti: que j'aimois cette Gazette là! Je comptais bien que pour cette fois vous ne m'auriez pas échappé que je ne vous eusse accablé des marques de ma tendresse. Mais je vois que mon espoir a été trompeur, puisque vous n'en dites pas mot. En attendant, je suis ravi que la Pologne ait toujours de quoi intéresser votre ame sensible, et de quoi entretenir vôtre esprit philosophique, et votre brillante imagination. Il faut bien que les Polonais ne soient pas si bêtes comme on voudroit nous le faire croire, puisque ils entendent finesse dans les ouvrages de Théâtre, qui sont l'école des mœurs et du goût. Je ne puis m'empêcher à ce sujet d'un fâcheux retour sur mon pays. Il y a ici en au-

tomne et en hyver sept Théâtres ouverts, mais pas un qui mérite d'attirer constamment les regards d'un homme d'esprit. Le galimathias, et les bouffoneries qu'on siffle en Pologne, sont des mets les plus exquis pour nos palats. Croiriez-vous qu'il y eût un lieu dans l'univers ou les Orphélins de la Chine, les Tancredes, les Semiramis, ne vont pas à la quatrième representation, et où l'on baille dans le fort des scènes faites pour remuer tous les ressorts des cœurs qui ne sont pas pêtris de boue? Est-ce chez les Hurons, chez les Topinamboux? Non, c'est-à Venise. En recompense nous avons des Fééries et des contes qu'on joue trente fois de suite avec un applaudissement extraordinaire. Vous allez peut-être croire que ce soient des Oracles de Saintfoix, ou des contes de Marmontel façonnés par Favart. Le pauvre homme! que vous êtes loin de notre delicatesse en fait de goût! Ce sont des trois Oranges, des Rois corbeaux, des Rois cerfs, des monstres-bleux, et beaucoup d'autres de cette force. Vous riez, je crois; eh bien apprenez donc qu'il y a ici des savants qui nous assurent tout de bon, que c'est un nouveau

genre très-moral, et très-agréable, et que ces contes faits pour endormir les enfans fourmillent d' allégories très-profondes, et renferment tous les mistères de la sagesse. Puisque nous sommes à l'article des Théâtres, vous saurez que M.r le Marquis Albergati a passé quelques jours à S.t G. lieu de compagne de Mad.e Z. qui est une de nos beautés les plus charmantes, et les plus spirituelles. Il a declamé tout son saoul dans le Théâtre domestique de cette Dame, et il a emporté les applaudissemens de tout le monde. Si ses exploits théâtrals lui ont applani les chemins à d'autres conquêtes, ou bien s'ils l'ont fait passer lui même dans les fers, c'est ce que je ne saurois pas vous dire, parceque M.r le Marquis depuis qu' il s'est rapproché de moi ne m'a pas encore écrit un seul mot. Je ne voudrais pas qu'il prît à tâche d'imiter sa belle Venitienne dans ce point. Car on dit que l'amour de cette Dame croit en raison directe des distances des pays de ses amans ; à ce compte M.r le Marquis peut se flatter de la seconde place : la première est déjà occupée par un autre, qui le surpasse de cent degrés de mérite latitudinaire.

On apprête des fêtes de régate , et des Opera pour la reception de M.r le Prince de Brunswich ; nos beautés de haut rang se disposent déjà à faire à qui mieux pourra pour attirer dans leurs filets ce jeune Héros, et brûlent d'envie de le voir déposer à leurs genoux les lauriers dont il a été couvert dans la dernière guerre par les mains de la Gloire.

Vous voulez bien, que je me dispense de faire réponse à vôtre compliment esclavons. Le bon-homme Ennius parlait trois langues : permettez-moi de vous dire que si vous n'ayez pas l'âme d' Ennius, il faut, que vous avez ou le Diable ou le Saint Esprit, puisque vous en parlez autant qu'on en parlait à la tour de Babel, ou autant qu'en parloient les Apôtres *Loquentes magnalia Dei*. Au surplus il y avoit beaucoup de boue dans le stile d' Ennius; mais il ne coule de votre plume que de l'or pur. Adieu mon cher ami, je dirai comme le Grand Henri à Crillon, *je vous aime à tort et à travers*. Adieu.

XXV.

DE L'ABBE TARUFFI

A Varsovie le 7 Sept. 1766.

MON TRÈS-CHER AMI

Le Courier d'Italie vient de m'apporter le plus joli petit présent du monde : vous devinez bien que c'est une de vos lettres. Votre esprit qui coule de la source la plus abondante, anime et Voltairise tout ce qu'il jette sur le papier : les agrémens de l'écrivain, et de l'homme aimable sont toujours de la partie: oh! parbleu, mon ami, ce n'est pas vous que Platon eût conseillé d'aller sacrifier aux Graces.

Oui Monsieur, nos bons Sarmates s'avisent de répandre des larmes sur le sort de Phèdre de Zaïre, de Semiramis; c'est aussi avec la plus vive satisfaction qu'ils se prêtent au ton plaisant de Molière et de Destouches . Il ne faut pas s'en étonner: c'est la simple nature qui conduit les Sarmates, et leur goût n'est pas encore épuré . Par exemple je connois une jeune Demoiselle qui sçait par cœur son Ossian

Italien ; vous seriez très-surpris de l'enthousiasme dont elle est électrisée, lorsqu'elle répète les morceaux les plus lumineux du Barde celtique. Il est humiliant pour moi qu'une petite espiègle qui touche à peine à son dix-septième primtems, sente dejà tout le prix d'Ossian aussi bien que moi-même. J'espère cependant de la voir changer de note aussitôt que sa nation, parvenue au comble de la politesse, adoptera les sublimes balivernes de M.r Gozzi; prodigieux philosophe Brachmane qui fait aujourdhui les delices du Théâtre italien. Quant'à moi j'ai le malheur de n'y rien comprendre, quoique je voie bien que le spirituel Schah Baham aurait pu s'en accomoder pendant une et mille nuit. Voici à propos de M.r Gozzi ce qui m'arriva dans ma chère patrie. Une troupe de vos comédiens consacrée à St. Moyse à St. Samuel ou à St. Luc, enfin une troupe vénérable annonça la *Fable du Corbeau* avec un appareil fort-bruyant. Nos *Merveilleux* qui avoient voyagé à Venise, s'écrièrent au miracle, et m'assûrèrent très-positivement que je puiserais dans cette pièce étonnante toute la Sagesse de Salomon. Enchanté d'une acquisi-

tion de cette importance à si peu de frais, vous jugez bien que je n'eus garde de manquer au spectacle. Mais quel fut mon embarras, ou plûtôt mon désespoir quand je me vis dans le danger d'y perdre mon sens comun! Au beau milieu de la pièce je pris le parti salutaire de me sauver avec précipitation en perçant la foule du peuple *moutonnier*, et je gagnai la rue au plus vîte pour respirer un peu d'air ouvert. *Sic me servavit Apollo*.

Nous voici à la veille de voir repasser en France la célébre Madame Geoffrin fêtée, caressée, admirée à la Cour de Pologne. Vous êtes sans doute fort curieux de connoître foncièrement le mérite d'une Dame que toutes les Gazettes ont préconisée depuis longtems. Je vous dirai d'abord que les nouvelles publiques n'en ont pas menti. Au bon sens qui fait le fond de son caractère Madame Geoffrin joint un esprit facile, un tact heureux, un agréable jargon de societé, des façons polies, des procédés honnêtes, du sentiment, de l'humanité, en un mot tout le bon côté de la science du monde. Elle est en liaison réglée avec tous les Académiciens, et

Artistes plus fameux de Paris ; ce qui lui donne un certain relief dans cette Ville immense, et l'authorise à prononcer sans appel sur ce qui est du ressort de l'esprit, et de l'imagination. Tout cela fait un ensemble si avantageux, si respectable, qu'on pardonne aisément à Madame Geoffrin un babil décisif qui ne tarit presque jamais, et une figure surchargée de soixante dix hivers. Stanislas Auguste le plus gracieux de tous les Rois possibles, l'appelle constamment du nom de Mère ; elle appelle à son tour Stanislas Auguste du nom de Fils ; ce qui suffirait à faire tourner la tête à tout autre femme. J'ai diné deux fois à la même table avec cette mère extraordinaire, et ce Fils plus extraordinaire encore : mais ce n'est pas moi, dont il faut parler dans cette occasion.

Je crois voir mes belles Ultramontaines en plein mouvement pour attaquer le jeune Guerrier neveu, et rival de Frédéric et de Ferdinand, et conquérir ce cœur indomptable qui a fait verser tant de pleurs aux mères Françaises. Toujours victorieux dans les plaines de Westphalie, nous verrons de quelle façon l'Achille du siècle se tirera d'affaire vis-à-vis de nos Amazones.

En vérité je suis de mauvaise humeur, savez-vous bien pourquoi? Je m'étais bâti trois idoles que j'adorais de bonne foi les croyant dignes de mon culte: Pitt, Hume, et Jean-jacques Rousseau. Par malheur on m'a dessillé les yeux sur leur compte; et me voilà réduit à la cruelle nécessité de briser, et de fouler à mes pieds ces idoles autrefois si chéries. Vous n'ignorez point que ces deux illustres Philosophes, Hume et Jean-Jacques, donnent actuellement la Comédie à l'Europe étonnée, et se déchirent à belles dents par des polissoneries, et des récriminations. Vous saurez-aussi que le Citoyen Pitt vient de troquer ce beau nom contre le titre chétif de Lord Chatam......

Les propos qu'on tient ici, nous annoncent une Diète très-éclatante; c'est un spectacle qui m'intèresse beaucoup par avance. Au surplus ce n'est pas l'éloquence du Sabre, mais celle de la saine liberté Sarmatique, qui excite ma curiosité. Aimez-moi toujours, mon cher ami, *à tort et à travers*, tout comme le modèle des Rois se plaisait à aimer le brave Crillon.

XXVI.

A M.r L'AB. TARUFFI.

Je vous demande pardon, mon très-cher, si de quelque temps je ne vous donne pas de mes nouvelles. Des affaires, des distractions moitié facheuses, moitié agréables, et même (il faut l'avouer) un peu de paresse m'en ont empêché.

Vous allez donc quitter la Vistule pour le Danube. Dois-je vous en féliciter? je n'en sais rien: car si je ne me trompe, il se pourroit bien que tout l'éclat de la cour de Vienne, ne vous intéressât pas autant que le contraste bizarre de la nature, et de l'art, de la grossiéreté et de la politesse, de la superstition et du bon-sens de vos Sarmates. Cependant vous vous rapprochez davantage de votre but: voilà le fort de l'affaire. C'est sur quoi je vous fais mes complimens.

J'apprens que Jean-Jacques et M.r Hume se sont de nouveau reconciliés. Il me semble que cette reconciliation leur fait plus de tort que la brouillerie même. Est-ce à des Philosophes à se dechirer à belles dents pour

un mal entendu? Que tout ce débat est honteux pour tous les deux. Mais quant à mon sens M.r Hume y perd bien plus que l'autre. Car pour Jean-Jacques ce n'est pas d'aujourdhui qu'il a cessé d'être mon homme. Parmi les éclairs et les foudres de son éloquence vous y voyez sans doute des extravagances qui percent de toute part: tout bon ferrailleur qu'il est en dialectique, il ne se defend pas assez des paralogismes et des contradictions: mais ce n'est pas de quoi il s'agit: je n'en veux qu'à sa morale...... etc. Il ne déguise rien, il ne ménage rien, il ne donne quartier à personne, et ce qui est bien ridicule, après s'être attiré de gaïeté de cœur tout ce revers, il s'en étonne, il s'en effarouche, comme s'il ne devoit pas s'attendre à tout cela, et même à quelque chose de pis. Il aime l'humanité, dit-il, mais il hait, et il deteste tous les hommes; il prêche par tout la tolérance, et il est le plus intolérant des hommes. Il voudroit nous donner son orgueil pour de la grandeur d'ame, mais à coup sûr nous ne prendrons point le change: ses marques ne sont pas équivoques. Eh bien donc qu'il attende sa récompense de cet être abstrait, et qu'il souffre

que les individus prennent leur revanche. Ses principes ne tendent à moins qu'a bouleverser les états, et a sapper les fondements des religions: pretend-il que les Rois et les Pontifes lui dressent des statues, et lui decernent des couronnes pour ce trait d'amitié? Vit-on jamais embraser ses maisons sans crier au feu? Vit-on jamais piller son bien sans poursuivre le voleur? Il veut qu'on le laisse en paix: à la bonne heure; qu'il y laisse donc tout le monde: de quoi se mêle-t-il de faire l'apôtre de la verité? c'est à dire de ses reveries? A quoi bon cette dévise fastueuse *vitam impendere vero?* On empoisonna Socrate pour bien moins, et il ne s'en etonna pas.

Quittons de grace cet illustre et malheureux misanthrope, et venons à un sujet bien plus agréable. Ah que j'aime cette petite espiègle qui sait son Ossian par cœur! Je ne doute pas qu'avec tant d'esprit elle n'ait aussi en partage la beauté et les graces. Je sais bien, mauvais gré à la providence de l'avoir placée aussi loin de moi; qu'il me seroit doux de la voir, de l'entretenir! Que je lui ferois d'amitié! Ossian nous fourniroit de quoi causer:

mais n'en deplaise à Malvina et à Bragela, je crois que je leur ferois bien des torts. Mon auteur me tomberoit des mains plus d'une fois. Vous êtes peut-être dans ce cas; ah que je vous porte envie! Je badine un peu, mon cher: mais serieusement, je suis attaché à cette fillette sans la connaître; dites lui quelque chose de ma part. Nous sommes liés par Ossian, il faut bien que nous le soyons aussi par l'amitié.

Au reste mon Ossian me tient au cœur pour bien des raisons. Je l'aime véritablement: mais mon amour, je l'avoue, n'est pas aussi pur que celui de Madame Guion pour le bon Dieu. En aimant Ossian j'aimois aussi ma pauvre bourse qui n'est pas des plus heureuses. Je croirois par ce moyen de la grossir un peu: mais graces à mon habileté, et à quelques combinaisons malheureuses de tout ce travail il ne m'en revient prèsque rien; ou du moins rien qui puisse balancer mes soins. Il me reste à présent prèsque trois-cents exemplaires de ce livre: tout autre que moi trouveroit le moyen de s'en debarasser avantageusement: mais pour moi qui n'entends pas finesse dans ces affaires, ils ne me sont qu'à

ils sont de l'humeur de Charron qui avoit pris pour sa devise *Paix et peu*.

Votre chaîne pour être d'or n'en sera pas moins lourde : il s'en faut bien.

Cependant votre sagesse douce et pliable pourroit bien vous la rendre un peu plus légère. Mandez-moi, je vous prie, l'état de vos affaires et surtout de votre esprit: il n'y a rien à qui je prenne un plus grand intérêt.

Je m'étois bien douté qu'un Poëte de la force d'Ossian ne seroit pas de goût de Messieurs les Français. Ils son trop méthodiques, trop compassés ; ces grands traits de génie doivent les éblouir, les étonner, et leur causer de vertiges. A propos, vous m'obligeriez infiniment si vous vouliez m'envoyer une copie de ma Lettre à M.r Macpherson : je n'en ai point d'autre, et je voudrois en faire usage. Quant à mon Ossian je ne sais si je pourrois venger sa querelle aussi-tôt que je voudrois, car il faut vous dire, mon cher, qu'on m'a élu depuis peu Professeur dans l'université de Padoue en Grec, et qui pis est en Hébreu. Je n'aurois jamais cru d'avoir rien à demêler de ma vie avec la race de Jacob. Je suis presque neuf dans l'Hébreu,

et d'ailleurs cette langue tient a des matières bien dangereuses, ou bien ennuyantes. Mais que faire? On m'a dit qu'il etoit bon de se donner un établissement, et de se le donner au plutôt: Celui-ci étoit tout prêt, et je m'y suis engagé. Il me faut donc devenir un savant dans les formes. Que cela me gêne! Je jouerai mon rôle de mon mieux, mais je sens que je n'y saurois jamais réussir au gré de ces Messieurs pesants et embrouillés qui se piquent bien plus d'érudition que de bon sens.

Messieurs Gritti, Cargnelli, et tous les autres vous font bien des complimens. Aimez-moi toujours. Adieu, je vous embrasse. Adieu.

XXVIII.

DE M.r FERNER

MON TRÈS-CHER AMI.

Il vous vient enfin une lettre de ce Ferner, qui vous aime et qui vous estime infiniment malgré toute sa négligence, qui ne tient ni à son naturel ni à sa façon de penser. Une

fatalité, des révolutions et des revers pour nombre de mes amis et de mes connaissances m'ont privé de toute autre sensation que de celle de leur malheur, jusqu'à m'oublier moi même. Votre obligeante lettre, celle à M.r Macpherson, et les poésies d'Ossian me sont parvenues il y a long-tems; et je dois vous avouer, que ces grands traits de génie, qu' on trouve dans cet admirable auteur, ont été d'un grand secours à me consoler dans des momens bien tristes. J'en ai aussi été en quelque façon le martyr, car n'ayant pas pu m'empêcher d'en parler avec un certain ravissement à des litterateurs prévenus par nombre de critiques, qu'ils ont lues dans les journaux de France, ils m'ont taxé de mauvais goût etc. J'ai eu beau leur faire sentir la delicatesse et la force de ces endroits, qui m'ont le plus touché. Ils n'y ont rien trouvé que de mediocre, et j'ai jugé, qu'ils étoient à plaindre. Toutes les critiques, que j'ai lues, me paroissent bien foibles, et je suis etonné qu'on n'ait rien trouvé dans les journaux pour établir le crédit et le mérite d'Ossian. Dites-moi s'il n'y a point de journaliste, qui ait entrepris la défense d'Ossian,

digne de lui. Si non, il me semble que vous devriez l'entreprendre en réfutant, tout ce que les François ont débité contre ce poëme; mais il faut que cela soit en françois et qu'on le trouve dans un journal français parceque hors d'Italie et à Vienne il y a peu de personnes, qui entendent assez bien l' italien pour en juger et par conséquent les journaux italiens sont fort peu répandus.

On fit ici à la dernière diète, une chose à mon avis très-bonne dans un gouvernement tel que le nôtre. On nous donne la liberté de la presse avec peu de restrictions, qui aura sans doute quelques inconveniens; mais qui disparoissent entièrement comparés avec les grands avantages, qui en résultent. Le génie prendra par là une libre carrière, les talens se développent, l'injustice des magistrats est arretée, quand on a la liberté de faire imprimer leurs délibérations. Aussi avons nous déjà quatre journaux littéraires et politiques, nombre d'autres feuilles curieuses, et les presses sont continuellement occupées par des pièces de dispute sur differens points de commerce, d'économie et d'arrangemens publics. Ayez la bonté de présen-

ter mes respects à son Excellence Madame Gritti et faites bien de complimens sincères à M.[rs] François Gritti, S. E. Daniel Renier, Abbé Ventura, Perini, Carnielli, Goldoniga, Gannassoni, Petre Gritti, D.[r] Panciatichi, Zanon, Gualdi et Baroni. Si vous connoissez Mesdames Pisani Zaguri, Zenobia et Cordelina, vous m' obligerez beaucoup si vous voulez leur dire que je n'oublierai jamais les politesses, qu' elles ont eu la bonté de me faire. J' ai l'honneur d'être avec la plus parfaite considération et l'amitié la plus sincère,

Mon cher ami.

à Stockholm ce 24 d'avril 1767.

B. Ferner.

XXIX.

ALL' AB. GIACINTO GANDINI

Padova 12 *Aprile* 1777.

Dal suo gentilissimo foglio in data dei 25 dello scorso rilevo l' ottima sua indole, il suo amore per le buone lettere, e la sua cortese propensione verso di me. Io non posso che

ringraziarla di questa, e far poi i migliori pronostici a' suoi progressi letterarj. L'entusiasmo fu sempre il padre del successo, e l'anime fredde e metodiche benchè schiave della diligenza non oltrepassarono mai la sfera della mediocrità. Mi sarebbe gratissimo di poter confluire a' suoi avanzamenti, ma non so ben intendere in qual modo io possa giovarle. Ciò ch' ella brama da me è concepito in termini così generali ch'io non so dove appigliarmi per compiacerla. Ella domanda un argomento da esercitarsi; ma in qual materia? con che oggetto? vuol prodursi in un'Accademia? vuol uscire al pubblico colla stampa? senza la notizia di queste circostanze e di varie altre non saprei darle una risposta adeguata. Pure se ha voglia di scrivere così in generale, parmi che sarebbe ottimo consiglio di provvedersi d'un qualche Giornale letterario, ove siano indicati i diversi Problemi proposti dalle varie Accademie d'Europa. Ella ne troverà di tutti i generi, e tra questi potrà sceglier quello che più si adatta a' suoi studj ed a' suoi talenti. L'idea di poter forse spedire all'Accademia proponente la sua dissertazione aggiun-

gerà un grado d'interesse alla sua fatica che difficilmente si trova nei componimenti fatti senza oggètto distinto. Questo è ciò che per ora posso dirle di meglio. Intanto rinnovandole gli attestati della mia compiacenza per la sua singolar gentilezza, godo di protestarmi con tutto l'animo.

XXX.

ALLO STESSO.

Padova 9 Agosto 1777.

Rispondo alquanto tardi al suo foglio in data dei 10 dello scorso, perchè appunto alquanto tardi mi giunse alle mani, essendomi trattenuto varj giorni fuor di città. Io ho sempre favorito i giovani studiosi e di buona indole qual ella mostra di essere; perciò non posso che gradire sinceramente i testimonj della sua cortese attenzione. Godo che cominci a far uso del suo ingegno, ma non vorrei che avesse soverchia fretta nel pubblicarne le produzioni. I primi saggi per lo più decidono della nostra fama futura, per-

ciò la diligenza nel ponderarli e limarli non può mai esser eccessiva. Io non le ricorderò il *nonum premantur in annum* d'Orazio, ma in generale il *nonum mensem* non mi par troppo lungo spazio. Mi piace la scelta dell'argomento; ma prendo la libertà d'avvertirla a volersi guardar dagli estremi, scoglio nel quale sogliono cader comunemente i Panegiristi degli antichi. È necessario, non v' ha dubbio, studiar fondatamente i Greci e i Latini; ma non è punto necessario, anzi sarebbe assurdo l'adorarli in tutto, e l'imitarli a chius'occhi. Appunto questa vorrei che fosse la seconda parte della sua dissertazione. In tal guisa ella verrebbe a mostrare e gusto sano e criterio. Il corso di B. Lettere dell' ab. Batheux, e la Poetica di Marmontel potranno darle ottimi principj, ed osservazioni squisite in queste materie. La prego de'miei complimenti al pregiatissimo P. Prof. Alberti, e ringraziandola della sua gentil prevenzione per me, ho il piacere di protestarmi.

XXXI.

DE M.r VAN-GOENS

PROFESSEUR EN GREC A L'UNIVERSITÉ D'UTRECHT.

Utrecht ce 17 *Sept.* 1767.

MONSIEUR.

Ayant passé hors le pays le tems de nos vacances, je reçois trois mois plus tard votre obligeante lettre que je ne devois. J'aimerai bien le Père Frisi, Monsieur, après le service qu'il vient de me rendre, en me procurant votre connoissance, et si vous me permettez de le dire, votre amitié. Votre renommée m' avoit fait estimer en vous un homme de connoissances, d' esprit et de goût : et la conformité de nos études me fit naître une forte envie de me lier avec vous. Je ne savais pour réussir de moyen plus propre que de mettre dans mes intérêts mon ami Frisi, en le priant de me ménager une connoisance que je mettais à un tel prix.

La première lettre que je reçois de lui, après son retour en Italie, qui en renferme une de votre main, m'apprend tout le succès de ma démarche. Vos talens, Monsieur, ont eu beau jusqu'ici m'inspirer pour vous du respect et de la considération, la manière dont vous m'accueillez relève infiniment ces sentimens. Je vous aime encore plus que je ne vous estime, et j'oublie presque l'homme à talens pour chérir l'homme aimable. Toutefois je sens, Monsieur, et je le sens avec une sorte de frayeur combien je serai peu en état de mériter cette précieuse amitié que vous m'offrez si poliment. Mais ce que je perds de ce côté, je le gagnerai d'un autre par le cas que je me propose d'en faire, en comptant toujours pour un des plus heureux tems de ma vie celui où je l'ai acquise.

Le journal dont je vous ai parlé, et que vous desirez de connaître s'imprime à la Haye, sous le titre de *Bibliotheque des Sciences et des beaux Arts*. J'en connais les Auteurs, et je me repose sur leur goût et leur discernement, lorsqu'ils annoncent votre pièce comme *pleine de goût, de bonne critique et d'esprit* etc. Mais j'aime mieux vous envoyer la feuille mê-

me, àfin que vous soyez plus à portée de juger de quelle manière on en à parlé. Ce jugement favorable, Monsieur, est renforcé par un autre également respectable que les Critiques Allemands en ont porté. Vous savez à quel point ils poussent à présent le goût de la Critique et des Beaux-Arts. M. Weise de concert avec plusieurs autres savans du premier rang, publie actuellement un Journal Allemand sous le titre de *Neue Bibliothek der Schëne Wisseushasten* (Nouvelle Bibliothèque des Beaux-Arts) dont on a déjà 4 volumes imprimés à Leipsick, et commencés l'année 1765. Voici, Monsieur, comme ils annoncent votre pièce dans la 2.e partie du 1.er volume, p. 383 sg. je traduirai fidelement les mots allemands. „ Cette traduction heureuse „ de M. Cesarotti est à tous égards digne d'at„ tention, sur tout à cause des Dissertations „ qu'il a ajoutées. Elles regardent les Tragé„ dies, dont il donne la traduction, et trai„ tent l'un du plaisir que la Tragédie donne, „ l'autre de l'origine et des progrès de la poë„ sie. Elles sont écrites avec goût et avec un „ esprit philosophique: surtout les deux der„ nières, qui sont pleines de remarques

„ neuves et intéressantes , nous paraissent „ mériter de l'attention . Nous nous propo- „ sons d'en rendre un compte plus détaillé „ dans les parties suivantes de cette Biblio- „ thèque „. N'ayant reçu jusqu'ici que le premier volume, je ne sais s'ils ont dégagé leur parole. Cependant ces deux extraits en m'inspirant une haute estime pour vous, m'ont en même tems donné une forte envie de lire votre pièce. J'ai en conséquence donné ordre aux libraires d'Amsterdam pour me la faire venir de l'Italie. Ma mauvaise étoile a voulu que cet envoi ait retardé jusqu'ici, soit faute des libraires, soit par quelqu'autre accident que j'ignore, de sorte que vous me feriez un plaisir très sensible, si vous pouviez trouver moyen de m'en faire tenir un exemplaire, dût-il m'en couter plus qu'à l'ordinaire ; pour me consoler des frais, je n'aurai qu'à songer que la pièce vient de votre main. D'ailleurs si votre libraire Pasquali n'a point de correspondance ici, en Hollande, il en aura toujours à Paris, et de Paris à nous le transport ne fait point d'objet, à moins qu'on ait garde seulement de se servir de la Poste.

Ce qui me rend sur-tout curieux de voir cet-

te pièce, c'est que selon l'annonce de MM. les Journalistes de la Haye, une de vos Dissertations, doit renfermer le plan d'un ouvrage que vous vous proposez de donner au public, dont ils parlent comme d'une *Histoire philosophique de la Poësie*, mais qui d'après l'idée que vous m'en donnez dans votre lettre me semble plutôt une *Histoire philosophique de l'Art Poëtique*, qu'un Traité raisonné des règles qu'on a données de tems en tems en matière de Poésie.

Il y a long-tems, Monsieur, que j'ai conçu la même idée. Rimailleur des plus mauvais moi-même et rien moins que Poëte, je n'ai pas laissé de concevoir dès ma plus tendre jeunesse un goût décidé pour la Poésie: obligé par devoir d'étudier les anciens Poëtes, j'ai lu les modernes par goût. Ayant de bonne heure, outre le Français, appris l'Anglais et l'Italien, sachant un peu l'Espagnol et l'Allemand, j'ai parcouru ou plutôt dévoré les chefs-d'œuvre de ces différens pays. La diversité de tous ces génies, leur esprit à chacun tenant à celui de son pays, de sa nation, m'a d'abord frappé d'étonnement. En considérant les avantages d'un coup d'œil si

étendu, d'une vue si variée, j'ai plaint ceux qui ne connoissant que leur Homère, ou leur Milton, se croyent déjà en droit de juger de la Poésie, et ne prennent par là que trop souvent pour une *imitation de la Nature*, ce qui n'est qu'une *imitation des Poëtes*. Delà cette foule de préjugés, dont les génies éminens seuls osent secouer le joug, souvent aux dépens de leur propre estime, et qui en étouffent tant d'autres moins courageux à braver les critiques des ignorans. Les pédans tout remplis de leur Homère et de leur Virgile, passent condamnation sur tous Poëtes qui ne se transportent pas à Athènes ou à Rome, pour y chercher une imitation de la Nature, qui n'est plus celle ni de son pays, ni du tems ou il vit. Un Anglais, uniquement épris de son Shakespear et de son Milton, s'imaginera qu'il n'y a point de vrai Poëme Epique sans diables, ni de Tragédies sans meurtres. L'Italien trouvera la seule imitation de la Nature dans le Platonisme de son Pétrarque, ou dans les enchantemens et la Chevalerie de son Arioste et de son Tasse. Et l'homme de génie, effrayé des préjugés de sa nation, sacrifiera ses talens à sa renom-

mée en fermant à clef avec Lope de Vega les bons auteurs qui lui reprocheroient sa basse condescendance. Le goût et la bonne critique en souffrent et la Poésie n'ayant de ressource que dans ces esprits supérieurs qui par leur rareté même ne lui prêtent qu'un appui très-foible, voit ses progrès, si non arrêtés tout à fait, dumoins retardés considérablement. Or le moyen de s'opposer, de deraciner des préjugés si forts, si communs et si pernicieux! Je n'en vois qu'un seul, c'est de faire connoître la Poésie dans toute son étendue, d'en tracer un tableau général, où d'un coup d'œil on en distingue toutes les variétés en suivant sa marche par tous les siècles, dans tous les pays. Jusqu'ici personne que je sache n'a entrepris une *Histoire Philosphique de la Poésie*. J'ai cru le trouver dans un ouvrage de M. Saverio Quadrio publié à Boulogne il y a près de 30 ans, en 7 volumes, sous le titre de *Storia* e *ragione d'ogni Poesia*: mais en voyant l'ouvrage même, j'avoue que mon attente n'a pas été satisfaite. Un travail immense, beaucoup d'érudition, mais peu de philosophie et souvent peu d'exactitude, n'ont pas répondu à l'idée-

que je m'en étois formée. L'Abbé Conti en a conçu le dessein et en a même prévenu dans la Préface de ses œuvres, mais je ne sais pas qu'il l'ait jamais rempli : de sorte que ce beau champ est encore en friche. Quelles obligations ce siècle philosophique ne vous auroit-il pas, Monsieur, si vous consentiez à employer vos talens à l'enrichir d'un tel ouvrage ! L'entreprise est des plus difficiles, j'en conviens, mais elle est digne de vous. Elle mérite les soins d'un homme éclairé, et qui joint à ses connoissances du goût et de la philosophie. Je vous céde de très-bon cœur la gloire qui vous en reviendra, et je serai le premier à applaudir à vos succès. Dénué des avantages qui vous le faciliteront, je n'avois pas laissé de concevoir le même dessein; et dans le point de vue, je conviens que mon courage ou plutôt ma hardiesse est inexcusable. Mais je ne l'avois conçu que pour mon plaisir à moi seul, sans jamais songer à faire part de mon travail au Public. Ainsi, Monsieur, je verrai avec plaisir cette matière difficile traitée par vous d'une manière qui réponde à son importance et à l'idée avantageuse que la renommée de vos talens

et de votre goût en a fait concevoir au Public. Heureux, si par une correspondance que je desire tant de voir etablie entre nous, je puis apprendre de tems en tems le progrès de vos recherches et le succès d'une entreprise aussi utile et aussi glorieuse. Vous m'avez écrit en Italien, et vous m'avez fait par là un plaisir très-sensible. Je vous prie de continuer de même. J'ai toujours eu une forte prédilection pour cette langue, et je n'en ai étudié aucune avec plus de plaisir; mais j'avoue que j'en respecte trop la délicatesse pour m'y risquer, surtout avec un homme qui, à ce qu'on dit, la manie si bien. J'espère que l'élégant traducteur de M. de Voltaire me permettra d'écrire en une langue qu'il doit savoir mieux que moi. Sur ce pied là, monsieur, je vous sollicite comme le service le plus important de me continuer votre amitié et de m'accorder votre correspondance. Je ferai tout pour la mériter, et l'étendue de l'étude qui nous occupe tous deux m'assure que nous ne manquerons jamais de matière. Daignez croire, Monsieur, que je suis avec tous les égards et toute l'estime.

P. S. Mandez-moi, Monsieur, si le Public vous est redevable d'autres ouvrages, outre la belle traduction des deux pièces de M. de V. On m'a parlé d'une traduction en vers italiens des excellens Poëmes d'Ossian et de Fingal d'un certain M. Cesarotti. Je ne sais si ce bruit est faux.

ARTICOLO DELLA BIBLIOTECA DI SCIENZE E BELLE ARTI.

Venise. *Il Cesare e il Maometto, Tragedie del Signor di Voltaire trasportate in versi Italiani, con alcuni Ragionamenti del Traduttore. Venezia presso Giambattista Pasquali.* Cette traduction en vers italiens de Mahomet et de la Mort de César, Tragédies de M. de Voltaire, est excellente. M.r Cesarotti, a qui on la doit, y a joint quelques discours qui roulent sur ces deux Tragédies, sur la nature du plaisir que donne la Tragédie, et sur l'origine et les progrès de la Poésie. Ces discours sont pleins de bonne critique, d'esprit et de goût, et font souhaiter que l'ingénieux auteur remplisse l'espérance qu'il donne de publier un Histoire Philosophique de la Poé-

sie. A la tête de ces discours M. Cesarotti a mis une pièce latine, où il caractérise les meilleurs auteurs tragiques. Elle nous paroît si belle que nous allons la transcrire ici. Le Poëte fait parler Mercure:

Favete linguis, atque animum huc advertite
Venio a bicipiti, præco Musarum jugo etc.

XXXII.

AL SIG. MICHELE VAN-GOENS

Le vacanze mi resero due volte un cattivo ufizio; la prima col differirmi di tre mesi l'onor del vostro foglio, l'altra col costringermi a compiere seco voi due altri mesi più tardi un atto di dovere e di genio. La vostra amicizia mi lusinga assai più di quello ch'io possa esprimervi. Un erudito Filosofo, un Professor di lettere sciolto dai pregiudizj della sua professione, un uomo che ai lumi dello spirito aggiunga il candore e la gentilezza dell'animo, e sia lontano da quelle bassezze che sogliono infettar la letteratura, è un oggetto così poco comune almeno in queste mie parti, che ben merita d'esser rin-

tracciato ovunque si trovi, non che d'esser accolto quand' egli ci previene così gentilmente. Permettetemi però di dirvi che voi siete assai più cortese verso di me, che giusto con voi. La vostra medesima lettera mi fa conoscer ad evidenza da qual canto debba esser il timore nella nostra corrispondenza letteraria. Ma siccome io son lontanissimo dall' intender di gareggiare con chicchesia, e mi fo un vero pregio di ceder ai vostri lumi e di profittarne, così non voglio arrossire della mia mediocrità, persuaso che anche i più piccioli talenti quando non sien guasti dalla vanità sono sempre qualche cosa, e si fanno più agevolmente gradire da quelli appunto che sono forniti de' più grandi. Perciò bandiscasi di grazia questo istesso linguaggio alquanto equivoco, e troppo spesso profanato dalla falsa modestia. Se le conformità di opinioni nelle materie di lettere genera le amicizie, noi eravamo certamente amici pria di conoscerci. Io ho la compiacenza di scorgere che i nostri spiriti in questo genere di studj sono perfettamente all'unisono. Ve ne spedisco la prova nei Ragionamenti scritti in seguito della traduzione delle due Tragedie

del Sig. di Voltaire. I Sigg. Giornalisti dell'Haja e di Lipsia sono stati assai generosi verso di me, e la loro approvazione e l'uniformità de' vostri sentimenti co' miei mi rassicura pienamente contro le dicerie dei malevoli, e dei critici prevenuti. Ben diverso infatti fu il giudizio che portò di questa operetta qualche Gazzettiere d'Italia. Un certo Ab.... Fiorentino, che si distingue da molti anni per la sua pedantesca insolenza assai più che per la sua erudizione ecclesiastica, ha maltrattata questa mia fatica in un modo veramente degno di lui. Permettetemi ch'io vi dia un picciolo saggio della sua critica e delle sue gentili maniere. Egli si scaglia tosto contro quei versi che i Giornalisti dell'Haja hanno creduti non indegni d'esser trascritti: dice che chi parla non è Mercurio, ma piuttosto il Geta di Plauto (dovea dir il Sosia; sbaglio ch'è sempre qualche cosa per un pedante) *il quale buffoneggia piuttosto che mostrare buon senso alcuno*. Segue poscia a declamare mostrandosi scandalezzato altamente perch' io abbia posposto a Voltaire, Eschilo, Euripide, Sofocle primi maestri di tutti i Tragici, e di *eloquenza floridissima*.

Voi fate senza dubbio giustizia alla forza di questa Logica, la qual crede che i primi Scrittori debbano esser in ogni genere i più perfetti; vedete il buon senso di unir insieme tre Poeti d'uno stile affatto diverso, che non convengono fuorchè nell'antichità; e conoscete tutta l'aggiustatezza dell'epiteto di *floridissima* dato all'eloquenza d'un Tragico. Quanto ai Ragionamenti tutto il giudizio che ei ne dà si riduce a questo tratto di spirito: egli accorda volentieri che le Tragedie recano diletto (come se questo fosse l'assunto del mio discorso) purchè non siano nè scritte nè tradotte da me. Per coronar l'opera egli la fa da zelante della religione, e si stupisce che si osi tradurre e metter nelle mani dei giovani il Maometto, ch'è *un perpetuo ludibrio della religione e della Divinità*. Chi però conosce cotesto Gazzettiere si stupirà molto più di sentire a parlar in tal guisa un uomo di cui la divozione non fu mai il vizio dominante. Ma non mancano tra noi di costoro, che dopo di essersi screditati per la loro grossolana impudenza, credono di risarcir la loro fama coll'interpretar malignamente le parole e le intenzioni delle persone ra-

gionevoli e moderate. A tutte queste gentilezze io non ho risposto che col disprezzo e col silenzio. Questo è il frutto che per lo più ritrae in Italia chi osa nelle cose più indifferenti aprir la bocca contro i pregiudizj volgari. L'Italia abbonda di Giornalisti i quali sono a Freron ciò che Freron è a Voltaire. Costoro si spacciano tutti per protettori della gloria Italiana. Che ve ne pare? non è ella ben affidata alle mani di così illustri campioni? Se dopo un saggio del buon gusto del Giornalista Fiorentino nelle materie di lettere, ne bramasse uno della sua profondità negli studj ch'egli più precisamente professa, vi dirò ch'egli recitò ultimamente nell'Accademia una Dissertazione di questo argomento: *Se dall' albero secco che rifiorì al toccar il corpo di San Zenobio* (protettor di Firenze) *siensi mai fatte immagini del Crocifisso*. Punti di tal rilevanza occupano ai tempi nostri lo spirito dei concittadini di Dante, Galileo, e Machiavelli. Scusate s'io v' ho tenuto a bada con questa briga. L'opinione favorevole dei Critici Oltramontani intorno la mia operetta mi svegliò l'idea del confronto.

A questo libricciuolo aggiungo la traduzione delle Poesie del gran Bardo Caledonio. Confesso che quest'Opera mi costò molta intensione di spirito, e che ho qualche tenerezza per essa. La traduzione delle Tragedie di Voltaire non è che una cosa fatta per passatempo in età assai giovenile, nè io l'ho pubblicata che in grazia dei Ragionamenti, e per far un atto d'omaggio a quel Genio della Francia coll'occasione che il nostro Goldoni s'avviava colà. Quella di Ossian è un'opera di tutt'altro lavoro. Ne attendo da voi un libero e sincero giudizio sì della Traduzione che delle Osservazioni, le quali tra noi hanno fatto andar in furore tutti i fanatici partegiani d'Omero. Bramerei molto che aveste l'original Inglese per esser in caso di confrontarlo. Era mia intenzione di proseguir questa fatica col tradurre il secondo Tomo delle Poesie di Ossian uscite alla luce un anno dopo del primo: ma un onorifico impaccio sopraggiuntomi due mesi fa, mi costringe ad abbandonar questo disegno. Voi dovete sapere ch'io sono stato eletto Professore di lingua Greca ed Ebraica nell'Università di Padova. Il Senato Veneto nell'ono-

rarmi di questo impiego ha piuttosto condisceso a qualche felice speranza di me concepita di quello che abbia premiato un merito reale comprovato dall' esperienza, specialmente riguardo alla seconda delle due lingue. Confesso ch'io sono assai leggermente iniziato nei venerabili e nojosi misterj della *lingua santa*, e che ho intrapreso di fresco questo studio più in vista del mio stabilimento che del mio genio. Conviemmi dunque entrare in un caos d'erudizione più spinosa e intralciata che dilettevole, e quel ch'è peggio passar assai spesso per *ignes suppositos cineri doloso*. Io debbo soddisfar non solo gli eruditi di professione (impresa che basta a mio credere per annojar ogn' uomo di gusto) ma di più le fazioni dei Teologi, e dei Scritturisti. Da ciò che ho detto potete inferirne, ch'io non sono certamente in caso almeno per qualche tempo di applicarmi a quell'opera alla quale voi mi spronate in un modo così obbligante e lusinghiero. Quando avrò data una scorsa alla mia provincia, e mi sarò alquanto addimesticato con questo terreno sterile, o fecondo solo di spine, potrò forse aggirarmi di nuovo colla scorta della Filoso-

fia per i deliziosi giardini poetici. Per ora il destino mi chiama alla meschina e petrosa Itaca; e mi convien fuggire il paese de'Lotofagi, e l'isola di Calipso. Voi frattanto tenetemi confortato colle notizie de' vostri felici studj, e col farmi parte delle idee e delle produzioni del vostro ingegno: esse saranno preziose al mio spirito, come lo è al mio cuore la vostra amicizia. Io mi trattengo in Venezia sino a Pasqua; perciò volendomi onorar colle vostre lettere fate pure lo stesso indirizzo.

Sono col più affettuoso sentimento di riconoscenza, depurato dagli usuali ingredienti delle cerimonie.

XXXIII.

DE M. VAN-GOENS

Utrecht ce 8 *fevrier* 1768.

Je m'arrache, mon cher Professeur, mon digne ami, à un plaisir bien grand, celui de relire votre lettre pour me livrer à un autre, celui de vous répondre et de vous en témoi-

gner toute ma reconnoissance. Vous voulez que je passe par dessus les complimens que je pourrois vous faire. Je renfermerai donc en moi-même des sentimens, que les expressions les plus fortes ne feroient qu'avilir. Mais écoutez un seul mot. Lorsqu'un jour vous vous lasserez d'un commerce que mon amour propre à moi a seul lié, lorsque vous sentirez tout le néant dont le plus grand mérite consiste à goûter foiblement le vôtre, et que vous souhaiterez de vous voir délivré d'une connoissance qui vous sera plus à charge, à mesure que vous la trouverez plus exigeante, rappellez-vous alors de quelle maniere vous m'avez acceuilli, quelles espérances flatteuses vous m'avez données, quel plaisir vous m'avez fait entrevoir pour l'avenir, et qu'alors l'idée d'avoir réjoui celui qui vous estime le plus, en lui temoignant vos bontés, vous ferme les yeux sur toutes les raisons qui pourroient vous porter à ne pas les lui continuer. Si vous me connoissiez davantage, vous sauriez que je ne suis pas homme à dire des gentilesses au premier venu. J'estime le mérite partout où il se trouve, mais il me faut bien des choses pour

aimer quelqu'un, et pour en faire plus que ce qu'on nomme une simple connaissance. Il n'y a que les qualités du cœur, qui m'y disposent. Cela fait que j'ai peu d'amis, et que j'entretiens peu de correspondances exactes, étant très-difficile à contracter de l'intimité; mais cela fait aussi que je fais plus de cas qu'un autre du petit nombre de vrais amis que le cœur m'a faits. Que vous dirai-je, mon cher Monsieur? Vous vous annoncez d'une manière qui excite toute ma sensibilité, et je m'y connois assez pour prévoir, combien dès ce moment votre perte me seroit insupportable. La plus haute estime et une affection des plus sincères, voilà les titres par lesquels je prétends me conserver votre amitié. Vous débutez par une franchise et des marques d'un cœur ouvert, qui me charment. J'ai assez d'amour propre pour la compter la première parmi le peu de mes bonnes qualités. Je veux qu'elle soit l'âme d'une correspondance, qui sans elle me seroit précieuse, sans m'être chère. Comptez après ces assurances, que jamais rien ne me sera difficile, lorsqu'il s'agira de faire quelque chose pour mon ami Cesarotti.

Mes libraires ont eu la dureté de ne m'avoir pas encore procuré de l'Italie vos discours et vos traductions : et quelque chose que je fasse, on ne peut déterrer l'exemplaire qui doit avoir été à la Haye. Heureusement il n'a pas tenu à cela que je n'aie lu le premier. C'est aux mêmes Journalistes Allemands, dont je vous ai écrit, que j'en ai l'obligation. Je vous ai mandé combien ils s'étoient empressés dans leur courte annonce d'avertir le public qu'ils comptoient y revenir. Non seulement ont ils tenu parole, ils ont mieux fait. Ils l'ont traduit tout entier, et l'ont publié dans le volume suivant de leur Journal. J'entends l'Allemand un peu moins encore que l'Italien, de sorte que du côté du style, je dois avoir perdu beaucoup; mais les choses ne m'ont point échappé. Une traduction ne m'a pas caché cette connaissance solide et réfléchie qui ne juge des choses qu'après les avoir bien appréciées ; ce coup d'œil juste et étendu qui mesure d'un clin, tout l'espace d'un champ vaste et scabreux, et qui n'en revient point sans en avoir épié les moindres détails : elle ne m'a point empêché de sentir ce tact délicat qui n'appar-

tient qu'au seul goût, et auquel les moindres beautés n'échappent pas plus que les plus grands défauts. Mais ce qui fait le plus grand mérite de votre pièce, et pour lequel j'eus le moins besoin de la lire dans l'original, ce sont ces vues profondes sur la Poésie en général, vues de connoisseur, et seul fruit d'un heureux génie et d'une étude solide et raisonnée. Et vous aviez cru, Monsieur, que les.... ne crieroient point contre une telle pièce! Ecoutez, mon cher Ami, je serois fâché pour vous, très-fâché, vous dis-je, s'il y eût applaudi, lui et les esprits de sa trempe. Il vous fait un honneur infini, et je voudrois qu'il vous eût envoyé à tous les diables avec votre méchante pièce, où il n'y a ni goût, ni bon sens, et où il n'y en doit point avoir pour lui et pour ses semblables. J'ai l'honneur de connoître un peu de près ces gens en us: ce sont bien les animaux les plus curieux qu'il y ait sur la terre. Ils aiment à crier, ces Messieurs-là, et il sont beau jeu, étant très-sujets à prendre l'allarme. Heureux le pays, où ils ont souvent lieu de crier! C'est toujours le bon goût qui les met en colère. Ils sont comme les corbeaux et les grenouilles, qui annoncent le

retour prochain du beau tems, tout en criant comme des possédés. Pour votre Lami, je connois tout le transcendant de son génie à lui, par les beaux volumes dont il a enrichi la belle littérature. Après s'être distingué de cette manière, il est juste qu'il finisse par se faire Journaliste et Paladin de la pédanterie. Je n'en savois rien encore, mais je me propose bien de faire venir son Loploteque à la première occasion, afin de me procurer ce qu'il aura le plus décrié. Quant à son discours sur le miracle frappant du corps de S. Zanobie, j'entrevois qu'en qualité de Professeur d'Histoire Ecclésiastique, je pourrois m'en passer peut-être, tout important qu'il soit : mais je ne laisse pas d'avoir une forte envie pour le mettre parmi mes curiosités littéraires, en beau maroquin, à côté de la *Bibliothèque bleue et des Contes de ma Mère l'Oye*. Sérieusement, Cesarotti, ne trouvez-vous pas quelque chose de flatteur, une espèce de satisfaction secrete dans les injures de ces gens ?... Je vous dirai à ce propos une chose qui me regarde moi-même. Tel que vous me connoissez à cette heure, je vous dis qu'il fut un tems où j'etois bien le pédant le plus

décidé qui fût jamais. Ennemi déclaré de tout ce qui se nomme goût et bon sens, amoureux des infolio et des citations à la fureur, critique herissé de variantes, et profond interprête d'illustres bagatelles; passablement coëffé de mon mérite par dessus le marché, enfin litterateur dans les formes, tout cela à l'âge de seize ans; car il est à propos de vous dire que j'ai commencé de bonne heure: c'est peut-être en partie la raison pour quoi j'ai commencé si mal: car je me souviens très-distinctement combien mes premiers succès dans cette classe des lettres firent tourner ma jeune tête. Bien des gens croyoient que je resterois toujours ce que j'étois: et ils ne furent pas fâchés de me voir de leur espèce. D'autres après avoir essayé en vain de me corriger de mes ridicules, le croyoient aussi, et levoient les épaules: tant j'étois en bon chemin. Tout cela n'auroit été rien, et seroit déjà oublié apparemment, si je n'avois pas eu le malheur d'éterniser ma honte à cet égard. Imaginez-vous, si vous pouvez, ce que c'est qu'une tête de quinze ans, qui se voit in possession du beau titre de savant. Rien n'étoiet plus naturel, je crois, que le

parti, que je pris. C'étoit de m'annoncer le plutôt et le mieux pour ce que j'étois. Enfin, Monsieur, je publiai la Dissertation la plus curieuse qu'on puisse voir, de quelques trois ou quatre cents pages sur une matière qui n'auroit mérité raisonnablement que d'en occuper deux ou trois. Tout n'étoit que citations sur citations; car vous concevez bien qu'à l'âge de quinze ans on ne dit guères rien de neuf: je crois ma foi avoir été jusqu'à citer votre Lami. Et que croyez vous que les Journalistes firent, car on parla beaucoup de ma pièce? Les uns ne voulant pas me décourager, la louerent à la vérité, mais tout en insinuant à la sourdine et poliment combien j'avois de travers. D'autres, et ceux-là furent du plus grand nombre, me vantoient aux nues: la terre qui me portoit étoit trop heureuse: enfin ils dirent force sottises; tant mon étalage d'érudition les avoit frappés. Les premiers succès devoient trop m'étourdir pour m'en tenir là. Deux années après je fis sortir un ouvrage, non moins extravagant que le premier, et encore plus considérable que le premier. Nouveaux cris de la part des Journalistes: ce n'étoit qu'encens et

fumée . Peu après, quelque grace efficace m' est venue ramener de l' aveuglement ou j'avois été jusqu'alors, et je crois qu'on auroit de la peine à mépriser plus profondément, que je ne fais à cette heure, ce qui pour lors faisoit ma plus grande gloire . J'en ai eu honte au commencement; mais je me suis mis dessus : et maintenant je me contente d'en rire avec mes amis . Ce dont je n'ai pu encore me défaire, c' est le ressentiment que dès lors j'ai conçu contre ces misérables Journalistes qui m'avoient tant vanté: et ce ne sont pas mes ouvrages dont je rougis le plus, ce sont les éloges que j'ai reçus de la part des gens que j'ai en aversion . Je pousse cela si loin, que je vous envie en quelque manière que ce Lami vous a dit . Autant il me paroit humiliant de plaire à ces gens-là, autant je trouve beau de s'en voir décrié.

Au reste ce que vous me mandez de son imprudence de tirer la religion à parti, j' avoue que cela est d'une autre nature . J' y serois aussi sensible peut-être que vous: non pas pour la chose même ; pour moi, sans être du-tout un impie, je ne prétends aucunement à la Canonisation . Mais à cause de

l'effet que cela fait toujours sur de certaines gens, sur-tout dans de certaines circonstances. D'ailleurs dire que le *Mahomet* de M. de V. est *un perpetuo ludibrio della religione e della Divinità*, c' est-là une mauvaise plaisanterie. Voilà ce que c'est que la religion dans les mains de certaines gens. Malheur à qui a affaire avec eux. Vous, mon cher ami, tâchez de vous mettre au dessus de cela. Songez que ce sera un mérite de plus pour vous, que d'avoir su mépriser ces sortes de disgraces. Les gens de bon sens vous en tiendront compte et vous en dédommageront suffisamment. *Povera e nuda vai, Filosofia! Tanto ti prego più, gentile spirto! Non lassar la magnanima tua impresa.*

Je suis bien charmé d'apprendre que vous n'avez pas appliqué à ces fous de Journalistes. Ils ont beau vouloir donner le ton, et se donner pour protecteurs de la gloire d'Italie, les vrais juges du beau se refuseront à leur arbitrage, et briseront les faisceaux à ces Dictateurs soi-disans, que leur ton trahit et qui *tiene troppo del monte e del macigno*. Au reste de la fermeté et un mépris froid, voilà la seule chose qu'il faut leur opposer.

Virgile n'oublie pas de dire combien Cerbère aboyoit lorsqu'Enée passa devant lui, mais je ne trouve nulle part que le Héros y ait fait la moindre attention. Apparemment auroit-il pu lui donner quelques coups de canne ; mais le bon Cerbère n'étoit-il pas là expressement pour aboyer, tout comme les Journalistes pour décrier les bons livres, et les auteurs pour s'en moquer ? S'avisent-ils de pousser la raillerie un peu loin, en associant la religion ou la politique à leurs mauvaises vues ? comme si le bon Dieu s'offensoit d'une pièce de goût, ou qu'un ton mâle put renverser un Empire : c'est alors que le silence devient doublement nécessaire. Il en coûte toujours à la vérité. Mais les suffrages de toutes les personnes sensées, les consolations de quelques vrais amis, et plus que tout cela, le témoignage d'une bonne conscience qui sait se rendre justice, en dépit de tout ce qui vient s'opposer à son repos : n'en voilà-t-il pas assez pour le dédommager amplement des traits envenimés de l'envie ? Tandis que nous autres, dit M de V. nous abreuvons de nectar et nous nourissons d'ambroisie, l'envie mange et se repaît de

ses couleuvres. Qui est-ce qui, pour en avoir reçu quelques légères blessures, voudroit changer sa destinée contre un sort aussi vilain?

Tout cela me fait ressouvenir de Goldoni dont vous me parlez en passant. Comment fait-il, je vous prie? Est-il adoré en Italie? Le reconnoit-on pour un des hommes qui lui ont fait le plus d'honneur: A-t-on pour lui les égards que la France se glorifie d'avoir eu pour Molière? On m'a dit en gros qu'il n'avoit pas manqué sa part aux disgraces ordinaires des grands génies: qu'on l'avoit persécuté enfin; mais on n'a pu m'en rendre un compte exact. Ce seroit là une grand tâche pour le pays des Scipions et des Lelius qui ne rougissoient pas de prêter leurs noms, et de travailler de concert avec les Goldoni de leur tems, et qui encore ne valoient peut-être point la nôtre. Je n'ai pas lu toutes ses pièces. Le petit nombre de celles que je n'ai vu m'a suffi pour l'estimer infiniment, d'autant plus qu'il est comme le premier dans son genre. Car je me suis mis dans la tête, qu'excepté les cérémonies du marquis, vos pièces comiques se réduisent à quelques traductions de Moliere, de Regnard etc. et que

les autres sont de miserables farces faites uniquement pour amuser le peuple, et très-éloignées du véritable esprit comique. Il me semble que du moins un homme comme Goldoni devoit se sentir assez pour quitter sa patrie, s'il n'en étoit pas l'idole. On n'auroit pas manqué partout ailleurs de rendre à ses talens la justice qui leur appartiennent de droit. Puis, n'avez vous pas devant les yeux l'exemple de Metastase? Je sai qu'il fait les délices de la Cour de Vienne, et comme on dit en français qu'on est fou de lui. Aussi, mon cher Monsieur, quel homme que ce Metastasio! Je voudrois pouvoir lui rendre tout le plaisir que ses pièces m'ont fait: et si j'estime le mérite de Gravina, c'est bien surtout parce qu'il a formé Trapasso. Avouez que ce service seul vaut tous ceux qu'il a rendus aux lettres par ses ouvrages.

J'ai juré de vous apprendre, mon ami, ce que c'est que de me donner carte blanche de vous ennuyer tant que je veux. Ainsi je ne ménagerai point l'envie que j'ai de m'entretenir avec vous. Et puisque nous voilà sur le chapitre de Metastasio, je ne le quitterai pas sans vous avoir consulté sur une idée qui me

vient toujours en le lisant. C'est qu'il me semble que par le genre qu'il a choisi, et dans lequel tout comme Quinault il étoit peut-être fait pour réussir le plus, que par son genre, dis-je, il est trop dans les entraves du Musicien. La nécessité où l'on est dans un Opéra d'y entretenir par tout les ariettes met l'imagination un peu trop à l'étroit: et tout sensible que je suis à tout ce qui blesse le moins la vraisemblance et le naturel, j'avoue que je souffre en voyant une personne emportée par les fortes agitations de son cœur, passer tont d'un coup à une chanson, qui conclut un rôle passionné par telle et telle comparaison poëtique, belle à la vérité et très-juste parce qu'elle vient de Metastase, mais par cette même raison fort déplacée dans la situation où la personne représentée s'est trouvée un moment auparavant. Je veux qu'on suppose la composition aussi parfaite, aussi conforme même à la situation, qu'on puisse se l'imaginer, j'imagine que du moins les paroles qui lui servent de fond, toutes fleuries et recherchées qu'elles sont, doivent nécessairement influer sur l'esprit du spectateur, en faisant cesser l'illusion à laquelle il s'étoit

prêté, et cela parce qu' il est toujours contre la nature; qu' après avoir montré l' agitation et le trouble le plus marqué, on passe tout d'un coup à dire un trait d'esprit qui ne peut tomber que dans une tête tranquille et reposée. On a fait des reproches moins fondés à l'Opera, me semble, que celui-ci. Rémond de S.t Mard, qui en a relevé quelques-uns ne laisse de convenir qu'il faut regarder l'Opera comme une jolie femme à qui l'on connoit bien des travers, mais vers laquelle on retourne toujours avec plaisir. Cela peut s'appliquer à tout ce qui, pour distinguer le génie, en est absolument inséparable: au récitatif par exemple. Mais de ce qu' on est convenu, que par ci par là une scène ou un acte termine par une ariette à parties, s'ensuit-il delà que cette ariette doive contenir une comparaison de récit poëtique, comme toutes celles de Métastase? Le Poëte ne pourroit-il pas composer des paroles telles qu' on en puisse supposer à la personne qui parle, et qui ne la fassent point sortir tout d'un coup de la situation où elle a été sans que l'art du Musicien y perde? Vous qui avez tant approfondi ces matières, je vous prie de rectifier

un peu mes idées là dessus. J'ose les hasarder, parce qu'en fait de naturel les personnes les moins instruites jugent souvent le mieux. Et je me ragarde dans ces sortes de choses comme la suivante de Molière, à qui il lisoit si bonnement ses pièces pour savoir s'il avoit bien attrappé la nature.

Le Sénat de Venise s'est fait honneur en vous rendant la justice de se charger de votre établissement. Mais une profession en Hébreu! Vous lirez donc bien des Rabbins, mon cher ami? Vous apprendrez des nouvelles de ce grand animal leviathan, que les bienheureux circoncis mangèrent en rostbiif à leur déjeuné dans la vallée de Josaphat. La pauvre Lilith, en courant les mers avec son nom ineffable, et les anges courant après comme des forcenés, et tant d'autres belles choses que vous saurez comme votre Credo, tous cela vaut bien au moins les chevaux d'Achille qui parlent avec tant d'onction, et la belle aux yeux de Hibou, et les Héros qui se battent à coups de poings avec les Dieux comme des crocheteurs, et qui se disent plus d'injures que les boxers de Londres, ou les fossoyeurs au tombeau du Prin-

ce Hamlet, ou enfin votre ami Lami n'en a jamais imaginé. Hors le discours de ce dernier, il n'y a chose au monde de si extravagant, que vous ne trouverez pas sur votre chemin dans cette nouvelle carriere. Franchement, Monsieur, j'aimerois mieux vous voir une profession en langue Arabe, que ce mauvais Hébreu qui n'est bon qu'à lire dans une traduction. J'ai le malheur de ne connoître ni l'un ni l'autre. Mais j'ai lu quelque chose de l'Arabe et de Persan dans des traductions; et j'avoue que j'en ai assez d'idée pour souhaiter qu'un homme comme vous qui a embrassé la Poésie de toutes les nations, pût nous rendre une idée plus exacte de celle des Orientaux. D'autant plus parce que vous vous êtes appliqué à approfondir le goût des Barbares d'Ecosse. On a su long-tems que le sublime à métaphores ne fut propre qu'aux seuls Orientaux. On a été jusqu'à en trouver la raison dans l'imagination de ces peuples échauffés par la chaleur du climat. Et voilà ce Macpherson qui vient de renverser d'un coup tout ce beau système, en donnant des productions sublimes d'un terrein froid. D'ailleurs le même style ne se

trouve-t-il pas dans les poésies des anciens Scandinawes que M.Maillet a publiées? L'Edda Woluppa est presqu'inintelligible par son sublime: et j'ai vu des pièces enfantées près du Pôle, qui présentent des idées si fortes qu'on peut dire qu'elles brûlent le papier. Les différentes preuves suffisent pour détruire une opinion adoptée généralement jusqu'ici. Il faudra donc en chercher une autre qui rende également raison de tous les exemples, et les réduise à un principe commun. Ce sera la majesté du spectacle de la nature inculte, qui élève les sentimens des hommes sauvages, des montagnards qui n'ont jamais rien vu de petit: qui ne connoissent que le Soleil et la Lune, que la neige et la rosée, que des forêts impénétrables et des déserts immenses: qui en tirent toutes leurs métaphores, toutes leurs comparaisons, la plupart des expressions même de leur langue; et dont par conséquent la maniere de s'exprimer doit être grande et majesteuse, les modèles sur lesquels elle est formée l'étant. Ce sera la pureté de leurs mœurs, qui en leur inspirant de l'héroïsme, de la grandeur, la noblesse d'un amour propre exposé sans

voile et sans détours, élévera nécessairement tous les sentimens de leur cœur, et leur en fera faire la description dans des termes nobles, grands et élevés comme leur principe. Ce seront encore les bornes étroites de leur imagination qui en les ramenant sans cesse sur les mêmes objets, les leur présentent sous des formes variées à l'infini, et dont les unes rencherissent sur les autres. Toutes les nations sauvages auront cela en commun. Il y a bien des difficultés dans ce système; mais il ne laisse pas d'éblouir dans l'application: Cependant, si l'on adoptoit ces idées, il ne s'ensuivroit point encore, que si toutes les nations sauvages et barbares, dont les mœurs n'ont pas été altérées par le luxe, qui occupée sans cesse du spectacle de la belle nature, ne sauroient avoir que de grandes idées, ont en commun une même manière de voir et de sentir les choses, et par conséquent de les peindre: il ne s'ensuit point, dis-je, que cette manière commune de penser se ressemble si exactement, qu'un examen profond ne fasse sentir des nuances de détail qui distinguent le génie des peuples du Nord d'avec celui des

Orientaux, et que ces nuances fixées une fois, le philosophe n' en découvre pas les raisons dans la différence du climat, la diversité des mœurs, et le génie même de chacune de ces nations, toutes choses qui influent nécessairement sur l' esprit dans la plus grande étendue du terme. Voilà, Monsieur, pourquoi je m' intéresse assez à la Poésie des Orientaux, pour me repentir de n'avoir pas donné quelque tems à leur langue, et pourquoi je serois charmé de vous voir entreprendre une chose, qui outre cela n'est que trop au dessus de mes forces. Je souhaite fort de voir vos remarques sur Ossian que j' ai lu avec un plaisir infini, dès qu' il a paru, et j'ai même traduit quelques morceaux en Hollandois, dans le dessein de donner tout l'ouvrage, si cet échantillon avoit réussi, mais dont d'autres occupations m'ont détourné ensuite. En Allemagne on en a fait une dont mes connoissances dans le pays m' ont dit beaucoup de bien : mais que je n'ai pas vue, et à laquelle je doute qu'on ait joint des remarques. Si je n'aimois pas mieux vous voir occupé à nous faire part de vos lumières propres des ouvrages originaux,

qu'à vous rendre utile par des traductions aussi parfaites qu'on ait lieu de les attendre de votre main, je vous exciterois encore davantage à poursuivre celle de Fingal, mais faites toujours ce qui vous plaira le plus. Mon système est que le caprice d'un homme de goût est sa vocation, et qu'il fait toujours mieux ce qu'il a le plus d'envie de faire. Mon ami Lami trouvera peut être de la folie, à s'amuser aux idées extravagantes d'un vilain Barde Ecossois, qui après tout ne peut avoir été qu'un damné payen, et apparemment Déiste : je le dis encore, il y a du plaisir à entendre ces gens-là, et faire le saltimbanque pour retourner ensuite à perfectionner ses ouvrages.

Voilà, monsieur Cesarotti, une lettre bien longue, et ... je crois que vous m'aimez, ainsi je ne mettrai pas, et bien ennuyante. D'ailleurs vous êtes si éloigné de moi. et j'avois une telle envie de m'entretenir avec vous! Passez-moi toute mon importunité en faveur des sentimens avec lesquels je suis le plus devoué de vos amis Van-Goens.

P.S. Oserois-je vous prier de m'informer en passant si la belle édition de l'*Arioste*

faite à Venise chez Orlandini je crois in-folio, l'année 1730, contient tous ses ouvrages? J'ai outre quelques éditions de l'*Orlando* celles de ses *satires* que *Rolli* a données à Londres. Mais je souhaiterois fort d'avoir aussi ses *Comédies*, et en un mot tout ce qu'il a de lui. Ainsi si vous m'indiquez quelque édition complete de toutes les œuvres, je tâcherai de faire ensorte qu'on me les procure de l'Italie. La disette des bons livres Italiens est si grande dans ce pays-ci, que le peu d'affamés qui s'en trouvent, sont dans la nécéssité de s'adresser à Paris, où l'Italien est plus en vogue. Encore y a-t-il bien des difficultés de ce côté-là. Je suis le seul ici, par exemple, qui possède la belle edition de *Dante* en 5 vol. in 4.° et le *Tasse* de Florence. Jugez du nombre de nos connoisseurs, et par conséquent si nous avons chez nous des Lami: car vous concevez que l'un entraîne l'autre.

J'attendrai votre adresse à Padoue dans les formes: car je ne me connois point en titres d'honneur.

XXXIV.

RISPOSTA DELL'AUTORE.

Non vi lagnate per questa volta de'vostri libraj, ma de'miei. Quando vi scrissi consegnai ad un dí costoro i libri, ed egli mi disse d'aver occasione di spedirgli per la via d'Augusta: con tal lusinga egli mi tenne più d'un mese, mandandomi sempre d'oggi in domani: annojato di tali stancheggi ripresi i libri, e gli raccomandai ad un amico, il quale avendomi detto che la spesa dirittamente per la posta era troppo forte, e che in breve s' attendeva l' incontro d' una nave per l' Olanda, aspettai buona pezza invano. Feci per ultimo ciò ch'io doveva far prima: mi rivolsi al sig. Ambasciador di Francia, il quale assunse di spedir il pacchetto a Parigi, e di là farvelo giunger con sicurezza. Mi vergogno veramente di tanti ritardi, e non vorrei che aveste a dir con ragione, che la cosa non valea la pena d'esser tanto aspettata.

La pittura che voi mi fate del vostro carattere è appunto qual io la desidero, e se fosse dell' umor d' una volta potrei anch' io

farmi onore dicendovi con Orazio: *Utrumque nostrum incredibili modo consentit astrum*. Voi sete *secondo il mio cuore* quanto il buon Davidde lo èra secondo quello di Adonai (Permettete questa allusione ad un novello Professore in lingua santa). Voi sete, posso dir l'unico, col quale io abbia intavolata una corrispondenza letteraria: io ho sino ad ora costantemente sfuggite siffatte cose. Convien far un lago di cerimonie, una scherma di lodi, mostrarsi sempre nel miglior punto di vista: ogni lettera diventa una dissertazione o un componimento: tutto ciò m'annoja a morte. Forse però, senza ch'io m'accorga, c' entra qui un po' di malizia dell'amor proprio. Per esser tenuto da qualche cosa convien ch' io sia veduto di rado e in iscorcio. Il fondo delle mie cognizioni e la dose del mio spirito non sono tali da poter reggere all'osservazione non interrotta d' un occhio perspicace; è dunque forza ch' io mi tenga in economia, e ch' io non m' esponga ad una luce troppo viva e continua. Perciò vorrei che aveste la generosità di permettermi d' esser in molti e in molti capi un vero ignorante, e di mancar di spirito tutte le

volte che ne avrò voglia. Così prendendo come per grazia quel poco ch'io posso darvi, ne resterete abbastanza contento; laddove promettendovi molto, v'accerto che vi trovereste il più delle volte deluso. Questi sono i preliminari necessarj se volete che la nostra corrispondenza proseguisca con passo eguale.

Voi avete tutti i titoli per esser detestato dai nostri critici di buon gusto, poichè osate stimar Goldoni e Metastasio. Sapete voi che cotesti Signori si beffano altamente del primo? e se pur pure fanno qualche grazia al secondo, darebbero però tutti i suoi Drammi per l'Ulisse dell'ab. Lazarini, di cui se avete qualche conoscenza, Dio vel perdoni. Io mi compiaccio per altro di avervi per compagno in questa come in varie altre eresie letterarie. Approvo il vostro giudizioso riflesso sopra l'ariette di Metastasio: non parmi però che tutte siano così spiccate dalla situazion di chi parla, nè che contengano una comparazione o un tratto di spirito. Quella per esempio di Sabina nell'Adriano, *Digli ch'è un infedele,* e nello stesso Dramma quella di Farnaspe, S'*io non ti moro a lato*,

nel Tito quella di Sesto *Se mai senti spirarti sul volto*, quell'altra di Catone *Con questo nome in fronte* non sono di questo genere. Credo, che esaminando, se ne troverebbero varie altre. Ma generalmente egli pecca assai spesso su questo articolo. Pure confesso ch'io sono più sensibile agli altri suoi difetti, come alle scene oziose, alle galanterie subalterne, ai colpi di teatro che nascono più dal Poeta che dalla cosa. Ma lo stile e il sentimento compensano di gran lunga le sue mancanze: una delle sue scene patetiche val per tutte le Tragedie di costoro che si credono in dritto di annojarci con Aristotele alla mano.

Quanto a Goldoni, s'egli avesse tanto studio quanto ha natura, s'egli scrivesse un po' più correttamente, se il suo ridicolo fosse alle volte più delicato, se le sue circostanze gli avessero permesso di comporre un minor numero di Commedie e di lavorarle di più, parmi che potrebbesi con molta franchezza contrapporlo a Molière, il quale oserò io dirvi che mi sembra che venga piuttosto idolatrato che ammirato da' suoi Francesi. Egli non ha che quattro o cinque Commedie, l'altre son Farse per divertir il

basso popolo; e a sentir i critici nazionali sembra ch'egli abbia esauriti tutti i soggetti. Goldoni ha spinta molto innanzi la Commedia *morata*, anzi può dirsene il padre, giacche egli non ha tanta coltura per andarne a cercar il modello appresso l'altre nazioni. La sua mediocrità nell' erudizione fa in questo punto il suo elogio; egli deve tutto al suo genio. Il sig. Diderot dice che sino ad ora non si sono posti sul Teatro se non se i caratteri, e dice che sasebbe un campo nuovo e fecondo il mettere in scena le condizioni della vita. Egli s'è scordato che Goldoni aveva molto prima eseguito con gran successo ciò ch' egli progetta, compiacendosi come d'una sua vista particolare. Non è però meraviglia che questo illustre Letterato siasi scordato di ciò, giacchè seppe anche scordarsi che il suo *Figlio naturale* sia precisamente il *Vero Amico* del Comico Veneto, benchè a dir vero ingentilito e migliorato dal Francese. Sopra'tutto Goldoni m' incanta nelle sue scene di *tableau*. Ma convien dirlo egli è troppo fecondo: dopo Lopez di Vega non so qual altro abbia scritto tante Commedie. Ora se ne fa in Venezia un' edizione compiuta in 40

Tomi, di cui ne sono già usciti 10. Egli la fa in vista del suo interesse: vorrei che ne facesse un' altra di molto minor mole, unicamente per la sua gloria. Mi duol veramente di veder alcune delle sue Commedie disgustar i conoscitori, quando potrebbero rendersi perfette con leggerissimi cangiamenti. È anche gran discapito che molte delle migliori sono scritte in dialetto Veneziano, che non può essere gustato fuori d'Italia. Del resto voi mostrate d'esser all'oscuro, che questo celebre scrittore si trova da tre anni a Parigi. L'aver qui a fare con un gentiluomo padron di Teatro, che conosceva assai meglio qual differenza passi tra cinque e tra dieci diecine di ducati, che tra un'opera di genio e una sconciatura, lo indusse a cercar fortuna fuor della patria, e andò a Parigi per Direttore della Commedia Italiana. Qui pure ebbe le sue molestie, e il sig. Diderot non credette di disonorarsi col tentar di screditare un ospite così illustre, solo perchè i nemici dell'Enciclopedista trovavano grandissima somiglianza tra le due Commedie d esso e quelle del Goldoni, senza che questo abbia mai mostrato di accorgersene. L'aria

di Parigi non giovò molto a dir vero ai talenti del nostro Comico: egli cessò d'esser originale, e prese ad imitare quella certa leggerezza delicata che caratterizza le *petites Pièces* Francesi senza molto successo. Le due ch'egli di là mandò a Venezia confermano il mio giudizio. Dopo varie amarezze pensava di lasciar la Francia, ma inaspettatamente trovò grazia alla corte, e fu fermato per maestro di lingua Italiana appresso Madama Adelaide.

Niente può esservi di meglio pensato quanto ciò che voi dite intorno la sublimità dello stile creduta sinora propria degli Orientali. Ma nelle Poesie di Ossian io ci trovo inoltre una sublimità di sentimento e un eroismo così delicato che non sembra molto conciliabile col carattere del suo secolo e della sua nazione, anzi pur della natura umana in un tale stato. Quand'anche voglia supporsi che quei Poemi celtici non siano veramente del figlio di Fingal, conviene in ogni modo accordare che sono d'una antichità così remota, che la mia difficoltà conserva ancor la sua forza. Per poterne discorrer con fondamento converebbe esser al fatto

nella vita. Fuvvi un tempo in cui mi lasciava solleticar un po' più della gloria (benchè sarei ridicolo se mi dessi a credere che una certa gloria luminosa potesse giammai appartenermi) pure questa bella chimera mi sedusse alcun poco: ma poichè osservai più dappresso quanto ella sia distribuita a capriccio, quante pene ci costi, a quante brighe ci esponga, quando vidi che per dieci freddi lodatori ci procaccia cento invidiosi malevoli, mi son messo in una calma perfetta su questo punto, e pago di non esser disprezzabile a me stesso, e agli occhi di qualche amico sincero e discreto, rinunziai del tutto al progetto di farla da venturier letterario. S'io fossi uno di quei felicissimi ingegni a cui basta il volere per produr sempre qualche opera singolare e distinta vorrei anch'io incalorirmi un po' più perchè la gloria e 'l diletto sarebbero comperati a buon prezzo. Ma nella mia mediocrità il più picciolo lavoro di spirito mi gravita nella fantasia, e la soverchia. Se l' opera è un po' lunga io non ho mai riposo finchè non è terminata: quell' idea mi perseguita per tutto e non mi lascia un momento nè solo, nè accompagnato,

e posso dir con verità che ho addosso una specie di febbre. Ora senza esser molto sparso nella società non son però uomo da troncar ogni commercio con essa, e andarmi a seppellir come Democrito per trar dal suo pozzo la verità. Ciò fa ch' io mi contento di costeggiar i lidi della letteratura, senza mettermi in alto mare, e a riserva di qualche bagattella galante o ufiziosa non ho mai fatto di mio cosa che vaglia la pena d'esser letta. Io mi soglio applicar alcuni versi d' un uomo di spirito mio amico

Ve l' ho già detto ed or vel torno a dire,
Che la poltroneria mi dà la vita,
E vo' far poco e adagio, ovver morire.

Eccovi una sincera confessione del mio carattere e della mia forma di pensare su questi punti. Pure le cortesi espressioni della vostra dolce amicizia avrebbero di che sedurmi, e s'io non fossi ora alle prese colla Legge Vecchia, potrei forse mettermi di proposito a lavorar questo piano di Poetica, bench' io vegga quanto son lungi dall'aver i talenti e i lumi necessarj per questa impresa. Il vostro confronto me lo fa sentire più vivamente; veggo dalle vostre lettere stesse che

voi possedete il sistema, del quale io non ho se non se qualche idea mal seguita, abbondate di cognizioni sussidiarie, e avete il dono delle lingue quanto un Apostolo nella Pentecoste. Invece dunque di spronar me, stimolate voi stesso, ed arricchite le lettere di questa bell'opera per cui siete fatto. Intanto lungi dal far qualche conto sopra i miei sparsi capitali, disponetevi piuttosto a lasciarmi bottinar sopra i vostri. Fatemi parte delle produzioni del vostro spirito: è ben giusto che l'amico opulento soccorra all'indigenze del meno agiato.

Voi m'avete fatto cenno di certi componimenti Polari. Questo è parlar di cibi delicati ad un ghiotto. Se vi trovate averli alle mani, mi farete un distinto regalo a trasmettermegli.

L'Edizione dell'Ariosto fatta dall'Orlandini è compiuta, ma piena di scorrezioni. Addio.

XXXV.

DI M. VAN-GOENS

Utrecht ce 24 Mars 1768.

Je n'attendrai pas votre paquet, mon cher Monsieur, pour vous écrire. Il me fournira un nouveau champ, et je ne veux point passer celui que me présente votre lettre. En attendant, je dois vous remercier d'avance du plaisir que l'attente m'en fait goûter. Je me prépare bien à savourer celui que je recevrai de la lecture de vos pièces; et mon impatience est si grande, que si je ne savois point qu'elles veinnent de votre main, je douterois peut-être, si elles pourroient répondre à l'idée que je m'en suis faite.

Je me rends bien à votre réflexion sur les ariettes du Metastase. Oui, Monsieur, il y a des exceptions; mais avouez que c'est une raison de plus pour les condamner, de ce qu'il a souvent negligé ce qu'il a montré ailleurs qu'il etoit en état de faire. Je vous dirai encore, que dans quelques pièces que j'ai vues d'Apostolo Zeno, je n'ai pas trou-

vé le défaut que je reproche au Metastase. C'est une preuve que la faute n'est pas du genre, mais qu'elle est du Poëte. Au reste ce sont là de petits défauts de détail, moins importans que ceux que vous lui trouvez dans le fond même, ou dans la disposition de quelques unes de ses pièces. Je suis surpris que vous n'y comptiez point l'uniformité de ses dénouemens. On m'en a donné une raison, ou plûtot une excuse. On prétendoit que ce fût le goût de la cour de Vienne, qui exige des traits de magnanimité dans les Héros et les Princes de Théâtre, et que le Poëte est obligé de s'y conformer. J'ai reçu cette raison pour l'amour de Metastase, je l'ai répandue même sans y entendre trop; et je conçois que sans le savoir, ou sans en savoir une plus valable, on pourroit être tenté d'attribuer au manque d'invention ces pardons éternels, qui terminent presque toutes ses pièces, même dans les situations où la générosité heurtant de front les passions les plus fortes, paroît presqu'inconcevable dans les personnes en qui on la voit naître au plus inattendu. Cela va si loin que je conçois que l'admirable pièce de *Titus*

pourra perdre la moitié de son effet pour une personne qui ne la lit point avant les autres, parce qu' accoûtumé comme il est à trouver de la générosité dans ceux même auxquels il en auroit attendu le moins, elle ne le touche quasi plus dans celui, dont elle faisoit le véritable caractère.

Je ne reconnois pas moins votre grand sens dans ce que vous me dites du Goldoni. Les défauts que vous lui reprochez, ses pièces en garantissent la réalité. Mais ces défauts mêmes, mon cher Monsieur, pourroit-on lui en faire un crime, sans commettre une injustice ? Pardonnez à un étranger qui se charge de prendre contre vous le parti de votre compatriote. Des défauts, vous avouez qu'on doit plutôt en accuser ses circonstances que son génie même. Ils ne terniront donc pas sa gloire, ils ne parviendront non plus à la flétrir. Moliere a écrit quelques farces ; on lui en fit le reproche ; il s'en excusa en disant qu'il étoit contraint d'écrire autant pour sa troupe que pour lui même. Si Moliere n'eût pas eu une troupe à entretenir, il ne se seroit pas accomodé au goût du peuple, et nous ne lirions de lui que des

Misanthropes et des Tartuffes. Si le Goldoni avoit été maître d'un revenu de cent mille livres, il n'auroit pas écrit vingt pièces par an. Qu'on se prête volontiers à une excuse aussi valable ! Soyons justes, Monsieur, et ne confondons pas l'homme de génie avec l'homme même. Lope de Vega dit quelque part en plaisantant, qu'il fermoit les bons auteurs à clef, de peur qu'ils ne lui reprochassent les défauts que ses circonstances, et le goût de sa nation, auquel il devoit s'accommoder, lui faisoient commettre. La postérité ne manquera pas de rendre justice à ces génies, en leur tenant compte de leurs beautés, et en mettant leurs défauts sur celui de leur patrie ou du tems où ils ont vécu. On a contesté que c'étoit la faveur d'Auguste, à laquelle nous étions redevables de l'Enéïde. Pour moi je crois que sans lui Virgile n'auroit jamais écrit que de mauvaises Pastorales. Non que Goldoni n'ait encore d'autres défauts, dont on ne sauroit raisonnablement accuser que lui ; mais que ne pardonne-t-on pas en faveur de tant de beautés, celles des talens aussi distingués, aussi supérieurs que les siens ? Peintre de la natu-

re, il est inégal et négligé comme son modèle. Si souvent on n'admire pas celle-ci, si l'on ne se plaît pas même quelque fois à ses traductions, on l'aime pourtant toujours. C'est le cas de votre Goldoni. Il m'a souvent ennuyé, il ne m'est jamais tombé des mains. Je ne savois pas qu'il eût passé en France. J'étois informé seulement qu'il avoit une forte envie de le faire. Je souffre les disgraces qu'il a rencontrées dans sa patrie, et la faveur qu'on lui a faite à la Cour de France, me feroit plus de plaisir, si vous ne m'appreniez pas que son séjour s'y fait aux dépens de son génie. Je n'ai pas vu les petites pièces qu'il y a publiées; mais je compte les faire venir. C'est une vérité qu'un génie original pour mieux réussir doit écrire pour sa patrie et y rester par conséquent: mais il s'énsuit qu'un pays est d'autant plus coupable, s'il ne fait pas tout l'accueil aux grands génies qu'il produit. Celui qui a dit qu'un prophète n'est pas estimé dans son pays, a dit une vérité bien dure et bien triste, mais qui se vérifie tous les jours aux dépens des sciences, et à la honte de l'humanité.

Je ne vous écrirai point sur Ossian cette fois. Je garde cette matière pour quand j'aurai reçu votre paquet. Seulement je vous prie d'être persuadé que ce n'est point une affection de Traducteur, qui a grossi à vos yeux le mérite de ce respectable génie. Je connois des gens d'un grand sens et d'un goût éclairé, qui l'admirent autant que vous, sans avoir jamais pensé à le traduire. Vos réflexions ne serviront qu'à les confirmer dans un jugement aussi fondé, et à mettre le mérite de ces précieux monumens dans un nouveau jour. Malheur à ces esprits esclaves qui pensent qu'un poëme ne sauroit être bon, à moins qu'il ne fût écrit en Grec, ou calqué sur les règles d'Aristote. Ils ne sauront jamais ce que c'est que la Nature, et ne meritent pas qu'on se soucie de leurs lourdes décisions.

Ne croyez pas que je sois la dupe de la description que vous faites de votre caractère. En mêlant adroitement du faux avec beaucoup de vrai, vous avez cru m'en imposer. Je vous dirai que vous n'avez pas réussi. Quant à vos idées sur la gloire, elles ne sont que trop fondées. C'est oser se con-

noître, c'est connoître les hommes, et savoir apprécier les éloges; c'est penser en philosophe en un mot, que de ne pas les dissimuler. Mais permettez-moi de vous dire qu'au reste vous avez un grand défaut. Je prétends vous éclairer sur cela. Vous ne le savez point: si vous vous en doutez vous vous refusez à un eclaircissement nécessaire, et vous avez besoin qu'un autre vous le fasse voir. Ce défaut, c'est une modestie mal entendue, c'est une défiance mal placée de vous même, c'est un jugement injuste de vos talens, qui vous le montre dans un faux jour. Je veux absolument vous corriger de ce défaut, qui est essentiel, et dont l'influence s'étend trop loin, pour n'être pas extrêmement nuisible. Pour commencer mon ouvrage, je vous dirai que nous avons un besoin véritable d'une bonne Histoire de la Poésie: que nous n'en aurons jamais une, à moins qu'elle ne vienne d'un homme de goût dont la philosophie ose affronter les préjugés les plus établis: qu'un tel homme est très-rare, et que par conséquent si vous abandonnez ce dessein, il n'en arrivera peut être jamais rien. En attendant j'entonnerai la

trompette, et je publierai partout que vous en avez conçu le dessein. D'autres le publieront après moi, et vous crieront tant que si vous venez à mourir sans l'avoir exécuté, tout le monde vous accablera de malédictions et se recriera sur cette perte. Songez ce que c'est que la disgrace de la postérité, et gardez-vous de l'encourir, vous qui pouvez vous en faire adorer.

Je vous fais grace du don des langues, que vous m'accordez si libéralement. On a dit de quelqu'un qui se vantoit d'en savoir un grand nombre, qu'il auroit été propre à servir d'interprête à la confusion de Babel. Vous m'épargnez ce sobriquet pour me donner celui d'apôtre. Je l'accepte pourvû que vous me permettiez de l'être de vos talens et de votre mérite. Quant aux langues, j'en connois plusieurs à la verité, mais de la manière qu'on connoit les hommes. Ceux qui multiplient leurs connoissances manquent toujours de contracter de l'intimité. C'est mon cas par rapport aux langues. Ma passion pour tout ce qui s'appelle ouvrages d'esprit, et ma persuasion que l'esprit est de tous les tems et de tous les pays m'ont por-

té à jetter un coup d'œil rapide sur quelques langues, et à m'en former une idée superficielle et fort légère. Ainsi j'en ai passé quelques-unes en revue, sans en approfondir aucune à un certain point : charlatanerie mauvaise et impardonnable, qui me donne un certain air d'universalité et d'étendue de connoissances, mais qui cesse de l'être, si l'on songe que c'est pour mon plaisir uniquement, que je me les suis acquises et jamais pour m'en parer aux yeux du public, du moins pas avant de les avoir poussées plus loin.

Dans le petit nombre des avantages qu'il y a d'être né Hollandois, je compte celui-ci, que peut-être aucune nation n'apprend plus aisément les langues vivantes, pourvû du-moins qu'on ait appris auparavant le Grec et le Latin. C'est qu'aucune langue n'est si difficile que la nôtre et l'Allemande. Il n'y a que l'Anglois qui parvienne à s'en faire quelqu'idée, à force d'application. Les Francois et les Italiens n'y reussissent presque jamais. C'est qu'elle n'a presque point de rélation avec le Latin, comme toutes les autres langues modernes, et que la syntaxe en diffère

de celle de tout autre langue. Actuellement l'Allemand commence à faire quelque fortune en France. Les progrès étonnans que cette nation a faits dans la culture de l'esprit et dans les sciences de goût, à compter depuis ces derniers 30 ou 40 ans, arrachent aux François des hommages aussi flatteurs que justes et fondés. La conformité de nôtre langue avec l'Allemand, qui est assez grande pour les faire regarder comme des sœurs, facilite son étude à un Hollandois: et j'avoue qu'un de mes plus grands plaisirs consiste à voir leur marche ferme et rapide dans la carrière des Belles-Lettres. A les en voir parcourir tous les sentiers d'un pas assuré, on diroit qu'ils ne marchent pas, qu'ils volent, ou du moins qu'ils vont à pas de géans et que c'est un Dieu qui les conduit. Leur Théâtre à la verité n'est pas trop fourni encore, mais ils ne laissent pas d'avoir quelques pièces très-bonnes, entr'autres une Tragédie bourgeoise comparable aux pièces de M. Diderot, et dont la touche est celle de Richardon, la *Miss sara Sampson* de M. Lessing. En revanche ils ont un Poëme Epique, qui va de pair avec le *Paradise Lost*

ou peu s'en faut, et dont le sujet est celui du *Paradise regain'd*, la Messiade de M. Klopstock. Leurs anacréontiques passent celles des François, de l'aveu même de ces derniers. C'est l'ivresse de leur auteur, d'Anacréon, c'est sa naïveté délicate, ce sont ses graces simples et vraies, qui renaissent dans un sol jadis cru, si stérile. La langue même plie sous le pinceau de ces aimables Epicuriens, pour faire rendre à leur livre les sons les plus doux et les plus harmonieux, et pour démentir les préjugés que sa grossièreté première n'autorisoit que trop. Fables, Contes, Pastorales, ils embrassent tout le plus heureusement du monde. Mais le genre dans lequel ils réussissent le mieux, c'est l'Ode; ils en prennent tous les tons, et avec le plus grand succès, jusqu'à surpasser de beaucoup tout ce que les modernes ont fait jusqu'ici dans un genre si difficile. La comparaison est difficile en matière de goût, surtout lorsqu'il s'agit des productions de différentes nations. Chacun a son ton à elle, et les Allemands surtout en ont un particulier et original. Nonobstant cela, il y a telle ou telle ode allemande, que pour moi je ne crain-

drois pas de mettre au dessus même des meilleures pièces du grand Rousseau . Peut-être le bruit de ces succès rapides est-il encore de trop nouvelle date pour avoir passé les monts, surtout la langue même y étant peu connue . J' ose pourtant vous assurer qu' il n'en est pas moins fondé . Vous voyez en moi un enthousiaste des traductions allemandes . Je reviendrai souvent sur ce texte, pour vous en rendre un compte plus exact M. Huber, Allemand de nation, qui s' est depuis long-tems établi à Paris, contribue beaucoup à l'honneur de sa nation, en faisant connoître leurs belles pièces par des traductions assez lisibles; mais infiniment au dessous des originaux. Je compte dans quelques mois envoyer un gros pâquet à Milan au Père Frisi . Alors j'y en mettrai un pour vous, où je vous enverrai quelques-unes de ces pièces . J' y joindrai les Monumens de la Poésie des Celtes publiés par M. Maillet, dont vous me paroissez curieux, et où vous trouverez des détails très-intéressans sur les productions les plus remarquables des anciens Scandinaves et autres peuples du Nord. C'est ce que nous avons jusqu' ici de meil-

leur pour l'histoire de la Poésie de ces nations, outre les livres de Worminy, de Bartholminy et quelques autres, qu'on ne trouve que fort rarement. Les Allemands pourront avec le tems nous rendre encore le service de nons fournir là dessus de nouvelles lumières en déterrant de nouveaux monumens: car il est sûr qu'il s'en trouve encore de caché au fond du Nord, et la faveur du Roi de Dannemarck qui attire de tems en tems des Allemands de mérite à Coppenhague, les mettra à portée d'en faire des recherches plus exactes. A propos de pièces anciennes, je me rappelle deux recueils très-anciens, que vous serez sans doute charmé de connoître. L'un est une Collection de *Fabliaux*, *et Contes de Doctes Francais* des XII. XIII. XIV. et XV. Siècles, tirés de MSS. de la Bibliothèque du Roi, et publiés à Londres, contient les pièces les plus curieuses Ballades, Romances, etc.: l'autre des anciens Poëtes Anglais, connus sous le nom de Minstrels, titre équivalent à celui de *Bardes*; mais qui lui a succédé, ou bien dont l'un est le genre et l'autre l'espèce. Ces deux recueils sont également interressans. On y trouve cette naïveté vraie et simple du bon

vieux tems, qui s'échappe par dégrés, et se perd à la fin tout-à-fait dans nos productions plus modernes, par le changement de ces mœurs antiques et aimables dont elles portent l'empreinte. Les Fabliaux ont encore ceci de très-curieux, qu'on y decouvre les sources, ou les meilleurs génies tant de l'Italie que de la France, qui ont illustré les beaux siècles de 1300, et 1500, ont pris en partie le fond de leurs ingénieuses productions. Il est vraisemblable par exemple que Bocace en ait consulté les manuscrits, pendant son séjour en France, puisqu'il paroit par la confrontation de ceux qu'on trouve dans l'abbaye de St. Germain, que l'invention de quelques uns de ces Fabliaux lui a fourni l'idée de plusieurs nouvelles de son Décameron. La-Fontaine n'a pas moins mis à contribution ces précieux monumens. Ses contes des Remois, du Cuvier, et du Berceau, s'y retrouvent entièrement. Avant lui Rabelais en avoit tiré quelques-uns de ses Episodes. Et la pièce qui ouvre le Recueil imprimé, dont je parle; a fourni matière à Moliere pour le fond de sa Comédie du *Medecin malgré lui*. Au reste le vieux langage dans lequel ces

pièces sont écrites, en rend la lecture un peu pénible. On a tâché d'y subvenir par un petit Dictionnaire de vieux mots, fort commode, et qui se trouve à la fin du dernier volume.

Les pièces angloises sans être moins belles et moins naïves, étant moins anciennes, ne présentent pas cette difficulté, du moins pour qui a lu Chaucer et Spencer. Je vous en transcrirai deux pour servir de pendans à cette lettre, qui pourront vous donner quelqu' idée de cette collection intéressante et dont j' avoue que je suis idolâtre. Si cet échantillon vous plaît, je vous en ferai tenir un exemplaire aussi bien que des *Fabliaux* quand je vous enverrai les livres de Maillet et de Huber. A la fin M. Rousseau vient de publier son Dictionnaire de Musique. Autant que je puis juger de ces matières, il me paroît un ouvrage important et qui ne court aucun risque d'être confondu dans la foule des Dictionnaires vulgaires. M. R. ne borne pas ses recherches à la Musique moderne, il la suit dans tous les pays, dans tous les tems. Mais comme j'ai déjà dit, je me trouve exactement dans le cas de celui qui disoit qu'il

y avoit trois choses, qu'il avoit toujours fort aimées, san y entendre beaucoup, la Peinture, la Musique et les Femmes. C'est bien ici que je me rapporterois volontiers au jugement de l'habile auteur du Traité de l'Harmonie, le célèbre Tartini, quoique les idées de M. R. ne s'accordent pas toujours avec le système de cet illustre virtuoso. Je suppose qu'il vit encore, aussi bien que le Père Martini, mais je serois envieux d'apprendre si ce dernier travaille encore à son Histoire de la Musique; lorsque vous serez venu à Padoue, vous me ferez plaisir de m'en donner des nouvelles sures. Adieu, mon cher Professeur, gardez-moi votre amitié, comme un dépôt precieux que j'ai mis entre vos mains, et dont la perte me seroit des plus sensibles. Mes sentimens pour vous vont toujours en croissant.

VAN-GOENS.

XXXVI.

RISPOSTA DELL'AUTORE.

Io arrabbio di dispetto e di noja: il mio povero Ossian è ben da compiangersi: non c'è alcuno che voglia incaricarsi di questo deposito; ed io mi trovo costretto a scomparir senza colpa. Resta dunque ch' io m'addrizzi a voi. Prescrivetemi il modo preciso ch' io debbo tenere per farvelo giungere, ed io lo eseguirò puntualmente.

Godo di veder la vostra giudiziosa critica libera del paro e indulgente conciliar insieme l'esattezza ed il candor d'animo. Questo non è certo il metodo della corrente de' nostri satrapi letterarj. Satirici maligni, o ridicoli entusiasti, mettono in cielo gli antichi per cacciar sotterra i moderni. In luogo di bilanciar i pregi e i difetti, e formar con questo mezzo un giudizio esatto e ragionevole non rilevano che gli ultimi, come se alcuno scrittore ne andasse esente, e con un maligno silenzio nei loro artifiziosi estratti sorprendono la semplicità dei lettori, e danno loro a credere che l'opera censurata non

sia che un tessuto d'errori e d'imperfezioni.

Voi mi toccate il cuore lodandomi i Poeti Tedeschi. Sapete voi ch'io ne sono innamorato al par di voi stesso, benchè non sia in caso di gustare gli originali, e non ne abbia letto che alcuni pochi componimenti nelle traduzioni Francesi? Parmi che l'esser comparsi più tardi dell'altre nazioni sulla scena poetica abbia confluito molto a perfezionarli. Essi conservano quell'amabile semplicità, e per così dire quella freschezza di natura che sembra caratterizzar le prime produzioni di tutti i popoli, e sono nel tempo stesso a portata di profittar dei lumi del secolo, della moltiplicità dei grandi modelli, e del gusto della buona critica che la vera filosofia ha sparso in questo genere di studj. Le Poesie di Haller, gl'Idillj di Gesner, e la morte di Adamo di Klopstok sono le sole cose che mi giunsero alle mani, e m'incantarono estremamente. Io trovo ch'essi hanno sfiorato le bellezze delle altre nazioni, scansando maestrevolmente i loro difetti: senza esser grossolani hanno la semplicità dei Greci, e sono ingegnosi al par dei Francesi senza far sempre pompa di spirito a spese del-

la natura e del sentimento. Ove si trova in tutta l'antichità cosa sì delicata come il *primo Navigatore*, e la novella di Zemia e Gulindi? Ardo sopra tutto di voglia di legger la Messiade: ragguagliatemi se siane ancora uscita la traduzione.

Dei Fabliaux non ho altra conoscenza che quella che ne dà il Co. di Caylus nella sua Memoria inserita fra l'altre dell'Accademia. Io non sono di quelli che trattano da rancidumi tutte le cose scritte in un linguaggio alquanto antico. Per lo contrario quella semplice rozzezza spesso m'alletta più che il raffinamento de' tempi più colti. Mi piace di veder le prime tinte dell'eleganza nascente. Io mi sono fatto uno studio di legger tutti i nostri più antichi Italiani. Non pur Dante nelle sue Poesie Liriche, ma Guido, Cino, ed altri ancora più antichi hanno delle cose ammirabili, espressioni energiche, immagini vive, tratti toccanti. Per esempio non è forse una gentilissima pittura questa di Guido Cavalcanti?

In un boschetto trovai Pastorella
Più che la stella bella al mio parere:
Capelli avea biondetti e ricciutelli;

E gli occhi pien' d'amor, cera rosata:
Con sua verghetta pasturava agnelli,
E scalza, e di rugiada era bagnata;
Cantava come fosse innamorata,
Era adornata di tutto piacere.

La mescolanza della religione colla galanteria, regalo dello spirito Cavalleresco, e l'assurda Metafisica di que' tempi guastarono le opere dei nostri antichi. Essi sminuzzarono l'anima in mille parti: anima, mente, cuore, spirito sono altrettanti enti distinti che si accapigliano tra loro, benchè spesso rappattumatisi nello stesso componimento quando men si aspetta diventino una cosa stessa. Lo spirito di più generò molti figli detti spiritelli che sono i principali agenti di quelle Poesie, l'uno parla, l'altro risponde, e fanno tra loro un vero *galimatias*. Del resto quanto ho detto di sopra basta per farvi intendere ch'io gradisco al sommo il regalo che meditate di farmi. Intanto vi ringrazio del saggio che me ne avete trasmesso. Quella peccatrice m'ha fatto molto ridere: vi so dire ch'ella ha ben rotto lo scilinguagnolo, come si dice tra noi. Ella dice a que' Santi le lor verità, ed essi ben le me-

tarono per la loro durezza. Questo è il carattere dei divoti d'esser importuni vivi e morti. La canzone del salce è ancora più di mio genio. Ella è semplice e toccante, ed io la gustai estremamente.

Ho letto il libro di M.r Maillet, e ne ho fatto qualche uso nelle mie Osservazioni sopra Ossian. Accennandomi dei componimenti nati sotto il polo, io credea che parlaste in rigor di termine. Lo Scheffero rapporta due piccole canzonette Lappone ch' io ho tradotte. Mi lusingava che la Condamine o Maupertuis potessero averne fatta qualche Raccolta. Addio.

XXXVII.

DE M. VAN-GOENS

Utrecht ce 25. *Avril* 1768.

Je vous écris à la hâte, mon très-cher. Je suis dans un tourbillon de différentes occupations, qui me prennent tout mon tems. Dans deux mois cela sera fini, et alors je reprendrai notre commerce avec une nouvelle ardeur.

Ne soyez pas en peine pour votre Ossian. Vous n'avez qu'a écrire au Père Frisi à Milan, et vous informer s'il a dépêché déjà le paquet qu'il doit m'envoyer. Je suppose bien que non. Ainsi vous n'aurez qu'à lui envoyer votre livre avec la traduction du Mahomet. Je meurs de desir de le voir et d'en jouir à mon aise, quand j'aurai plus de tems.

Vous n'auriez pu me donner une preuve plus forte de votre affection, qu'en me chargeant de cette commission de livres. Je suis seulement fâché de ne pas me trouver en état de la remplir aussi bien que je voudrois. Je pourrois le faire, si j'avois plus de tems, mais je comprends que vous souhaitez de les avoir dans peu. Ainsi je ne puis vous envoyer que ce qui se trouve dans ce pays-ci. On m'écrit d'Amsterdam qu'il y a actuellement un vaisseau en charge pour Venise. Il doit partir dans peu de jours, et il sera le premier apparemment qui abordera chez vous de la Hollande. J'ai donc envoyé mon paquet à mes commissionaires, M. Sardi et Comp. Vous y trouverez les livres suivants.

J. D. Michaelis Commentationes. 2 vol. 4.

Schultens via regia Hebraizandi. Lugd. 1736. 4.

Lowth de S. Poes. Hebræorum, la dernière édition 2 vol in 8.

Loescherus de causis L. Hebr. 4.

Bouillier Obs. in librum Jobi . Amst. 1756. 8.

C'est tout ce que j'ai pu avoir de votre liste. Encore y a-t-il des livres dont je vous ai envoyé mon exemplaire, ne pouvant les trouver sitôt. La Lex Mosaica en Hist. Aegyptiorum illustrata, vous la trouverez dans le second volume des *Commentationes* de M. Michaelis. Les deux autres pièces du même auteur sont en Allemand, s'entend sa Grammaire de l'Hébreu et la Diss. sur les moyens d'apprendre l'Hébreu. Du moins on n'en connoit point ici de traductions latines ou françaises. Comme vous n'entendez pas l'Allemand, je n'ai pas cru devoir vous les envoyer. Pour ce qui est du livre de Job par Grey et des Pseaumes de Hase, je suis très-à-portée de les avoir de l'Angleterre, où j'ai de fort bonnes correspondances, mais cela retarde toujours plus de deux mois; je n'avois que trois jours, parce qu'on

n'attendoit que le vent favorable pour lever l'ancre. Par rapport au livre de Grey, vous me permettrez de vous demander si ce sont les remarques de M. Schultens que vous souhaitez avoir. Dans ce cas là vous seriez fort trompé, car elles ne se trouvent que dans l'édition de M. Schultens même, en 2 vol. 4. Celle-ci devient rare, même dans ce pays-ci; toutefois je saurois bien trouver moyen de vous la faire tenir: mais elle est un peu chère, et revient à 26. florins de notre monnoie, ce qui fait environ *cinque scudi* d'Italie. Ses remarques sur les proverbes sont fort intéressantes aussi. Vous savez que M. Schultens est notre Arabe et celui de toute l'Europe. Tout ce qu'il y a de lui est intéressant.

Vous trouverez les pièces de M. Michaelis très-belles. C'est un homme qui a beaucoup d'esprit et de fort bon sens; mais son grand défaut est la fureur du paradoxe. Plus solide que Vander Hardt il est moins fou de beaucoup; mais il ne laisse pas d'avancer le jour ce qu'il a rêvé la nuit. La conjecture la moins fondée devient pour lui un système. Ce qu'il a de bon, c'est qu'il a assez de

philosophie pour souffrir la contradiction fort galamment. Et à tous égards je vous le garantis très-estimable.

Je suis surpris que vous me demandiez le livre de Lowth, vous ne connoissiez donc pas un des meilleurs livres qui soient écrits dans ce siècle. J'avoue que cet ouvrage fait mes délices. Les connoisseurs pourront y trouver à redire, je m'obstinerai toujours à le regarder comme un chef-d'œuvre dans son genre, et je suis très-sûr que vous le lirez avec un plaisir extrême.

Les Observationes Miscellanea in librum Jobi sont de feu M. Bouillier, Ministre français à Amsterdam. Elles sont proprement écrites contre M. Schultens; mais l'aggresseur est bien petit auprès de son illustre champion, et le combat est des plus inégaux. Vous y trouverez de bonnes choses, mais pour le tout, je parierois bien que vous n'en serez pas fort-content.

Voici, mon cher, tout ce que j'ai pu avoir de votre liste; J'y ajoute quelques autres livres de ma propre autorité. Telle est la Grammaire de M. Schronder Professeur à Groningue, et disciple de M. Schultens. El-

le ne fait que de paroître, et l'on en dit beaucoup de bien. Je vous ai envoyé de plus tout ce que je connois en François sur la Poésie Allemande, excepté les Idilles de Gessner, les Poésies de Haller, et la mort d'Adam par M. Klopstock, que vous m' avez dit d'avoir vu. Ainsi vous recevrez,

Le choix des Poésies Allemandes par M. Huber 4. v.

La mort d'Abél par M. Gessner.

Les Fables de M. Lichtwehr.

Et les Pastorales de Gessner.

Puisque vous m' avez témoigné du desir de voir la Messiade, j'y ai ajoûté la seule traduction qui en existe, en Anglais par M. Colliser, toute mauvaise qu' elle est. J' ai balancé à la verité, si je devois vous l'envoyer: car elle est trop au dessous de l' original. Le traducteur est un maître de langues, pédant et entêté de son mérite comme la plûpart de ceux de sa classe. En faisant connoître la Poésie des Allemands, il a cru pouvoir la faire à sa fantaisie, et n' a pas craint de donner un travesti plutôt qu'une traduction. Je vous préviens donc de ne pas régarder aux détails, et de consulter ce livre uni-

quement pour vous former quelqu' idée du plan sublime de cet excellent Poëme. La Dédicace au Roi de Dannemarck n'y est point non plus; mais vous la trouverez dans le second volume du choix de Huber. Les traductions de ce dernier, quoique foibles, ne laissent pas d'être très-passables, et je suis sûr que vous les lirez avec plaisir.

Enfin, mon cher, j'ai encore mis dans mon paquet les Reliques of Ancient Poetry. 3. vol., les Fabliaux 3. vol. et les Monumens de Maillet, que je vous avois promis. Quoique vous ayez vu ce dernier livre, j'ai cru que vous ne seriez pas fâché de l'avoir. J'y ai ajouté une jolie brochure Angloise qui contient quelques pièces Danoises, traduites de la langue qu'on nomme Kunique. Le dernier livre que vous y trouverez sont les Fragments of ancient Welsk Poetry by M. Evans. Vous savez que les Anglois ont envié à l'Ecosse les précieux monumens d'Ossian. Ce pauvre Evans a voulu venger sa nation, en produisant les Poésies des leurs Ancêtres, qu'on suppose qu'il ait forgées lui-même. Du moins faudroit-il bien peu de goût pour les mettre en parallèle avec les sublimes productions de votre Barde favori.

Si cet envoi vous fait plaisir, j'en aurai moi-même un très-grand : celui d'avoir eu l'occasion de vous être utile.

Recevez mes embrassemens, mon cher ami, et plaignez-moi de ce que je ne puis pas m'entretenir avec vous plus long-tems.

VAN-GOENS.

P. S. Il y a long-tems que j'ai envain cherché *l'Ercolano di Varchi*. J'ai vu qu'on en a fait une édition à Florence en 1780. 4., si vous pouviez en déterrer un exemplaire, et me l'envoyer avec vos deux pièces dans le paquet de Frisi, vous me feriez un plaisir très-sensible.

J'ai adressé votre paquet à Venise. En cas que vous partiez pour Padoue avant que le vaisseau vînt à aborder, vous devez prendre des arrangemens sûrs, pour qu'on vous l'envoye de Venise.

XXXVIII.

DU MÊME

Utrecht ce 16 *Juin.* 1768.

Je vous envoye ci-joint, moncher ami, les connoissement de M. Witte Capitaine du

Vaisseau, Maria Antonia, par lequel le paquet de mes livres doit vous parvenir. Je m'étois imaginé d'après la lettre de M. Sardi, qu'il seroit parti il y a dejà long-tems, et je suis faché pour vous de ce retard; mais vous savez que ces sortes de choses dépendent quelques fois de cent circonstances, qu'on ne sauroit guères prévoir. A cette heure il doit aborder chez vous dans peu de semaines.

Votre derniere m'a fait un plaisir bien sensible, puisque c'en est un d'avoir été en etat de faire plaisir à un homme qu'on estime et qu'on aime. Je suis seulement fâché de n'avoir pu trouver pour vous les *Oratores Græci*. Je possède cette édition moi-même, et j'avoue que j'ai d'abord eu dessein de vous envoyer mon exemplaire. Mais vous concevez que c'est un livre dont on a besoin tous les jours, dans les circonstances où je suis. Outre que je ne desespère point de vous en trouver un exemplaire dans peu de tems, que je pourrai vous faire parvenir à la première occasion. Quant à l'édition que le savant M. Bayer avoit promis de donner, je puis vous assurer qu'elle n'a pas encore pa-

ru ; mais vous savez qu'il y a encore celle d'Aldus Manutius et une autre de St.Etienne. Elles sont toutes deux extrêmement rares. Je possede la première avec un Scholiaste Grec MS. in margine, qui contient de fort bonnes choses, et qui n'a point encore été publié.

Je prévois au reste de tout ceci, mon cher, que par la disette où vous êtes des livres qui se rapportent à votre nouvelle étude, j'aurai souvent le plaisir de me trouver à portée de vous rendre service. Je vous prie d'en user librement avec moi, et j'exige même que vous vous serviez de moi pour tout ce dont vous pouvez avoir besoin. Vous voyez que nous ne manquons pas ici d'occasions d'envoyer des livres en Italie. J'ignore si c'est de même chez vous. Sans cela nous pourrions nous être l'un à l'autre d'une grande utilité. J'ai une prédilection extraordinaire pour tout ce qui est Italien, et je l'attribue en partie au plaisir avec lequel j'ai étudié votre langue. Cela fait que j'ai un desir invincible de lire et de posséder tous vos bons auteurs. La disette où nous sommes dans ce pays-ci de livres Italiens, m'a long-tems fait

souhaiter d'avoir un ami, sur la bonne volonté duquel je pourrois compter assez, pour oser le prier de m'aider à trouver des moyens de tenir correspondance avec quelque libraire dans le pays, qui voulût seconder mes vues. J'imagine, mon cher ami, que l'occasion que j'ai à Amsterdam, d'envoyer de tems en tems des paquets par des vaisseaux qui partent pour l'Italie, ne sauroit qu'être réciproque. Ces sortes d'envois sont commodes, ils sont sûrs, et ils ont de plus l'avantage d'être peu couteux. Tout cela doit être de même en Italie. Ainsi si l'on pouvoit trouver un libraire, Pasquali par exemple, qui voulût s'engager avec moi dans une correspondance exacte, je pourrois lui envoyer des livres imprimés ici, tels qu'il voudroit, tant pour lui-même que pour vous : et au lieu d'argent il me fourniroit les livres que je lui ordonnerois de l'Italie. Tout ce que j'exigerois de lui se réduit à l'exactitude et à la bonne-foi. Pour le prix nous serions aisément d'accord, parce que je n'y régarde pas de si près, surtout pour des livres qu'on ne peut avoir dans ce pays-ci ; et la bonne foi renferme qu'on seroit raisonnable. Il

n'auroit qu'à attendre à chaque envoi le premier vaisseau qui partît de Venise pour Amsterdam, et adresser les paquets à M.rs César Sardi et Comp.e, et en cas que le montant des livres qu' il m' enverroit, passât celui de ceux dont il auroit besoin pour vous ou pour lui-même, je pourrois lui envoyer des lettres de change sur des correspondans de M. Sardi à Venise, ou autre part. Il me semble que cet arrangement est si simple, qu' à moins qu' il n' y ait des circonstances que j' ignore, par rapport à l' exportation des livres, etc. il ne peut y avoir aucune difficulté à s'engager dans un tel marché. Vous me ferez plaisir de m' en dire votre sentiment, ou bien de seconder mes vues en en parlant à un libraire que vous jugerez propre à un tel engagement, et dont la probité vous soit connue.

Je m' engage volontiers à vous marquer de tems en tems les livres qui paroissent ici ou en Allemagne, et qui se rapportent à l'étude des langues Orientales ; mais vous m' en récompenserez amplement en me marquant ceux qui paroissent chez vous en fait de Poésie ou d'Histoire. Ce sont-là à cette heu-

re mes deux grands objets, et j'ai résolu de m'y attacher plus que jamais.

Je suis charmé que vous ayez trouvé moyen de me faire tenir votre traduction des Bardes Ecossais. En cas que votre ami passe ici (ce que vous ne me marquez pas distinctement) je tâcherai de lui faire tout le plaisir possible et de l'adresser dans les premières maisons de la Haye etc. Je veux, mon cher, que vos amis soient les miens, et j'ai trop bonne opinion de vous, pour n'en pas avoir de ceux que vous honnorez de votre affection.

Je ne sais si je vous ai mandé qu'ayant eu l'occasion par M. le Baron Van Zivieten, de faire quelque plaisir à Sa Majesté, la Reine de Hongrie, dans une chose qui se rapportoit à la Bibliotèque Impériale, Elle m'a fait la faveur de me déférer le rang et le titre de Conseiller Honoraire de S. M. Royale, Impériale et Apostolique : me faisant prier en même tems d'entretenir correspondance avec sa Bibliothèque et de m'en servir pour tout ce dont je pourrois avoir besoin.

Les devoirs indispensables, qu'une distinction aussi singulière m'a imposés. joints aux

occupations ordinaires de ma charge de Professeur, m'ont pris tout mon tems ces derniers deux ou trois mois, de sorte que j'ai été obligé de rompre tout commerce avec mes amis. Je compte avoir les mains plus libres dans la vacance de trois mois qui approche, et après laquelle j'avoue que j'ai soupiré. Je compte alors reprendre notre correspondance poëtique, et vous consulter sur plusieurs objets, sur lesquels j'ai besoin de vos lumières.

Adieu, mon très-cher, je vous baise les deux mains avec toute l'affection et toute l'estime.

VAN-GOENS.

XXXIX.

DU MÊME

Utrecht ce 24 Nov. 1768.

Cessez, mon très-cher ami, de vous mettre en peine pour votre Barde Ecossais. Non seulement il m'est parvenu, mais de la manière le plus agréable quoiqu'en même tems la plus facheuse du monde. J'ai bien des

choses à vous conter là dessus, et si peu de loisir que je crains qu' il ne suffise point à tout. Je voudrois vous gronder, vous remercier, vous mander mille choses, vous charger de mille autres, tout de la même haleine. Commençons par Ossian.

Vous m' aviez mandé, qu'un de vos amis, qui devoit accompagner un jeune homme patrice, s' en étoit chargé, et que par son moyen, je recevrois votre paquet de Paris. Je vous ai écrit là-dessus, et je vous ai prié de me faire connoître votre ami, afin que s'il prenoit son tour par ce pays, je pusse être à portée de lui faire quelques politesses. Dès à présent je croirai aux pressentimens comme à mon Evangile. Cependant vous avez détruit d' un trait mes plus belles espérances en m' apprenant très-distinctement que vos amis n' avoient nul dessein de passer par la Hollande. Conséquemment je me suis préparé tous les jours à recevoir un paquet de Paris, lorsqu' au plus imprévu, ayant fait deux ou trois visites après midi, et rentrant à cinq heures pour recevoir une compagnie nombreuse, que j' attendois ce soir chez moi, je trouvai tous mes gens désespérés de

n'avoir pas su où me déterrer. Un moment après que je fus sorti, on m'avoit demandé avec tant d'empressement, de la part *d'un Prince Italien avec son sécrétaire* (c'est ainsi que le valet de louage les avoit annoncés) qui ne faisoient que d'arriver, qui partoient le lendemain matin, et qui étoient pressés de me parler. En même tems on me rendît un paquet accompagné d'un billet signé *Talier* que le susdit Sécrétaire avoit griffoné à la hate, par lequel il m'apprit qu'il avoit été chargé de me remettre ce paquet de votre part, qu'il partoit le jour après, et qu'il étoit fâché de ne m'avoir pas trouvé. Quoique je me fus attendu à rien moins qu'à une visite de cette nature, je ne laissai pas de deviner sur le champ ce que c'étoit. Mais que faire? A tout moment ma société devoit venir, tous Hollandois et par conséquent très-mauvaise compagnie pour vos amis. Ceux-ci partoient le lendemain, de sorte que j'avois la plus grande impatience de les voir. Puis la qualité de l'Etranger, auquel on avoit fait une très-mauvaise réception, par ce qu'on étoit occupé à arranger tout pour la compagnie que j'attendois, par-

ceque moi-meme je n'étois point au logis, et qu'on ne savoit absolument où me trouver, et surtout parceque mon valet n' y étant point, il n'y eut personne qui entendit le françois, excepté mon pere, qui le parle très-peu, et par consequent très-mal, et qui ne voit jamais d' etranger : cette derniere circonstance m' obligeoit surtout à tout sacrifier pour faire mille excuses à vos amis du mauvais accueil qu' on leur avoit fait. Ainsi je donnai ordre chez moi qu' on reçut ma compagnie, et qu'on leur fit mes excuses, si je ne revenois pas à tems, ou si je ne revenois point du tout: et sur le champ je fus à leur logement. Pour surcroit d'infortune, ils n'etoient pas encore revenus, et l'on ne savoit où les trouver. A la fin le valet de louage vint et dit qu'il les avoit menés au Café, Je donnai ordre aussitôt de les aller trouver de ma part, de leur dire que j'étois venu les chercher, pour leur faire mes compliments et mes excuses et que j' etois dans la derniere impatience de les voir. Sur quoi ils revinrent peu après, et j' eus le plaisir de voir le jeune homme le mieux fait, et le plus poli, qui, au lieu de recevoir mes excuses, s'obsti-

na à m'en faire de son côté, et qui ne voulut jamais reconnoître que j'avois des torts avec lui. Il étoit tard, et puis cette maudite compagnie qui m' attendoit toujours! de sorte qu' il me fut impossible de les prier à souper ce soir là même, comme j' aurois voulu. De leur côté, ils avoient fixé leur départ pour le lendemain, et quoique je fisse, il n' y eut pas moyen de les en détourner. Ainsi je fus obligé de me contenter d'une couple d' heures que je passai encore avec eux, et M. Talier me pressa si fort de le charger de quelque chose pour vous, que n'ayant pas le tems d' écrire une ligne, je me contentai de me servir de cette occasion pour vous faire tenir les *Oratores Græci* que je savois que vous souhaitiez fort d'avoir. Il voulut bien s' en charger, et dès que je fus revenu chez moi, je lui envoyai mon exemplaire avec tous mes complimens pour vous. Ils prendront leur route par Vienne, et comptent être de retour à Venise au mois de Janvier.

Voici, mon cher, le détail d'une aventure qui m'auroit été on ne peut pas plus agréable, si les circonstances malheureuses, où elle me surprit n' eussent diminué de beaucoup

le plaisir que j'en aurois retiré en toute autre occasion. Promettez moi une chose à cette heure, que j'exige de vous. C'est que dès le moment que vos amis seront de retour, vous emploîrez toute votre éloquence pour les porter à me pardonner la malheureuse réception que j'ai dû leur faire: si pour preuve ils vouloient m'accorder leur amitié, je parviendrois peut-être à me consoler de mon malheur; mais il n'y a que ce moyen qui puisse me faire oublier que j'ai pu manquer de politesse à des etrangers, à des Italiens, et à des Italiens de condition. Au reste, puisque je n'ai pas osé demander leur nom et qualité distinctement, je vous prie de m'en éclaircir, à fin que je sache au juste, combien j'ai été malheureux.

Je passe à votre charmante lettre, et je la relis pour détourner mon esprit des idées fâcheuses que je me suis rappellées tantôt. Vous me pressez, mon cher, de vous marquer le prix des livres que je vous ai envoyés. Si vous connoissiez combien je suis paresseux, vous ne me tourmenteriez pas pour une bagatelle de cette nature. Imaginez-vous que pour vous faire ce plaisir, je serai

obligé de chercher des billets de libraires, pour trouver le prix de ceux que j'ai déjà payés, d'écrire à d'autres dont je n'ai point encore reçu les comptes, de me mettre en suite une demi heure à ramasser les matériaux pour vous faire un détail très-exact d'une dette peut-être de deux ou trois ducats. J'aurois pu le faire avec peu de peine au tems que je vous ai envoyé mon paquet; mais c'est ma négligence qui en a été en faute. Je vous en fais mes excuses, et puisque vous revenez si souvent sur cet article, je ferai un effort pour vous obliger, en saisissant le premier jour où j'aurai quelque loisir pour me mettre à vous arranger ce compte important. Je ferai tout pour vous faire plaisir, et ce n'est pas sans raison que je vous le proteste ici, puisque c'est la plus grande preuve que je pourrai vous en donner, que de m'engager à vous satisfaire dans une misere comme celle-ci. Le Diable m'emporte, si vous n'êtes pas le seul homme au monde, pour qui je m'embarasserois d'une telle bagatelle.

Si la fâcheuse nécessité de remplir cet engagement étoit capable de retarder de quel-

ques semaines ma suivante, en revanche votre Ossian servira à la hâter. Je n'ai fait que le feuilleter encore, et j'ai dejà tant de choses à vous dire que je suffoquerois, si je m'engageois à cette heure dans quelque détail. Contentez-vous, mon très-cher, que je vous assure combien il accroit mon estime pour vos talens, et combien les belles choses que j'y trouve, seroient capables d'augmenter encore le prix que je mets à votre amitié, si depuis long-temps il n'étoit plus susceptible d'aucune accession.

J'avois bien d'autres choses encore à vous dire, que je dois réserver de même au tems où j'aurai plus de loisir. Ce que je ne dois pas oublier, c'est de vous prier d'une bagatelle, qui pourtant ne l'est point pour moi. Je ne puis vous détailler rien à cette heure, il suffit que vous sachiez que je travaille dans mes heures perdues à une chose qui a rapport à la pièce de Shakespear, Romeo et Juliette. Vous savez que le fond en est tiré d'une histoire passée au XIV. siècle, et décrite par Girolamo Corte dans son *Istoria delle cose Veronesi* imprimée à Verone 1596. 4.° 2. vol. et qui ne se trouve

dans aucun Recueil d'Historiens d'Italie, dont j'ai connoissance. Bandello en a fait depuis une *nouvelle* aussi bien que Luigi da Porto. Quoique je possède plusieurs historiens et plusieurs Nouvellistes Italiens, il me manque justement ces trois livres. Pourriez-vous, mon cher, me les déterrer quelque part, et m'en faire transcrire d'une main lisible et exacte, tout le détail de cette aventure tragique ? Vous ne sauriez me rendre un plaisir plus sensible, si ce ne fût celui de m'informer si les deux familles des Capellets et des Monteulci subsistent encore à Vérone, et surtout si le tombeau des Capellets y est encore en son entier, lieu où cette scène tragique s'est passée.

Je suis pressé, mon cher, de finir ici ma lettre. Je n'ose plus regarder dans la vôtre, tant il y a de choses sur lesquelles je vous dois réponse. Je le ferai au plutôt possible, en attendant toujours vos nouvelles, avec un éclaircissement de ce que vous m'avez appris en passant de vos desseins sur le livre de M. Beccaria. On m'a parlé l'autre jour d'un *Saggio d'una Riforma d'Italia* qu'on attribuoit au même auteur, mais je ne l'ai pas vu.

Adieu, mon très-cher, Je vous embrasse de cœur et d'ame.

VAN-GOENS.

XL.

A M. DE VAN-GOENS.

La vostra sospirata lettera mi giunse a Padova, ov' io mi sono trasferito da un mese in circa. Le ufiziosità attive e passive indispensabilmente attaccate a questa mia trasmigrazione, gl'impacci del nuovo impiego, e ancora più il desiderio di servirvi in ciò che m'avete commesso fece ch' io differissi sino ad ora a darvi risposta. La vostra gentilezza mi sembra un po' scrupolosa. Dalla relazione che voi mi date di quanto v'è accaduto coi nostri viaggiatori, non vedo che possiate farvi il minimo rimprovero. Le combinazioni non permisero che il vostro reciproco trattenimento fosse più lungo e più familiare, e 'l discapito fu per lo meno uguale dalla lor parte. Ecco tutto. Io li conosco tanto ragionevoli che lagnandosi della sorte non avranno che a lodarsi altamente di voi.

Sento che sono ritornati a Venezia alcuni giorni fa, e non dubito che i preliminari dell'amicizia che voi desiderate di contrar con loro non siano già stabiliti dentro il loro animo; le vostre amabili qualità di cuore e di spirito che debbono esser balzate ai loro occhi me ne sono mallevadrici. L'uno di essi, poichè bramate saperlo, è il Sig. Pietro Pesaro Gentiluomo d' una delle più cospicue famiglie di Venezia, e giovine d'ottima indole, ch' io però non conosco se non di vista. Il suo compagno di viaggio è il Sig. Ab. Talier, persona alla quale non saprei trovar l'uguale in Venezia per la coltura dello spirito, e per la dolcezza e amabilità del carattere. Egli fu qualche anno in Lisbona chiamato colà da quella Corte per aprir una scuola di Fisica sperimentale nel Collegio Reale: ma l'aria poco confacente alla sua salute, e il paese antifilosofico lo disgustò del soggiorno. Ora egli vive a' suoi studj ch' ei coltiva senza interesse o pedanteria, e alla buona società di cui forma la delizia.

Troverete qui acclusa la Storia di Giulietta e Romeo. Attendo con impazienza di sapere qual uso siate per farne: qualunque sia-

si sarà certo degno di voi. Per l'altre notizie che desiderate ho già scritto a Verona, e sarete avvisato della risposta.

Ho già fatto l'ingresso nella mia Cattedra con qualche favore: quando avrò fatto trascriver la mia prolusione ve la spedirò. Molti amici mi consigliano a pubblicarla; ma varie ragioni non lasciano per ora ch'io mi vi determini. La principale è la diffidenza del suo intrinseco merito: e per questo appunto la manderò a voi per atttenderne un'imparziale sentenza.

Non mi sovvengo d'avervi accennato nulla d'un mio disegno intorno il libro del Beccaria, poichè certo non ne ho alcuno. L'aútor della Riforma d'Italia non è il suddetto scrittore, ma un certo Ab. Pilati: il suo libro a quel ch'io ne sento, non manca di merito, benchè sia un po' troppo declamatorio. Io ne parlo per fama, come vedete. L'Italia è ora inondata di Riformatori politici ed ecclesiastici: Libri anti-Gesuitici, anti-Romani, anti-Monacali ci assediano da tutte le parti. Ogni picciolo scrittoruzzo pieno di pedanteria, di fiele, e d'increanza si crede Fra Paolo, o Montesquieu: ma tutta questa immensa

Biblioteca (se si eccettuano tre o quattro scrittori) non vale una pagina dell'Opuscolo di Mr. d'Alembert sopra l'espulsione dei Gesuiti. I Teologi al solito combattono bestialmente al bujo, e storpiano la povera ragione che sta di mezzo per accordarli: i politici fanno quasi tutti la corte ai principi, e quasi nessuno all'equità naturale. Le cose tra noi sono vicinissime a una crisi universale. L'ambizione ecclesiastica combatte colla secolare; questa la vincerà senza dubbio: io vorrei che l'umanità la vincesse una volta per sempre contro l'ambizione dei potenti; ma questo tempo è ancora lontano; e finchè non giunge, io non so risolvermi a prender certo interesse in queste brighe, e le riguardo solo con occhio d'indifferente curiosità.

Vi ringrazio di vero cuore del libro degli Oratori Greci che mi sarà trasmesso di giorno in giorno. Attendo con qualche sollecitudine risposta all'articolo della mia lettera che risguarda gli esemplari di Ossian.

V'abbraccio con tutto lo spirito. Addio.

XLI.

ALL' AB. CESAROTTI

Parigi 2 Febbraro 1769.

AMICO DILETTISSIMO.

Crederei mancare a quella dolce e sincera amicizia ch'io vi professo, se non occupassi i primi momenti che mi ritrovo avere di riposo e di ozio, a mandarvi le mie nuove, abbracciarvi collo spirito, e assicurarvi che nè lunghezza di tempo, nè lontananza di luogo, non potrà mai farmi cambiare quei sentimenti che mi resero degno della vostra amicizia. Voi mi conoscete abbastanza per esserne certo, e potete rendervi di ciò garante anche cogli altri nostri comuni amici, ai quali tutti vi prego far giungere i miei più cordiali e più sinceri saluti.

Sono ormai sei giorni ch'io mi ritrovo in questa immensa Città, e da dove non so ancora precisamente quando mi sarà concesso partire; e ciò a motivo di una Legge uscita di fresco, Legge savissima in se stessa, ma incomoda ai forestieri galantuomini, per la

quale non è lecito a chichesia partire dal Regno, senza un passaporto del Ministero. Per ottenerlo son necessarie delle lungaggini non poche; e intanto si spende il suo danaro, e si ha tutto il comodo d'annojarsi. Come mai annojarsi a Parigi? Sì; forse più che in ogn'altra piccola città di provincia. Richiamatevi in mente il primo anno che foste a Venezia, e potrete facilmente immaginarvi la mia situazione. Mi sembra d'essere uno scoglio in mezzo al mare; il tumulto, lo strepito lo circonda; ma a che serve, s'egli resta mutolo, solo, isolato? In somma per chi viaggia senza avere amici e conoscenze nei luoghi pei quali passa o si ferma, poco più gli resta oltre il privilegio che hanno i cani di passeggiar per le strade e per le piazze. Oh! direte voi le bellezze locali meriteranno pure qualche attenzione, e in una città qual è Parigi, non debbon mancare edifizj pubblici e privati, Pitture, Sculture e che so io, capaci sole di dare sufficiente trattenimento a un viaggiatore, per poco ch'egli abbia di curiosità o di gusto. Infatti non avreste affatto torto pensando così. Ma quanto credete voi che si stia a vedere tutte le

belle cose di Parigi? Due o tre giorni al più. E poi i capi d' opera son rari in questo genere; chè non siam mica nel paese dei Scipioni. E se ci fossero, come infatti in materia di Pitture ce ne sono un gran numero, occupato che mi avessero qualche parte del giorno, che fare del resto? Quel che fareste voi, e che pur troppo fo io, sbadigliare accanto al foco, e annojarsi *tout-à son aise*. Buono per me che ci sono i Teatri! Il Teatro Francese è il mio favorito perchè l'Opera già v' è noto quanto sia esecrabile; e il Teatro Italiano è un pasticcio, che sarebbe stato a suo luogo tre secoli fa, ma non adesso. Non manca però di buoni Attori, particolarmente l'Arlecchino, in un genere per altro molto diverso dal nostro Sacchi. Al Teatro Francese presentemente è in grido una rappresentazione intitolata l'Orfano Inglese. Ci andai, e ne rimasi incantato. Forse l'eccellenza degli attori fa ch'io giudichi troppo favorevolmente dell'opera istessa. Ma questo è certo ch'io unitamente a tutta l'udienza, sparsi più d'una lacrima. Domani sera credo sieno per dare l'Alzira. Potete credere ch' io non mancherò d'esserci, essendo

questo tra gli infiniti piaceri che ci sono in Parigi, l'unico ch' io possa darmi.

Del mio viaggio da Venezia a questa Città, non potrei dirvi, se non che quello che voi stesso potreste immaginarvi. Strade pessime, orrori, precepizj, pessimi alberghi, osti indiscreti, postiglioni insolenti, cavalli zoppi, stroppj, spossati; e alle volte, ma assai di rado, tutto l'opposto, cioè buone strade, bei colpi d'occhio ec. ec., formerebbe tutta la storia del mio viaggio, nel che non essendovi nulla di straordinario, risparmierò a voi la noja di leggerla e a me la fatica di scriverla, e impiegherò piuttosto quest'altro foglio in domandarvi nuove de'fatti vostri, che mi stanno a cuore quanto i proprj.

M'immagino ch'abbiate a quest'ora recitato la vostra prima lezione. Dell'incontro che avrà avuto appresso gli uomini sensati e di gusto, non posso dubitarne; ma quella vostra Sofistopoli, come la chiamava il Padre Lodoli, è così ripiena di tanti maligni, e di tanti Letterati pigmei ch'osano misurarsi co'giganti, e il loro torto giudizio regola tante volte quello del pubblico, che vi confesso d'esserne alquanto inquieto, e mi

farete un vero piacere informandomi del successo di questo vostro *debout*, che può avere tanta influenza sull'avvenire.

Dopo essere stato per tant'anni avvezzo alla dissipazione e ai divertimenti di Venezia, mi pare che già sarete più ch'annojato della tristissima Padova. E poi il carattere professorio porta seco una gravità, alla quale prima che possiate adattarvi, m'immagino ch'abbiate molto a sudare. Se *Adonai* stesso non viene a soccorrervi, correte rischio di passarvela assai male. *Mais vous êtes sage*, e a quest'ora avrete forse la vostra Sara, la vostra Lia, la vostra Rachele, a cui spiegar su lo stil della Cantica i dolci sentimenti del vostro cuore. È inutile ch'io v'assicuri che mi farete un piacere partecipandomi le vostre avventure. Dal mio canto non mancherò di parteciparvi le mie. Ma fuori di burla, scriviamoci quanto più spesso è possibile, sicurissimi che ciò ch' interessa l'uno, deve parimenti interessare anche l'altro. Addio, caro, v'abbraccio col cuore, e v'assicuro dell'inalterabile mia amiciza. Addio. Addio.

XLII.

DE M. VAN-GOENS

Utrecht ce 8 *Février* 1769.

Ayant à écrire à Manfrè, j' y joins un petit bout de lettre pour vous, mon cher et feal, que vous ne prendrez s'il vous plaît que pour le préambule d'une autre plus longue. Votre Ossian a deux faces bien disparates, l'une belle, charmante, ravissante en un mot; celle-ci regarde sa valeur : l'autre mauvaise au dernier dégré, elle regarde .... hé bien, sa valeur encore.... Mais cette derniere valeur est bien différente de l'autre. La première, qui est intrinseque et réelle, tout être qui pense, qui raisonne, qui sent la lui attache. L'autre vilaine, c'est une espéce d'êtres bien différent des premiers, dont il la tient. Si je vous dis que ces êtres là ne pensent, ne raisonnent, ni ne sentent, et qu'ils ne font jamais autre chose que calculer, vous devinerez aisément que je parle des libraires. Enfin, mon cher, pour parler sans détour, enchanté comme j'ai été de vos charmantes remar-

ques, que j'aime par une raison bien suffisante, par l'amour propre, je me suis empressé de travailler à l'éxécution de votre dessein, d'autant plus que, moyennant cet arrangement, je me flattais que les exemplaires s'en répandroient davantage. A cette fin j'ai employé d'abord mes amis de Vienne, pour voir s'il s'y trouve quelque libraire qui voulût s'en charger. Savez-vous la réponse? Si c'étoit un livre d'Histoire ou de Science, on verroit. Mais des Poésies, les Hongrois en lisent-ils? J'ai répondu que des contes, des fables et des fictions comme celles-là valent bien tous les diplomes du monde ; qu'Ossian avoit été bien plus grand homme qu'Alexandre, et que les Hongrois devoient se policer, que pour cela ils ne pourroient mieux faire que de lire des Poésies et d'apprendre l'Italien pour se former le goût dans vos remarques. Autant vaudroit prendre la Lune avec les dents. Quand un Autrichien a refusé une fois, il n'y revient plus. Je me suis donc tourné du côté de la France. A vous dire vrai, je n'aime pas avoir affaire avec les libraires de ce pays-là. Je ne connois point de faquins

plus hauts, plus insolens, plus entêtés, et plus nonchalans surtout, en un mot prenez le partisan le plus décidé de la nation françoise, et mettez-le aux prises avec les libraires, il s' en dégoûtera entièrement. Je ne me mêle quasi plus dutout des Parisiens. Mais à Lyon j'ai deux maisons fort bonnes, des frères de Tournes et de Bruyset. Je leur en ai écrit. Ils m'ont refusé tous deux. C'est à-dire on prendroit une vingtaine d'exemplaires, je suppose sur ma parole, que l'ouvrage fût bon, et avec tout cela encore avec beaucoup de grimaces : enfin cela ne vous arrange pas. Reste encore Molini à Paris, et ensuite mes gens de Londres. Je ne connois pas le premier, mais je ne laisserai pas de lui écrire, (si la chose ne réussit pas en Angleterre) parce qu' il ne fait d' autre commerce uniquement qu'en livres Italiens. J'avois oublié de vous dire, qu'à Leipsick on m' a refusé de même, de façon qu'en Allemagne on ne pourra rien faire. Tout mon espoir se fonde sur Becket et de Stondt. J'en attends la réponse. En vérité, mon cher, quand je pense à ces sortes de choses, je me morfonds contre la destinée de nous au-

tres gens de lettres. Quelle bisarrerie du sort que celle de nous avoir fait dépendre de ceux, qui au fond ne doivent exactement qu'à nous ce qu'ils ont de pain quotidien; et excepté la situation d'un Poëte, qui le chapeau à la main vient présenter sa pièce à une Créature, dont un Milord Anglais paye l'équipage et les atours, je n'en connois point de plus humiliante que celle d'un Auteur qui traite avec son libraire sur l'impression de son manuscrit. D'ailleurs combien les tems sont changés à cet égard! Qu'au lieu de ce misérable de Lami n'y a-t-il encore un Manuzio! Je suis sûr qu'il auroit acheté vos exemplaires à prix d'or. Regardez la chose en philosophe; ce sont ces barbouilleurs d'aujourd'hui, ces insectes littéraires, dont les volumes s'entassent dans les Magazins, qui gâtent nos libraires de plus en plus. Au tems des Manuzzi, des Henris Etiennes, il n'y avoit pas des Lami, des etc. etc. etc. Il n'y avoit que des Polibius et des Cesarotti.

Dans le moment on me porte votre lettre. Je n'y réponds pas, faute d'en avoir le tems. Une seule chose pourtant, tenez. J'atten-

drai incessamment votre Prolusion. Je vous jure que je la lirai avec toute l'impartialité, comme si vous m'etiez parfaitement indifférent. Mais non. Je me retracte. Je ne veux pas vous promettre une chose que je ne pourrois pas tenir. Le moyen d'oublier un instant le plaisir que me fait votre amitié: le moyen de me défaire un seul moment de mes sentimens pour vous!

Je vous embrasse, Professeur, je vous trouve toujours plus a *man after my own heart*. Portez-vous bien.

VAN-GOENS.

XLIII.

DU MÊME

Utrecht ce 17 *Mai* 1769.

MON CHER AMI.

J'ai dejà long-tems attendu une lettre de vous. Il est vrai que je vous en dois une sur Ossian, mais ce sera pour la grande vacance, c'est-à dire pour le mois de Juillet: car actuellement

je suis si pressé, que depuis une demi-année, je ne me suis attiré que des reproches, et des reproches très-fondés de la part de tous mes amis, sans pourtant qu'au fond il y eût de ma faute. L'occasion et le sujet de ces présentes, est un nouveau service que j'ai à vous demander. Je vois bien, que je suis condamné à passer la moitié de ma vie à vous être à charge, et l'autre moitié à vous en faire mes excuses. Un Prince du sang d'une cour étrangère, me fait l'honneur de m'employer à lui fournir un livre. Si je possedois ce livre, il étoit très-fort au service de S. A. Royale; mais malheureusement je ne suis pas dans ce cas. Ce livre est *Orlando Innamorato*, *rifatto dal Berni*, à Naples sous titre de *Firenze*. 1725. 4. Je le connois, j'en ai même lu une partie; mais je ne l'ai point. Un Juif Portugais de condition me l'avoit communiqué, et il n'est plus dans le pays. Peut-être a-t-il été fessé et brulé à L.... avec mon pauvre ami Candide. Hors lui, personne ne l'avoit ici. Je ne puis donc avoir recours qu'à l'Italie même. J'en ai écrit à Manfrè, mais cela tarde. D'ailleurs c'est un livre, qu'apparemment on ne trouvera que dans la

Bibliothèque d'un curieux. N'oserois-je pas attendre, mon cher ami, que vous voudrez déranger un peu votre cervelle si bien arrangée toujours, pour imaginer quelqu'un de votre connoissance qui le possédât et qui voulut s'en défaire? J'en payerai tout ce qu'on veut, pourvû que ye l'aie dans peu. Il part tous les jours des vaisseaux de Livourne, de Venise etc. si vous le trouvez, mettez-y une enveloppe bien épaisse, bien chargée, afin qu'il ne se perde pas, et adressez-le à Messieurs Cocq et Van Goens Négocians à Amsterdam, en m'en envoyant le connoissement du Capit.e du Vaisseau. Vous me rendrez un service signalé. Vous savez, mon cher ami, que, quand des Princes du sang se mèlent de demander des services, un Républicain même est charmé de les satisfaire. Je suis comme du nombre, avec cette différence qu'en fait de rendre service, les amis comme vous ont encore le pas sur les Princes du sang, s'il ne s'agit que de zèle et de bonne volonté. Un Professeur embrasse un Professeur trés-cordialement, malgré la sentence de ce fou d'Hésiode *και κεραμευς κεραμει κοτεει* etc. Adieu, Adieu.

XLIV.

DU MÊME

Utrecht ce 20 *Août* 1769.

MON CHER AMI.

Je n'ai pas besoin de me mettre beaucoup en peine pour excuser auprès de vous mon long silence, puisque vous savez trop combien il est involontaire. J'ai reçu, mon cher ami, en leur tems vos deux dernières lettres. L'une et l'autre me mettent sous de nouvelles obligations : la première par les éclaircissemens qui concernent l'aventure tragique de Romeo et de Julie. Je suis fâché de voir qu' il n'y a plus de restes à Vérone d'un fait aussi extraordinaire, et qui intéresse tant les ames sensibles. Un Poëte Allemand de mes amis avoit en dernier lieu traité ce sujet supérieurement bien. Cette pièce qui est faite pour ébranler l'âme la plus insensible, je l'avois lue avec une femme de condition de mes amies. Elle en étoit enchantée. Plus d'une fois les larmes avoient

interrompu notre lecture, et nous pouvions dire comme cette âme tendre et malheureuse que l'ouragan infernal fait tourner en toute éternité. *Quel giorno più non vi leggemmo avante*. J'avois traduit la pièce, pour faire plaisir à mon amie. L'intérêt qu'elle y prit, accrut à chaque nouvelle lecture. Elle voulut s'assurer pleinement de la vérité du fait, en savoir toutes les circonstances etc. et surtout elle étoit curieuse d'apprendre si le tombeau ou ces deux amans furent enterrés, existoit encore à Verone. Voilà, mon cher ami, le motif des recherches dont je vous ai prié. Je ne suis point du tout de l'avis de votre ami, qui traite entièrement l'aventure de fable. Non seulement les Monteuchi se trouvent expressement dans le *Dante*, mais j'en ai rencontré encore les traces dans *Leandro Alberti* qui les nomme, je crois *Monticuli*, et dans les *Antiquités de la Maison d'Est*. Pour ce qui est du silence des Historiens, il s'explique aisément, si l'on fait attention, combien de raisons ont pu concourir pour porter la plupart d'eux à passer sous silence une aventure de famille qui, quoiqu' intéressante, n'est pas proprement du ressort de

l'histoire, et que la tradition avoit assez pris soin de conserver, puisqu'elle paroît avoir été connue de tout le monde au 15ème et 16èm siècle, quand le Bandello non seulement, mais encore Luigi Porto, Poëte peu connu, mais estimable, et dont j'ai le petit recueil de Poésies, se sont empressés d'en faire le sujet de deux contes intéressans, qui pour avoir la forme de contes ne dérogent pas à la verité d'un fait, auquel l'imagination n'est pas capable d'en substituer un autre plus singulier et plus curieux dans toutes ses parties. Au reste, si le Marquis Maffei vivoit encore, il pourroit certainement nous en apprendre davantage, et la chose qui me surprend le plus, c'est de ne point trouver cette histoire dans la *Verona illustrata*.

Je ne dois pas moins de remercimens de la peine que vous vous êtes donnée pour me procurer un Orlando de Berni. Je l'attends avec impatience de Manfrè. J'ai reçu de sa part, il y a quinze jours, un paquet de livres, et je lui écrirai dans peu, pour lui marquer mon contentement de ce premier envoi, et pour lui donner de nouvelles commissions.

Je serois bien d' humeur à présent, mon cher ami, de m' acquitter à la fin de la promesse que je vous ai faite, de vous communiquer quelques réflexions sur Ossian ; mais puisque mon tems est fort borné, elles ne seront pas fort étendues.

J'aime ce vieux Barde, et je l'estime autant que vous. Il gagne à tous égards dans la forme que vous lui avez donnée, quoique par ci par là la langue Anglaise a des termes, dont l'énergie ne se fait pas rendre entiérement en Italien. Votre génie a bien suppléé au défaut de votre langue, dans d' autres endroit, où vous avez développé plusieurs idées nobles, sublimes et originales de votre auteur, qui manquent très-souvent leur effet dans l'original à force d'être obscures. Vous remarques sont un vrai modèle de ce qu'on appelle en Anglais *sentimental critic*. Elles sont le fruit de cet esprit philosophique, qui rapporte tout à nos sensations, et qui en épie les ressorts les plus cachés ; critique sublime et estimable, sans laquelle l'étude de la Poésie et des Belles-Lettres n'est qu'un squelette sec et stérile, qui n'a d'attraits que pour les petits esprits, auxquels la chose la

plus inutile paroît sublime, pourvû qu'elle soit pénible : critique qui est seule digne des productions de ces âmes simples, mais élevées, a qui le sentiment a servi de génie, et que la Nature elle même a pris soin d'instruire : et qui seule a le secret de les mettre à leur place. Oui, mon cher ami, je le répéte, votre estime pour Ossian n'est pas un enthousiasme inréfléchi et aveugle. Vous l'avez regardé dans le vrai point de vue. C'étoit le seul moyen pour le mettre à sa place. Aussi je ne prétends pas disputer celle que vous lui avez assignée. Ce n'est qu'une idée accessoire, sur laquelle je ne suis pas d'accord avec vous, ou que du moins vous me paroissez avoir poussé trop loin. C'est la comparaison que vous faites du Fingal avec l'Iliade. Fingal est un Poëme Epique aussi bien que l'Iliade. Les règles mêmes qu'Aristote a données dans ce genre, on les trouve exactement observées par le Barde Ecossois. J'en conviens ; mais qu'en suit il ? qu'on doit chercher un rapport continu entre ces deux génies ? Je ne le crois pas. Aristote tiroit ses règles de l'Iliade. Ces mêmes règles, Ossian les a observées. Mais Ossian les avoit tirées

l'une et l'autre de la Nature. Le seul rapport qui reste entr' eux est donc celui, qu' ils sont l'un et l' autre élèves chéris de la Nature. Je ne voudrois pas pousser plus loin cette idée. *Hic murus aheneus est*. Ma plus forte raison, est que ce rapport même bien considéré, devient une différence importante. La Nature qui instruisoit Ossian, étoit, pour ainsi dire, toute une autre Nature que celle qui a formé le génie d'Homère. Je m'explique. Aucun des deux n' a connu ni modèles ni critiques. Les seules règles qu' ils ont observées, le sens commun les leur a dictées. Il les a guidées dans la disposition de leurs Poëmes, mais quant à l'exécution des leur sujet, les fins secondaires et subordonnées, (la fin principale je la compte l' intérêt), les tableaux, les épisodes, la fiction de causes etc. pour ne pas parler de la diction même, les descriptions, les comparaisons, les métaphores etc.; ils les ont tirés de la seule et simple Nature, c' est-à-dire, de tout ce qu'ils avoient vus, ou entendu pour le dire en un seul mot. Or, étant placés dans des circonstances aussi différentes, on peut dire que la Nature qui a formé

Homère ne ressembloit en rien à la Nature qui a formé Ossian, et l'effet suivant le cause, toute comparaison devient absurde, dès qu'elle procéde au delà de ce premier point, qui ne fait qu' un rapport très-inconséquent, savoir, qu' ils sont tous deux élèves de la Nature. Je dis très-inconséquent : il l' est, s'il s'agit de prendre ces deux génies ensemble : alors ce rapport ne sert qu'à les faire séparer, et à montrer la nécessité d'une disconvenance entière de leurs productions à chacun. Mais s' agit-il de les juger chacun séparément ? alors ce rapport devient de la plus grande importance. Tous deux sont élèves de la Nature, par conséquent on doit les regarder, les juger comme tels, pour déterminer leur merite. Une autre considération, qui sert beaucoup à renforcer mon sentiment, est que sans commettre la plus grande injustice, on ne sauroit refuser à ces deux grands génies le mérite d' être originaux. Or qu' est-ce qu' être original ? L' idée seule de cette qualité met le plus grand intervalle entre deux génies, à qui on la reconnoît également. Je ne m' étends pas sur cette réflexion. Il suffit de l'avoir indiquée.

Voici, mon cher ami, des argumens qu'on nomme *à priori*. Sans avoir lu ni Ossian ni Homère, il me semble qu'ils suffiroient à un homme qui ne connoissoit ces deux génies que de renommée, pour se persuader que leurs productions devoient avoir tant de caractères distinctifs, et différer si essentiellement, qu'elles excluroient toute comparaison possible.

Voyons si une différence qui paroît aussi nécessaire, ne s'y trouve pas en effet. Je n'écris pas une dissertation, je ne prétends ni épuiser ce sujet, ni le traiter à fond. Je vous donnerai seulement quelques réflexions détachées qui pourroient servir de matériaux, si mon opinion avoit besoin d'être rédigée en système. Prenons d'abord le Merveilleux. C'est peut-être en quoi Fingal diffère le plus de l'Iliade. Homère prend son merveilleux dans la Mythologie. Tous les incidents de son récit, dérivent d'une influence immédiate des êtres supérieurs. Chacun de ses Héros est sous la protection d'un Dieu. Dans leur assemblée générale se décide le sort des batailles. Ils tiennent les fils des ressorts de toutes les actions qui se pas-

sent. En un mot ils sont à la fois les machines de son Poëme et les Machinistes, qui meuvent et donnent de l'action à tout. La Mythologie fait une partie si essentielle de l'Iliade, qu'on ne peut la séparer du récit pas même en idée ; elle lui est parfaitement ce que l'âme est au corps. - Otez les Dieux, il ne reste qu'un squelette. Quelle différence, si l'on détourne ses regards sur Ossian! Dans son Poëme entier il n'est point de Mythologie du tout : car je ne suis pas de l'avis de M. Blair, qui prend les spectres pour des machines. Ils passent et viennent sans influer en rien sur l'action, et ne sont que des décorations de la scène. Le Merveilleux dans Ossian, ne consiste que dans les caractères et les actions de ses Héros : (c'est aussi, pour le dire en passant, ce qui l'a obligé de les rendre si parfaits : article qui exigeroit une discussion particulière et auquel je reviendrai peut être dans la suite.) Vous avez remarqué cette différence, et vous vous en servez pour mettre Ossian au dessus d'Homère. Je crois que c'est à tort. La différence reste différence, et n'admet aucune autre conclusion. Chacun des deux Poétes

a écrit selon les circonstances dans lesquelles il s'est trouvé. Homère ne pouvoit écrire sans Mythologie. Il n'y en avoit point pour Ossian dont il pût embellir son Poëme. Une différence également palpable se trouve dans l'usage des comparaisons des deux Poétes. Dans le premier livre éntier de l'Iliade, il n'y a aucune comparaison qui ait quelqu'étendue: et celles qu'on rencontre dans le livre suivant ne sont ni outrées, ni hyperboliques, ni prodiguées avec profusion : deux qualités caractéristiques d'Ossian. Son Poëme est un tissu de comparaisons, toutes dans le goût des orientaux, et toutes tirées des circonstances dans lesquelles il vivoit, et de la manière de vivre de ses Héros, dont les occupations et les plaisirs se réduisoient à la guerre et à la chasse. Or quoique ce génie admirable ait su tirer le plus grand parti de tous ses sujets, les objets d'où dérivoient ses comparaisons, étant en petit nombre, et tous à peu près de la même espèce, il en résulte une monotonie qu'il auroit pu éviter, s'il s'étoit gardé de cette profusion de comparaisons qui le distingue visiblement d'Homère et le rapproche encore des Orientaux. Au

reste les comparaisons dans Fingal sont l'âme des descriptions :

Vidi il lor duce torreggiante, sodo
Qual montagna di ghiaccio: a quell' abete
Pari è la lancia sua, nascente Luna
Sembra il suo scudo. Egli sedea sul lido
Sopra uno scoglio, somigliante in vista
A colonna di nebbia.

Je conviens que c'est bien dans les descriptions qu'ils paroissent se ressembler le plus. Mais cette convenance d'où vient-elle? la cause en est évidente. Tous deux étoient peintres de la Nature; et ils l'observoient avec une égale exactitude. Ainsi, tant qu'ils ont peint les mêmes objets, leurs tableaux ont dû se ressembler; mais cette ressemblance ne les rapproche pas plus que le reste. Les objets qu'ils ont peints se ressemblent: leur génie ne se ressemble pas. Pour en être convaincu, on n'a qu'à examiner celles de leurs descriptions même, qui semblent présenter le plus de rapport; par exemple, le tableau d'une bataille dans le 1.er chant de Fingal comparé avec celui qui se trouve dans le 4.me livre de l'Iliade. Au premier coup d'œil ils paroissent se ressembler parfaitement.

Otez-en ce que le sujet apporte lui-même, ne gardez que le coloris, vous verrez comme en tout, que celui d'Ossian a des traits caractéristiques, qui le distingue visiblement d'Homère.

Ce seroit ici le lieu de parler des caractères des deux Poëmes; mais comme cela me meneroit à la discussion de votre opinion sur celui de Fingal, et sur la question traitée par Gravina, et l'abbé Conti, je remettrai...

(*manca il seguito*).

XLV.

AL CO. DANIELE FLORIO

Padova 3 *Marzo* 1771.

Colgo con vera compiacenza l'occasione di attestarle la sincera e dovuta giustizia ch'io rendo ai singolari pregi di V.S. Illustriss. col trasfonder i miei sentimenti anche in quelli che non hanno la fortuna di conoscerla. Mylord Hervey Vescovo di Derry in Irlanda che le recherà questa lettera, Signore intendentissimo della Storia Naturale, come

pure della più scelta erudizione, si porta a far un giro per il Friuli in compagnia del Sig. Cav. Trent dottissimo Gentiluomo Irlandese, ed ornato ugualmente della più profonda ed amena letteratura. Questi Signori che mi onorano del loro compatimento bramano di conoscer le persone che più si distinguono per le loro cognizioni e i loro talenti. Essendosi dunque prefissi di far questo picciolo viaggio, ho ricordato loro V. S. Illustriss. come uno di quei pochi spiriti che onorano veramente l'Italia. Io sono ben certo che al pari del suo raro ingegno ammireranno in lei la gentilezza del suo carattere, frutto delle sode cognizioni che l'adornano non meno che della nascita. Mi compiaccio perciò doppiamente di questa reciproca conoscenza, e pregusto coll'animo il piacere delle loro conversazioni degne dell'invidia d'ogni uomo di coltura, e di senno. Con questa occasione ho il piacere di comunicarle la grata notizia che il Sig. Ab. Sibiliato, il quale gareggia meco nell'ammirar i talenti di V. S. Illustriss. ha ottenuto il premio dell'Accademia di Mantova per la soluzione del Problema, *se la Poesia abbia*

una vera influenza nel bene della società, o come possa divenir oggetto della politica. La sua Dissertazione sarà stampata dall'Accademia stessa. Ella mi conservi la sua pregiatissima grazia, e mi continui l'onore di potermi protestare.

XLVI.

DEL CO. DANIELE FLORIO

Udine, 8 *Aprile* 1771.

Mi è stato doppiamente gradito il foglio di V. S. Illustriss. da me ricevuto ai 23 del mese scaduto; e perchè mi dona un recente attestato della ingenita sua gentilezza; e perchè mi offerisce l'incontro di conoscere nel Milord Hervey Vescovo di Derry un Inglese intendentissimo della Storia Naturale, come pure della più scelta erudizione. Egli non si lascia abbagliare dai preziosi sistemi, nè sedurre dai romanzeschi e favolosi racconti; ma con la scorta della esperienza, e con lo spirito della libertà nazionale va ad ogni passo ricercando la verità, e interrogando la

Natura nelle cose più minute per farsi strada alle grandi. Ascrivo a mio distinto onore l'essere stato da lei riputato meritevole e capace di trattenere co' miei discorsi un insigne Letterato, ed un Viaggiatore sì nobile e sì colto; e certamente la di lei amichevole corrispondenza non può a meno di far un'impressione molto favorevole negli stranieri, presso i quali è troppo noto il suo Nome. Ma non so poi, come io possa corrispondere a sì vantaggioso concetto. Se non l'ho adeguato con l'ingegno, mi lusingo di non averlo smentito con le dimostrazioni dell'animo mio, avendo insieme con mio figlio Cavaliere di Malta usate a questo illustre Forestiere tutte quelle attenzioni, che erano a lui dovute per la nascita, per la dottrina e per la valida raccomandazione d'un valent'uomo suo pari, non soggetto ad ingannarsi nella cognizione degli uomini. Farà grazia di avanzare le mie sincere congratulazioni al nostro comune amico il Sig. Ab. Sibiliato per il premio da lui riportato dall'Accademia di Mantova per la soluzione del plausibile e molto per noi interessante Problema. Mi riserbo a far presto lo stesso

uffizio con V. S. Illustriss. per un simile felice successo. Dalla parte che prendo nella gloria de' miei amici, ella argomenti quanto mi stia a cuore la pregiatissima di lei grazia ed amicizia, e il desiderio di farmi sempre più conoscere.

XLVII.

A MYLORD HERVEY.

Que vous m'obligeriez, Mylord, si vous vouliez bien ne me pas trouver si coupable d'avoir differé jusqu'ici à vous donner de mes nouvelles! Quoique je ne m'aveugle pas sur mes torts il me semble cependant, que si vous poussiez la generosité jusqu'à vous charger de plaider ma cause auprès de vous, vous ne manqueriez pas de quelque raison assez plausible qui dans votre bouche auroit bien toute autre grace que dans la mienne. Vous pourriez vous, dire par exemple, que j'avois lieu de me flater, que vous m'auriez donné quelque avis sur votre arrivée in Irlande, et que vous m'auriez instruit des moyens de vous faire tenir mes lettres sans craindre

qu'elles s'égarassent dans la route : et cela d'autant plus qu'avant votre départ d'ici vous m'aviez dit que vous auriez soin de m'indiquer la personne à qui je pourrois m'adresser pour cela. Voici donc ma petite justification : ce n'est pas ma faute si vous ne la trouvez pas aussi bonne que je voudrois. Quoiqu'il en soit, je ne vous dirai qu'un mot : nous sommes à Pâque, j'avoue mes torts, je m'en repens, je vous crie *dimitte nobis:* vous dites votre Pater noster ainsi que moi, vous êtes homme d'Eglise, et, qui pis est, Evêque : tout Lutherien que vous étes, il faut bien que vous m'accordiez plenière indulgence, sans attendre l'*articulo mortis*.

En me flattant de l'obtenir, je vais vous tenir d'autres propos. C'est avec bien de satisfaction que j'ai reçu l'excellente bière que vous avez daigné m'envoyer, et je vous en remercie de tout mon cœur. Vous croyez bien que l'ami Sibiliato et moi nous bûmes rasade plus d'une fois à la santé de l'Evêque de Derry et de sa bien aimée Théodose. Nos esprits en vous nommant petilloient autant que le bière même. Cependant notre joie étoit un peu *tristeggiante e fosca*. Le moyen de songer à

vous, sans regretter les beaux jours qu'on a passé dans votre agréable conversation!

Après bien des délais, mon Ossian a vu le jour: je ne doute point que M.r Strange, qui est depuis quelque temps à Geneve, ne vous en ait envoyé un exemplaire: cependant vous me feriez le plus grand plaisir du monde en m'apprenant comment je pourrois vous en faire tenir un de ma part le plus tôt qu'il soit possible. Votre nom inséré dans mon ouvrage en est l'ornement le plus beau, et je suis fier du témoignage que j'ai donné au public de mon attachement pour vous. Au reste vous sçaurez que Mylord Bute a bien voulu me faire un présent de toute l'édition. J'ai reçu son bienfait avec les sentimens que je lui dois; mais je voudrois avoir lieu de me louer autant de sa politesse que de sa générosité. Quoiqu'il me soit revenu un profit assez considerable de cette affaire, il me semble cependant que ceux qui étoient chargés de le conduire, n'ont agi ni avec la delicatesse, ni peut-être avec toute la bonne foi, à laquelle j'avois droit de m'attendre.

Je vous dois bien des remercimens pour

les soins que vous avez pris de déterrer le livre de Potter en Latin, quoique vos recherches n'aient pas eu le succès qu'on souhaitoit. Enhardi par vos bontés, j'ose, Mylord, vous offrir un moyen de me faire oublier Potter, et de m'obliger encore davantage. Je brûle d'envie de voir un ouvrage anglois sur la vie de Philippe le Macêdonien qu'on a imprimé à Londre il y a quelques années. J'ai entendu vanter cet ouvrage comme excellent, et d'ailleurs mon travail sur Démosthène me rend cette lecture très-necessaire. Au reste, quoiqu'en disent les savants, ou les pédants, ce qui est presque le même, je persiste à ne pas trouver cet Orateur ni si grand, ni si accompli qu'on voudroit nous le faire à croire. Je suis déjà en train de braver les petits critiques et quoique je prenne toutes les peines du monde pour faire gouter l'original dans ma traduction, je suis détermi né à m'en dédommager dans mes remarques et à dire mon avis sur cet auteur très-nettement.

Nous n'avons rien ici qui puisse piquer votre curiosité litteraire. Mad.e Boschi, qui vous fait ses compliments, a gagné la cause a Palermo et à recouvré les biens de son

ayeule dont la malice des ses parens tâchoit de la dépouiller sourdement par les moyens les plus détestables. Quoique sa santé ne soit pas des plus fermes, elle se porte assez bien à present. M.r Caldani a perdu sa femme, qui est décédée après une longue maladie. Il en est au desespoir, et il n'y a rien qui puisse affoiblir ses chagrins. Messieurs les Reformateurs l'ont chargé de faire son cours d'Anatomie à la place du célèbre Morgagni; mais on ne l'a pas encore installé dans cette chaire dans les formes. L'abbé Sibiliato n'a pas garde de vous oublier, et vous êtes plusieurs fois le sujet de nos entretiens : nous voudrions vous rendre visite jusqu'à Derry, une bouteille de bière à la main. Mais je crois qu'il n'en sera jamais rien, à moins que vous ne déterrions quelque part le char d'Elie, ou que l'ange du bon Dieu ne vous saisisse par le cheveux et ne nous enlève dans les airs comme Habaçuc.

Je vous demande grace pour la longueur de cette lettre et pour ses fautes aussi; car je crois bien qu'elle en fourmille. Je ne sais comment il me prit envie de vous écri

re en François : ce n'etoit pas à coup sûr le moyen de faire sa cour à un Anglois. Je soupire après vos nouvelles. Comptez toujours sur mon très-parfait attachement. Je suis, Mylord, ou, si vous le trouvez mieux, j'ai l'honneur d'être, etc.

XLVIII.

DELL'AB. BORDONI

Madrid li 7 *del* 1772.

Nell'infelice sterilità di produzioni d'ingegno in questo barbaro paese, io le trasmetto la versione d'un'Egloga del famoso Garcilasso tradotta a questi giorni da un mio amico che le sarà ben noto pel suo lungo soggiorno fatto costà. Non si possono negare all'originale bellezze veramente poetiche, come il valoroso traduttore la saggia felicità d'aver saputo trasportarne tutto il bello, e correggerne gli eccessi. Non manca il Parnaso Spagnuolo di molti Poeti, principalmente Lirici, ma forse non ve n'è alcuno che chiamar si possa immacolato. Sia il buon gu-

sto, che qui non s'è mai stabilito intieramente, sia il carattere nazionale, che pecca in tutte le sue parti di fumosità, sia l'impazienza, che di rado s'unisce in uno scrittore con la sollecitudine, e con l'esattezza, qui non c'è scrittore veramente perfetto, ed originale.

Ho perduta affatto la speranza di dissotterrar qualche monumento poetico anteriore all'invasione degli Arabi. Nulla c'è di questo. Un numero infinito di poesie Arabiche d'autori Spagnuoli, alcuni componimenti, che sono della media, ed infima Latinità, in somma niente al proposito nostro. Ho veduto un picciolo frammento di Poesia Peruviana nella Storia di quel regno, che non merita la pena d'esser trascritto. Nulla ci resta del Messico, perchè i conquistatori Castigliani non cercavano queste bagattelle, ma l'oro e l'argento, e poco si son curati di tutto il resto.

In contraccambio della mia buona volontà, la supplico mandarmi ella alcuna cosa di suo, come in altra mia di data vecchia holla pregata. Io sono all'oscuro dell'esito del famoso programma della Corte di Parma.

M' immagino, che tutto sarà tramontato dopo la caduta del Sig. Du-Tillot, che da qualche giorno si ritrova in questa Corte, e di cui s' ignora il destino.

Il nostro Sig. Ambasciadore è destinato alla Corte di Francia, e da qui un anno e mezzo all' incirca passerà colà. Perchè mai in vece d' essermi stato cinque anni in questo antichissimo antidiluviano popolo, non ho avuto la sorte di passarli in Parigi? Ma non ci perdiamo in desiderj, ed in querele inutili.

Mi dia sue nuove, mi continui la sua pregiatissima amicizia, e mi creda immutabilmente,

Di Lei Sig. Abate Riveritiss.

Dev. Serv. ed Amico affez.

PLACIDO BORDONI.

XLIX.

AL SIG. AB. ANGELO MAZZA

PROFESSORE PUBBLICO DI LETTERE GRECHE, E SEGRETARIO DELL' UNIVERSITA' DI PARMA.

Padova 6 *Febbraro* 1772.

I componimenti dell' Ab. Mazza sono il più gentil presente che possano far le Muse in questi tempi. Voi mi domandate il mio giudizio. Le cose vostre ne ammettono forse due? dovete abbastanza conoscervi per sapere che non avete altro giudice competente che Apollo, il quale vi risguarda come uno de' suoi pochi *adepti*. In cadauna di queste Poesie ci trovo il maestro; ma secondo il mio gusto, la Notte, e l'Inno all'Armonia sono in diverso genere due componimenti originali ed insigni. La versione di Thompson ha tutta la perfezione possibile. Godo assai che siate risolto di darci anche le Stagioni di quest' autore. Il mio interesse medesimo mi sprona a confortarvi a questa bell' opera. La

ricchezza dei vostri modi sempre animati, energici, ed eleganti porterà qualche fecondità nella mia fantasia ed accrescerà il mio frasario poetico, di cui ho gran bisogno per la continuazione della versione d'Ossian, la quale forse dentro un anno uscirà alla luce. Mi spiace che abbiate motivo di non esser molto contento del Sibiliato. Egli è veramente alle volte soggetto ai vapori, ma nel fondo io lo trovo onesto, e posso assicurarvi ch'egli rende giustizia ai vostri rari talenti. Il nostro dotto e virtuoso Ab. Toaldo ricambia cordialmente i vostri saluti. Conservatemi la vostra amicizia, e risguardate in me un vostro, ec.

L.

DEL SIG. ANGELO MAZZA

AMICO PREGIATISSIMO.

Mi sareste stato assai più cortese, se in cambio delle lodi, di cui m'avete sovrabbondantemente onorato, e che venendo da un vostro pari non lasciano di lusingarmi mol-

tissimo, m'aveste mandato una copia della versione del *Church Yard*, Elegia da voi *divinamente* tradotta, siccome mi scrivono da Torino e da Milano. Io, che fo tesoro delle cose vostre, e le considero, quali sono, originali di vera e maschia Poesia, non so vedermene da voi frodato senza vivissimo rincrescimento. Molte volte ho procurato di ottenerle per altro mezzo. Per questa non ci sono riuscito; e quindi ricorro a Voi. Potreste consegnarla al Vallisnieri, al quale non mancano occasioni per Parma, ovvero indirizzarla in Venezia a Simon Occhi.

Dal P. Ab. Rocci, che sulla fine dell'andante verrà al Capitolo in S. Giustina, riceverete un saggio analitico sulla compassione. L'autore, ch'è di molto amico mio, e grande estimator vostro, desidera il sentimento libero di codesti Professori. Tosto che abbia il vostro, e quello del nostro Toaldo, cui mi riverirete distintamente, crederò d'aver soddisfatto al desiderio dell'amico.

La voce, ch'io ho sparsa della continuazione dell'Ossian, ha risvegliata fra noi un' impazienza somma di leggerla, e di ammirarla. Molti si stancano dell'originale; ma

nessuno si sazia dell'incomparabile maestria del Traduttore. Attenete, vi prego, la parola di pubblicare entro un anno quella seconda parte, e appagherete l'aspettazione del Pubblico, e di chi si dichiara immutabile.

LI.

DELLO STESSO

Parma 12 *Maggio* 1772

AMICO CARISSIMO.

Ho ricevuto la vostra Traduzione, che più letta più mi sorprende. Per voi si avvera il pensier di Longino, che gli uomini nati, o accostumati alle grandi cose non s'appagano sì di leggieri, e spesso sdegnansi delle picciole, come che in se stesse pregievolissime. Ossian vi fa passar oltre alla mesta e riflessiva fantasia di Gray. Eppure vi dovreste compiacere della vostra fatica. Di quel componimento voi non dovete all'autore che il puro spirito. I modi e il colorito sono di vostra

maniera; e il tradurre per simil guisa è proprio gareggiare coll'originale.

Il C. di S. Paolo Cavaliere Torinese, che per vaghezza di erudirsi, ha fatto il viaggio d'Italia, si recherà a Venezia e a Padova sul finir del corrente. Esso è impaziente di conoscervi di persona, come vi onora altamente per fama. Condotto da non so qual principio s'immagina, che il Traduttore d'Ossian sia un uomo d'indeciso temperamento, e di bizzarro costume; e però vorrebbe presentarsi a voi con una mia raccommandatizia. Io l'ho assicurato che la soave giocondità delle vostre maniere non è niente inferiore alla grandezza del vostro ingegno.

Accelerate la pubblicazione dell'Ossian. Parma vi darà un buon numero di associati. Sono il vostro affez. amico e servitore.

LII.

DELLO STESSO

Parma 16 *Giugno* 1772.

AMICO CARISSIMO.

Vi ringrazio con altrettanta cordialità delle ingenue attestazioni di giubbilo, che mi avanzate per la mia promozione alla Cattedra di Poesia, ma non posso riceverle giuridicamente fino a tanto che non si avveri il supposto. La mia elezione non è presentemente che una pura voce disseminata da molti per due opposti motivi, di sfogo cioè di amicizia da una parte, e per eluderne l'adempimento dall'altra. Ciò ch'è verissimo è il progetto, che di me ha fatto alla Real Corte il Magistrato de' Riformatori con un elogio da Paciaudi tessuto, in cui la pompa dell'eloquenza encomiastica rende sospetto il merito dell'encomiato. Nè cerco, nè saprei indovinare cosa sia per riuscirne. Vi posso bene assicurare che niente ancora traspira delle disposizioni supreme, e che, questa

sia l'indole de'gabinetti, o checchè altro, non sogliono quasi mai corrispondere alla popolare aspettazione.

Avea già ricevuto da Gherardi il manifesto d'Ossian prima della vostra lettera. Più copie nè ho tratte, e le ho spedite agli amici. Fino al giorno d'oggi abbiamo registrati venti associati, cosa assai notevole, perchè la mia patria non dava per costume altri associati alle opere di Letteratura, che un sol Cavaliere, il quale morendo sulla paglia ha lasciato una magnifica Biblioteca agli affamati eredi. Non sarà difficile montare ai 30, ed anche più in su. Io certamente farò guerra alla costoro durezza, e la vincerò, andando sempre di concerto coll'anzidetto Gherardi, della cui buona amicizia mi pregio oltremodo.

Alla fine dell'andante vi manderò copia stampata delle due Tragedie coronate. Io non le ho vedute, nè posso soddisfare la vostra curiosità; e un Cavaliere, membro dell'Accademica Deputazione, a cui mi era raccomandato per avere in iscritto un ragguaglio del merito essenziale di quelle, forse per mancanza di tempo, non mi ha mandati che i nomi, Zelinda e Corrado Marchese di Monferrato.

Per due volte la Compagnia Madebach ha rappresentata la Semiramide da voi tradotta, e forse entro la corrente settimana la rappresenteranno la terza. Se Voltaire fosse da voi fatto interamente italiano, nessuno Italiano il vorrebbe più leggere in Francese.

L'autore del saggio analitico è molto tenuto e a Voi e a Toaldo della gentilezza con cui avete risguardato la sua opericciuola. Terrà a calcolo gl'indicati riflessi di amendue, e se ne gioverà nel rivederla, e correggerla; giacchè egli stesso la conosce bisognevole di emenda. Addio.

LIII.

DELLO STESSO

Parma 26 *Settembre* 1772.

AMICO CARISSIMO.

Giorgio Fulcini buon Parmigiano, e Parrucchiere di quanti fra noi coltivano le sante Muse, vi esibirà la presente, diretta a ringraziarvi della nota mandatami di codesti

Professori in medicina, e darvi conto d'un novo associato, ch'è il sig. *Tenente Libertini*, e ad assicurarvi, che a costo anche di essere importuno, rinnoverò le premure e gli assalti per procacciarne degli altri.

Pochi momenti, che accordiate al gentil Parrucchiere, ond' egli possa vagheggiarvi e contemplarvi attentamente, è ciò che da voi desidero. Costui è oltremodo sollecito di conoscere Letterati, e Poeti massimamente, e più grandi son essi, più largo tributo arreca loro di ammirazione e di applausi. Sa, che voi siete grandissimo; ed immagina anche di saperlo non tanto per relazione che per proprio discernimento.

Quando io leggo Ossian, e sovente il leggo, m' accompagna egli mai sempre cogli occhi, e cogli orecchi, nè gli cale di stuzzicare la mia impazienza di sottrarmi al fastidio del suo pettine architettonico; afferra le bellezze maschie e originali, ed assapora la soavità, il nettare, l' onzione del Poeta Caledonio, a cui i nocciuoli hanno inspirato sentimenti più degni assai, che non inspirano a molti nostri verseggiatori l'ombre degli odoriferi mirteti, e 'l germinar delle fiam-

manti rose; solo non gli aggrada quella soverchia delicatezza, che spiritualizza tanto gli amori, limitandoli alla vista, e crede che i Greci conoscessero in questa parte la natura assai meglio de' Celti.

Non debbo tacervi, che alle cariche di Segretario e di Professore mi si è aggiunta anche l' altra di Giudice e Segretario nella Deputazione Accademica intorno alle Opere Teatrali, che d'ora innanzi dovranno a me indirizzarsi. Ho tentato ogni mezzo per liberarmi da tale impaccio, ma inutilmente. S'è mai sempre pericoloso il dar giudizio delle cose letterarie, nelle opere di gusto è impossibile non incontrare opposizioni, e la circostanza poi del premio le moltiplica all' infinito. Sibiliato mi disse, che avevate pensiero di calzare il coturno: siete a tempo di concorrere fino allo spirar di Decembre. Io certo spererei di vedere la vostra Musa armata di pugnale passeggiar coronata le Reali Scene di Parma. Addio.

LIV.

DELLO STESSO

Parma 15 *Decembre* 1772.

AMICO CARISSIMO.

Tre Odi sull'Armonia mi fanno istanza di presentarsi a voi, del cui favorevole orecchio ove possan gloriarsi non ambiranno che altri le ascolti. Esse domandarono già a prestito alcuni versi da Pindaro per imporre al volgo, che sempre ammira quello che meno intende, e domandarono insieme qualche scintilla del suo bel foco per ferire di maraviglia e di diletto le anime avezze a sentire le impressioni del bello, e dell'armonia. È assai lieve impresa conseguire il primo articolo, non così lieve il secondo. Contuttociò le superbette si credono esaudite senza eccezione. Voi correggetele coll' autorevole giudizio vostro, e comprimendone la baldanza richiamatele dal loro inganno, e quando pur non volessero acchetarsi, vi giovi confonderle, e sottometterle con alcun tratto

di vostro, o di Ossian, ch'è pur vostro, e che qua attendesi con impazienza.

Dalla carica di Pubblico Professore di lettere Greche immagino a me derivato l'obbligo di tradurre ed illustrare alcun classico Autore. Vivo mi punge il desiderio di ascoltar Pindaro ragionare tra noi; nè l'ampolloso Adimari, nè il dinervato Gautierez mi sgomentano dall' imprendere novellamente a volgarizzarlo. Ben mi fa pena lo sconosciuto musicale andamento della espressione e del numero, da cui risultava un precipuo vantaggio alle odi di quell' *Immenso*. Se i principj della Musica Greca fossero meno oscuri, sarebbe men duro l'indovinarlo. Ma io credo che vaneggiasse largamente Brazzuolo, e seco lui il Tartini, quando l'uno colle attitudini affannate della persona e gli sfinimenti della voce, l'altro co'variati e insensibili ricercamenti del violino si adulavano di riuscirvi. Sentirò volentieri, anzi vi prego a non la mi tacere, l'opinion vostra intorno alla scelta dell' autore da me ideata, e quando non la giudicaste migliore, o considerata in sè, o raffrontata all'indole del mio verseggiare, supplite suggerendo più accon-

ciamente. A Prosatori, guardimi il Cielo, ch'io mi accosti giammai. Demostene, quando farà sentire all'Italia il folgore e il tuono della sua eloquenza, giustificando il mio proponimento, farà pur saggio chiunque a non gareggiare con voi. L'incomodo, che vi arreco, per voi si doni alla stima impareggiabile, che sento, e all'amicizia, che mi fa in voi riporre tutta la confidenza.

Rispondendo non v'incresca d'accertarmi, se il pacchetto delle due Tragedie, e il presente vi siano stati consegnati franchi di porto. Non vorrei, che questo uffizio frodando i diritti della mia carica incomodasse la borsa degli amici. Addio.

Agli amici Toaldo, Vallisneri, e Sibiliato i miei saluti.

LV.

ALL'AB. ANGELO MAZZA

Padova 26 *Decembre* 1772.

Le tre vostre Odi hanno tutte le ragioni di andarsene superbette, anzi superbissime; ed

io lungi dallo sgridarle, mi compiaccio d'incoraggiarle maggiormente, e di farle conoscere ed applaudire da chiunque ha gusto in queste materie. Voi solo potete umiliarle in un modo degno di voi; quest' è col dar loro un numeroso stuolo di sorelle le quali come prodotte da voi, saranno senza dubbio uguali ad esse in bellezza. Voi vi andate avanzando a gran passi a meritar il titolo non già di Traduttor di Pindaro, ma di Pindaro Italiano. Io vi stimolo gagliardamente ad intraprendere l'opera da voi meditata, coll'idea che voi ci darete non già un Pindaro tradotto, ma un Pindaro nuovo. Il Poeta Greco non può aver maggior fortuna quanto di essere rimpastato da voi, che avete tutto il suo spirito con molte più cognizioni e più gusto. Intanto vi ringrazio vivamente delle prove che mi date della vostra amicizia col parteciparmi le produzioni del vostro ingegno, sulle quali intendo veramente d'aver un dritto incontrastabile per la piena e sincera giustizia ch'io rendo al vostro singolar talento, e per il vivo e cordiale interesse ch'io prendo alla vostra gloria.

Fra dieci o dodici giorni uscirà finalmen-

te alla luce l' intera Traduzione di Ossian. Voi mi fareste una somma grazia se sapeste indicarmi un mezzo di farvi giungere a Parma gli esemplari per cotesti Signori Associati col minor dispendio possibile. Attendo su questo articolo pronta risposta. Le cose vostre mi sono giunte fedelmente senza verun aggravio. Continuate a far onore all' Italia, e ad amarmi, come io v' amo. Addio.

LVI.

DEL SIG. ANGELO MAZZA

Parma 18 *Maggio* 1773.

AMICO CARISSIMO.

In mezzo alla folla delle occupazioni, che veramente m' opprimono, ho divorati i quattro volumi interamente. La prefazione è degna di voi. Essa respira da capo a fondo qual giudicioso e libero pensamento ch' è propria dote degli uomini di genio, e di gusto. Essa vendica molti, e me tra questi, a cui l' omerico Suicida il Brazzolo che si am-

mazzò fu più cortese di villanie che d' istruzione. L' ospitalità e le delizie di Tribano non mi faranno giammai dimenticare le Patenti *asinine*, delle quali mi condecorò più volte perchè osava di avventurare alcun dubbio sopra la coda della Gazza commentatrice di Mosco.

La miniera del vostro fraseggiamento, renduto sì malagevole ed angustiato dalla natura intrinseca dell' originale, è inesauribile, e fa sorpresa a chiunque giudica con rettitudine e senza preoccupazione.

Il tradurre in sì fatto modo può a buona ragione chiamarsi „ un creare i pensieri altrui „ come di Boileau diceva la Bruyere. Vi chieggo licenza di arricchire delle vostre bellezze le mie Traduzioni, assai fortunate ove possano tingersi di quel colore inimitabile, che sì mirabilmente compartesi dall' original vostro pennello.

Utilissimo è il Dizionario, utilissime e sensate le annotazioni, che avete aggiunto, ed utilissima la ben ragionata dissertazione, che forse stava meglio innanzi a' Poemi, che dopo, per la gran luce che sparge a intelligenza di quelli.

Insomma tutto farà chiaro alla posterità, che Marchetti, Caro, e Bentivoglio non hanno posto i confini al merito e alla gloria dei Traduttori, e che questi sono non molto al di sotto dell'originale allor quando sanno, come voi, emularlo. Addio.

LVII.

DEL CO. BENVENUTO DI S. RAFAELE

Chier 6 *Giugno* 1773.

EGREGIO SIG. ABATE.

Non potea accadermi una sì dolce ed onorata sorpresa, che il distinto favore della cortesissima ed elegantissima lettera, in cui ella mi colma di quell'alta lode, che V. S. si contenta di meritare, volendo, che sua mercè gli altri la conseguiscano. Ella è stata il mio vero Maestro; e s'ella mel tace, m'accorgo pure ben io del gran divario che corre tra l'imitatore e l'imitato. Il pensier tuttavia, che può consolar l'amor proprio di chi segue le di lei traccie si è, che rimanendo a

gran tratto inferiore al robusto e dignitoso Danteggiar dell'immortale sua penna, si può però meritar qualche elogio, e non esser privo affatto di pregio. Io nè son da tanto, nè presumo tant'oltre. Avrei mancato a me stesso, se divisando coloro, che ai versi sciolti e alla pensante poesia han posta l'opra, avessi taciuto affatto il Poeta, che a me par sommo; il Poeta che senza l'orpello della rima sa farsi leggere con incanto sempre maggiore.

Aspetto con quella impazienza, con cui si aspettano le cose eccellenti, la nuova e più copiosa ristampa de' suoi egregi volgarizzamenti, de' quali non conosco in Italia produzione che possa ire al pari. Ella si degni di conservarmi nella preziosa sua grazia, e vegga un sincero ammiratore del suo valor impareggiabile, in che col più distinto ossequio, colla più rispettosa gratitudine, colla più profonda stima passa all'onore di protestarsi.

LVIII.

MELCH. CESAROTTO V. cl.

S. D.

JO. JACOBUS HOTTINGERUS.

Magna me lætitia affecerunt literæ tuæ, honoris mihi ab Açademia Patavina habiti testes. Iisdem ex literis nunc primum illam quæstionem didici Italicis conceptam verbis, quam antea nonnisi conversam Germanice cognovissem. Quæ ego inter se conferens, vehementer metuo, mi Cesarotte, ne longius a meta aberraverim. Nam quæ tu scribis, „ i mezzi di accendere e conservare *la „ passione del bene degli uomini* „ ea, si quid homo, quod doleo, parum Italice doctus, intelligo, non prorsus cum illis conveniunt, quæ ego in Iselii Basileensis commentariis (Ephemeriden der Menschheit. April. 1782. pag. 480.) istis consignata verbis legeram. „ Welche sind die besten Mittel in den Her- „ zen junger Leute, die zu hohen Stellen be- „ stimmt sind, oder grossen Reichtum zu

„ erwarten haben, *Menschenliebe* (i. e. sive hominum amorem, sive humanitatem) zu „ erweken und zu unterhalten? „ Hoc mihi quidem uno indicio quæstio illa vestra innotuit. Quod ut satis accuratum sit vereor, vix animum inducens, ut credam, verba illa, *la passione del bene degli uomini*, quæ nescio an recte, bene de hominibus merendi studium interpretor, nil nisi hoc velle, quod Germani *Menschenliebe* dicunt. Quod si ita est, intelligo sane, me ut nonnulla fortasse in se probabilia, ita non satis adcommodate dixisse, neque comprehendisse omnem quæstionis ambitum. Itaque ut levitatis non meæ culpam a me avertam, te mi Cesarotte, atque per te Academiam vestram flagito, ut in operis edendi limine, vel has literas vel earum certe argumentum exponentes, omnem hujus nostri erroris originem aperiatis. Equidem me recta tenentem vinci a præstantiore, animo patiar æquissimo: verum aberrantem a meta non posse probabilem erroris adferre excusationem, illud profecto mihi videtur turpissimum. Utcunque autem se res habeat, sive vera auguramur, sive vanus est iste metus, nobis quidem, si vel paucissimis

rescripseris, rem feceris longe gratissimam. Tu vero hoc, quod tibi oneris per me injungitur, ignosce. Ceterum ita tibi persuadeas, me tibi, cujus vel ob egregiam illam de Ossiani carminibus dissertationem dudum maxima est apud me æstimatio, vehementer cupere esse commendatum. Vale. Dedi TVRICI die VII. IAN. CIƆCICCLXXIIII.

P. S. La societé des Antiquités de Cassel m'ayant fait l'honneur l'année passée de me déclarer pour un de ses membres honoraires, je le laisse entierement à vous Monsieur et aux autres membres de votre illustre Academie, si vous jugez à propos, de m'annoncer à la tête de ma dissertation en qualité de *Societ. Antiquit. Cassell. Sodal.*

LIX.

ALL' AUTORE

2 Ottobre 1768.

AMICO CARISSIMO.

Ho scorso tutti i vostri Libri. Il merito delle Ballate e Canzoni Inglesi, è appresso a

poco quello di tutte le composizioni poetiche dei tempi rozzi. In mezzo ad una moltitudine d' insipidezze, vi si ritrovano di quando in quando di quelle bellezze *naïves* che incantano i *connoisseurs*. Le Poesie Gallesi non son gran cosa, e il nostro Ossian paragonandolo a quei bardi, può dirsi veramente gigante. Della Messiade ho letto i quattro primi libri. Il Poema incomincia dal ritirarsi che fece Cristo sul Monte Oliveto, per orare insieme co' suoi discepoli. L'esultanza degli Angioli, dei Patriarchi, di Adamo e di Eva, e di tutta insomma la natura, per esser prossima la liberazione dell'uman genere, la rabbia del Demonio, i suoi progetti per distruggere il Messìa, e conservarsi il dominio della terra, l'esecuzion dei medesimi col determinar Giuda al tradimento, e l'inferocire l'animo di Caifas sommo sacerdote, la convocazione del Sandersim, in cui dopo lungo contrasto si decide la morte del Messìa, il ritorno di questi a Gerusalemme, e la Cena Pasquale, formano la materia dei quattro Libri che ho letto. La descrizione del Paradiso, e dell'Inferno sono due pezzi magnifici. Il carattere di Satanasso, e di al-

quanti altri Diavoli principali sono delineati fortemente, come pure quelli degli Angioli, e ciascheduno ha le sue gradazioni ben marcate. L'assemblea del Sandesim è forse quella ch' interessa maggiormente, perchè son uomini che parlano, e non vi sono nè estasi, nè visioni, nè amori serafici, dei quali questi quattro libri abbondano forse di troppo. Ma il soggetto li richiede, e il Poeta deve supponer nel lettore un' anima affatto teologica, il che mi spiace a dirlo, non è il mio caso; e lo confesserò con rossore, mi sono spesso annojato. L' Eroe del Poema è quale ha da essere; un uomo divino, un uomo che non è uomo, insomma un Ente di ragione, e m' interessa pochissimo. Spero per altro di trovare quest' interesse nei libri susseguenti, i quali mi rappresenteranno un giusto perseguitato. Scusate quest' informe ragguaglio. Addio. Desidero ardentemente il momento d' abbracciarvi. Addio.

C. S.

LX.

AL SIG. ANGELO MAZZA

Ho ricevuto le due Egloghe, e ve ne ringrazio. Voi vi farete sempre ammirare anche nei generi i meno fatti pel vostro carattere. Le vostre selve sono degne d'un Console, anzi d'un Monarca. Si scorge in voi un nativo di Elide che sa brillare anche in Arcadia. Anche tra i Pastori vi debbono essere i suoi gradi: il mercenario non ha che far col padrone dell'ovile; e il pastor di agnellette sarà diverso da quel di caproni, o di giovenche. Non oso decidere a qual classe appartenga il vostro Collega, giacchè ho gran motivo di credere che i giudizj di Padova non abbiano la fortuna d'incontrarsi con quelli di Parma. Ciò sia detto per atto di confidenza amichevole.

Spero che abbiate ricevuto i libri, e attenderò opportunamente le vostre grazie. V'abbraccio. Addio.

LXI.

ALLO STESSO

Padova 26 *Novembre* 1774.

Voi potreste render credibile in rigor di lettera l'*est Deus in nobis* d'Ovidio: se non che converrebbe in questa frase cangiar il numero e la persona, poichè certo io non conosco alcuno tra i nostri in cui si scorgano segni così visibili di vera ispirazione poetica. Non basta la grazia efficace d' Apollo per operare i vostri miracoli. Bisogna certamente che siate animato da una sensibile emanazione della natura Apollinea; e la dose non fu mai più forte in alcun antico o moderno Lirico di quello che in voi si mostra. Le vostre stanze m'hanno incantato e sorpreso all'estremo, e sorpresero meco tutte le persone a cui mi feci un vero piacere di comunicarle. I loro pregi sono tanti e sì grandi, che sarebbe lunga cosa l'annoverarli, non che lo svilupparli adeguatamente. Il vostro componimento che mi sarebbe sempre riuscito prezioso, diventa singolarmente interessante al

mio amor proprio, per la compiacenza che aveste d' indirizzar a me questo bel monumento del vostro ingegno, e per le delicate lodi che sapeste intesser non meno della mia fatica che del grande original Caledonio. Voi potete essere il segretario della gloria, come dell' Università. Una lode dettata in versi da Armonide è la patente più autentica di cotesta divinità, che ha per adoratori tanti Issioni. La venerabile ombra di Ossian è certamente questa volta andata in luogo di salvamento. Ella stette sino ad ora avviluppata nella sua nebbia per mancanza d' un buon cantore che ne facesse l' Elogio funebre. Ora *nel suo nembo partì lieta che intese Delle sue lodi il suon*, e sollevata dall'aura del vostro canto spazia nelle più pure regioni dell' etere. Di là essa m' incarica di farvi i suoi cordiali ringraziamenti insieme con quelli del padre Fingal, e dell' amico Cucullino. Non so se Pindaro ve gli farà ugualmente sinceri per il vostro egregio lavoro, a cui mi compiaccio sempre più d' avervi stimolato. Egli può temer a ragione che la vostra ufiziosità gli riesca gloriosamente fatale. Io sono ben certo che in questa gara di qua-

drighe poetiche egli colle sue mule corre rischio di rimanervi addietro per più d'uno stadio. Voi siete un Quinquerzione formidabile in tutti i giuochi di Pindo, e voi mi vedrete sempre alla meta pronto a batter la mano prima degli altri e a ricondurvi in trionfo.

Demostene è già spedito al Manfrè per consegnarsi all'Occhi. Fate voi che il Fratello scriva a questo una riga per accelerarne la spedizione. La carta che vedete deve essere in comune a voi e al nostro Capretta. Le circostanze arcane relative ad essa le diedero presso qualche amico un pregio forse maggiore di quel ch'ella ha realmente. Io la raccomando a tutta la discrezione della vostra amicizia. Il diffonderla, dopo le cose accadute, potrebbe aver per me qualche conseguenza molesta, e voi non vorrete certamente che il vostro favore sempre onorifico mi apporti per altri capi verun pregiudizio. L'amico Capretta vorrebbe anche aver la copia d'una Canzone Antigesuitica in risposta a quella del qm. P. Bondi. Ella merita certamente d'esser letta e applaudita da voi; ma mi dispenso dall'aggiungerla per non ac-

crescer di soverchio la mole della lettera, avvertendo l'amico che il Girardi ne ha una copia, nè, credo, avrà difficoltà di comunicarla. Quando ciò fosse, egli non ha che ad avvisarmene, ed io mi farò tosto un piacere di soddisfarlo.

Conservatemi il vostro affetto, e credetemi vostro col più sincero sentimento. Addio.

LXII.

DEL SIG. ANGELO MAZZA

Parma 6 *Decembre* 74.

Voi siete ugualmente grande nel meritar la lode che nel compartirla. La vostra lettera onora per modo le mie stanze, e dipinge il mio estro con colori sì seducenti, che quasi mi farebbe credere d'esser quel che non sono, se contro l'autorità vostra non mi parlasse l'intimo senso, sciogliendo l'incanto della vostra eloquenza. Non arriverete mai a convincermi, se prima non mi spogliate l'anima della viva impressione dei vostri sciolti. Ogni volta ch'io penso a quel *velo, che frapponean*

l'alpi Tra il guardo altier d'imperiosi Duci, E della patria l'adorata imago ; e a quel *Colosso che colle sparse membra Ricopre il Mondo che copria con l'ombra*, io mi persuado che voi valete almen tanto nell' arte di comporre, che in quella di tradurre ; nella quale per sentimento universale valete incomparabilmente. Le sole due immagini surriferite vi caratterizzano, a parer mio, per un genio di sfera illimitata. Entrate per un momento in voi stesso, ed imparerete ad essere gentile con me senza esser ingiusto con voi.

Ho consegnato a Capretta il vostro foglio scritto ; io ne ho tratto copia. Gelosi entrambi della quiete dell'amico ci siamo fatto un dovere di non procacciarvi, inconsideratamente, il menomo disturbo. Che pezzo divino! le osservazioni profonde e ingegnose di d'Alembert non avanzano per nessun conto le vostre. Mi ha sorpreso il vedere tanta novità di argomento così maneggiato. Quelle viste medesime che la cortese Natura scoperse ad altri prima di voi, i quali o le lasciarono poscia infeconde o le volsero a vantaggio del pregiudizio, promosse dal vostro raziocinio picchiano all'anima con tanta forza, come

venissero a luce novellamente. L'apostrofe a'*Figli* della Patria, è degno dell'Orator magno, che ci fai rivivere: se non fu accolto graziosamente, il Cielo non avveri il presagio, che ne ritraggo. Addio.

LXIII.

AL SIG. CO. GIAMBATISTA GIOVIO

Padova 25 *Gennajo* 1775.

PREGIATISSIMO SIG. CAVALIERE.

Con la più gradita sorpresa ricevei ne' giorni scorsi l'onor d'un suo foglio accompagnato dal prezioso dono delle sue opere. Un saggio di tal natura uscito da un nobil signore in età così fresca è un fenomeno sorprendente in Italia; ed io non saprei dire, quale ella sia per comparire alla meta, se fino nelle mosse si mostra già così grande. La Poesia e la Religione debbono esserle ugualmente obbligate delle sue gloriose fatiche, e in ogni senso ella ben merita l'elogio fattole dal suo concittadino (*) *Grandia Elunbranti*.

(*) Il Canonico Francesco Rezzano.

Scorgò nel suo Trattato vasta e scelta erudizione unita alla solidità del ragionamento; e nelle Poesie ravviso una novità, un'arditezza, e una forza straordinaria. Ben è vero (poichè ella vuol pure che io le parli con qualche maggior libertà) che i zelatori di una certa purezza troveranno per avventura a ridire a qualche espressione, che può sembrare un po' troppo lontana dallo stile del genio Italiano : ma questa singolarità nasce da indole generosa e feconda; e quando il fervore della fantasia andrà a poco a poco rattemperandosi, ella saprà bene da se stesso afferrar quel punto di mezzo, al di là del quale le virtù istesse cominciano ad accostarsi al difetto. Scusi di grazia l'ardire, a cui la sua bontà ha voluto incoraggirmi. Del resto osservo nelle sue opere una qualità, che fa tanto onore al suo cuore, quanto le sue produzioni ne fanno al suo spirito. Questa è quell' ingenuo candore, con cui ella si compiace d' indicare i fonti, a cui attinse qualche pensiero, e qualche felice immagine, che spesso divien più bella tra le sue mani. Tanti pregi d' ingegno e di carattere, che l' adornano, fanno, che io mi compiac-

cia altamente dell' onore, ch' ella mi fa col chiamarmi a parte delle sue nobili produzioni, come pure della cortese opinione, che nutre de' miei mediocri talenti. Colla prima occasione opportuna mi farò pregio di spedirle il primo Tomo della mia Traduzione di Demostene. Conosco, quanto il contraccambio sia sproporzionato; ma ella che è gentile, quanto è dotto, spero che vorrà gradirlo, come un attestato di stima e riconoscenza piuttosto, che come un dono letterario. Il Brazzuolo non ha mai pubblicata la sua Traduzione d'Omero, anzi pur non l' ha mai terminata. Egli la fece, l'abbruciò, la rifece, e l' abbruciò di nuovo più d' una volta, e co' suoi bizzarri raffinamenti guastava le cose in luogo di perfezionarle.

LXIV.

DE M. DE VOGHT

Vienne du 8 *Juillet* 1776.

C'est en rendant l' hommage le plus sincere au Talent, que je tache, mon cher Abbé, de

me rappeller à votre souvenir; quand on cultive les lettres avec autant de génie que vous, on est sûr de ne pas frapper à demi et je sais bon gré à ma sensibilité d'avoir pu sentir tout votre mérite dans une litterature que je ne connois pas encore tant que je l'aime. Vous ne ressemblez pas à ces poëtes modernes qui se trainent avec affectation sur les pas de Petrarque, qui ont quelque fois son langage, mais jamais son âme, ni son esprit: ou à ces autres qui voulant transporter dans votre langue riche et pittoresque les anthithèses épigrammatiques des pauvres ultramontains font revivre le mauvais goût du Seicento. Vous joignez le feu d'une brillante imagination à la douce chaleur de la sensibilité. Vous avez su saisir les nuances des passions, l'harmonie de vos vers sait en imiter l'expression, et je me rappelle avec beaucoup de plaisir des sonnets que vous avez eu la bonté de me dire, qui m'ont prouvé que vous avez rendu ce genre de composition aussi interessant qu'il est difficile. Quand ferez vous un jour imprimer quelque chose qui soit plus proprement dit à vous que les fleurs dont vous, ornez vos Traductions?

Quand on est fait comme vous on n'est jamais mieux inspiré que par son génie, et celui du poëte que vous traduisez ne peut que rallentir le vol du vòtre. La lecture de votre excellente Traduction d'Ossian n'a servi qu'a faire renaître en moi ce desir; que ne feriez-vous pas sans ces chaînes; vous qui avez si bien fait parler le poëte celtique en italien? Je ne desespère pas de porter M. Gluch à mettre quelque chose de cet ouvrage en musique; il a perdu une nièce charmante qui l' attachoit à cet art, et qu' il pleure encore. J' attends avec empressement le petit traité sur la versification italienne, vos *versi sciolti* et vos sonnets; je vous prie de vous rappeller que vous m'avez promis de les envoyer pour moi à M. le Comte Algarotti: je vous assure que je les mérite par le prix que j'y mets et par l' impatience avec laquelle je les desire.

Vous avez fait sur moi la plus grande impression, et je sens que je ne pourrai jamais vous oublier: j'ose même vous proposer de continuer notre correspondence, je pourrois vous procurer les ouvrages latins ou anglais du Nord dont vous pouvez avoir besoin et vous me donnerez quelque fois des Nou-

velles de votre Litterature italienne, vous m' enverrez surtout vos ouvrages originaux. Nous avons assez d'amateurs pour pouvoir les faire ou reimprimer ou traduire dans le Nord et je souhaite vivement que le nom de mon *Appollon Cesarotti* soit connu par tout comme il le merite.

Pour vous épargner la peine de m'adresser la reponse en droiture, vous n' avez qu' a l'envoyer à M. d'Algarotti à Venise qui me la fera parvenir. Adieu mon cher abbé, aimes moi un peu, repondez moi en italien et croyez que, hormis mon estime pour votre genie, je nourrirai toujours pour vous le sentiment de la plus parfaite consideration.

De Voght.

LXV.

AL SIG. VOGHT.

La vostra cara lettera ha fatto sopra di me quella impressione che soglion fare sopra il cuor degli amanti i ritratti delle loro Belle. Ella mi risvegliò al vivo l'idea non solo del vostro gentil carattere, e del vostro spirito, ma

persino quella della vostra amabile ed interessante fisonomia. Io la lessi più volte col più tenero sentimento di compiacenza. Voi mi colmate di lodi così delicate, e quel ch'è più accompagnate da un senso di così dolce interesse, che sarei ben scioccamente e sgraziatamente modesto se non confessassi d'esserne lusingato in un modo particolare. Ma quantunque la vostra esuberante parzialità verso di me abbia di che tentare tutta la concupiscenza del mio amor proprio, la mia sensibilità è assai più toccata dai testimonj del vostro affetto, di quel che il mio spirito sia solleticato dal vostro favorevol giudizio. Io godo estremamente d'esservi caro, e se una qualche vostra illusione rapporto al mio merito può giovarmi per questo oggetto, confessò che questa volta io non mi sento tanto filosofo per potermi risolvere a disingannarvi con mio discapito. In molte altre occasioni io mi sono veramente pregiato di questa scrupolosa sincerità: ma il vostro affetto m'interessa troppo al vivo per non far tacere gli scrupoli. Quando la nostra amicizia sarà maggiormente consolidata, potrò allora mostrarmivi più allo scoperto: ora in

questa specie di prima trepidazione amatoria io mi guarderò bene dal raffreddare il vostro caro entusiasmo . Io sono afflittissimo di non potervi per anco trasmettere il MS. delle mie Poesie Italiane : un copista infedele a cui avea dato il mio scartafaccio me lo ritenne più d'un mese senza far nulla , ed ebbi grandissima pena a riaverlo . Ora l'ho ricuperato , e datolo ad altra mano più esatta e sicura , sicchè fra quindici o venti giorni sarò in caso di farvelo giungere . Il Trattatello della versificazione Italiana è a Venezia appresso un amico che ora si trova a Verona , nè ritornerà che al fine del mese . Tornato che sia me lo rimanderà tosto , ed io non tarderò a spedirvelo . La Poesia Italiana amata e coltivata da voi mi diverrà più cara ed interessante . A quest'ora voi la gustate più di molti che tra noi la professano . Essi sapranno più termini e più frasi di voi , ma la sensibilità e l'aggiustatezza non si apprendono su i Dizionarj . Voi avete una squisitezza di tatto particolare . Oso credere che il Trattato della Versificazione accompagnato da una lettura meditata di Ossian vi metterà pienamente al fatto anche di quelle mi–

nute bellezze, che sono spesso il condimento delle grandi. Mi sarebbe al certo gratissimo di veder posto in musica da cotesto celebre Professore qualche pezzo rimato del Celtico Bardo. Io non ho veruna intelligenza di quest' arte, ma parmi pure che quella versificazione imitativa, spezzata, e varia, sarebbe suscettibile di bellezze musicali straordinarie. Niente mi può esser più dolce dell' offerta che voi mi fate della vostra corrispondenza. Io non sono mai stato assai vago di conoscenze forastiere, e molto meno di carteggi di questo genere. Tutto per lo più si riduce ad una vana formalità, e ad un freddo commercio di lodi, in cui la persuasione ha poca parte, e il sentimento nissuna. Voi siete il solo forastiere che m' ha guadagnato l' animo al primo abbordo: e il giudizio e la sensazione vanno perfettamente d' accordo rispetto a voi. Le vostre lettere mi saranno sempre carissime, ed io comincio da ora a segnarmi colla più dolce compiacenza ec.

LXVI.

AL SIG. ANGELO MAZZA

10 *Febbraro* 1776.

Dai vostri leggiadri e nobili Sonetti veggo che i piaceri d'Imeneo accendono in Voi più vivamente quei delle Muse; e me ne congratulo con queste vostre favorite divinità. Benchè la carriera Olimpica sia alquanto diversa dall'amatoria, spero che in breve vedremo le foglie degli ulivi Eléi appassite dal tempo rinverdire per opera vostra, e far vergogna al suol natio.

Ho letto Rossana che trovo ben condotta, interessante, scritta con grazia e con nobiltà. Ma Dio la perdoni ad Igino e a Pausania che ci regalarono d'un Auge. Non dico di più, perchè so che Voi mi prevenite nel resto.

LXVII.

ALLO STESSO

Padova 12 *Decembre* 1777.

Le vostre terzine sono uno de' pezzi più sublimi ch' io abbia mai letto, e quando pen-

so che questa è forse la ventesima volta che voi vi esercitate in questo soggetto, io me ne strasecolo come del fenomeno più sorprendente di fecondità e di maestria poetica. Se il Padre Dante avesse scritto il suo Poema da capo a fondo con questo stile, oh allor sì che avrebbe meritato l' adorazione non solo de' suoi pedanti idolatri, ma di tutti gli uomini di gusto. Dopo ciò potete esser certo che le lodi che voi date al mio Poemetto benchè destino in me una gratissima compiacenza, sono però assai lungi dal farmi superbo. Il vostro confronto parla più forte dei vostri elogi.

Duolmi assai di sentirvi incomodato specialmente negli occhi. Conosco quanto ciò debba esser pesante a chi sa fare così buon uso d' una parte tanto preziosa. Anche il merito materiale dei vostri occhi doveva farli rispettare un poco di più. Essi sono animati e focosi come il vostro spirito: della loro efficacia lascio parlare a quella ch'ebbe la fortuna di farvi padre. Custoditeli adunque gelosamente, e lasciate da canto i libri. Il vostro ingegno può crearne di migliori di quei che potete leggere.

V' invio un sonetto d'un mio alunno ed amico, l' ab. Gaudenzi. Egli marcia a gran passi per la strada maestra della sublime Poesia, in capo alla quale voi siete piantato, come il Dio Termine, a cui egli da molto tempo apprese a far le sue libazioni. Addio.

LXVIII.

ALLO STESSO

Padova 1778.

Quelli che vi si presentano a mio nome sono degnissimi di conoscervi, e di esser da Voi conosciuti. L'uno è il sig. Giambattista Cromer, l' altro il sig. Tommaso Gallini, due de' più illustri Oratori del Foro Veneto, e che quantunque giovani non la cedono ad alcuno de' provetti. Il primo fu già mio discepolo, ed è fino da quel tempo uno de'miei più cari ed intimi amici. Ambedue alla singolare abilità nella loro professione aggiungono somma coltura di spirito, la maggior onestà di carattere, e tutta la pulitezza della miglior società. Facendo ora un piccolo viag-

gio per l'Italia bramano di conoscere gli uomini celebri. Vengono a Parma. Poteva io scordarmi di Voi? La fama avea loro parlato spesso del vostro nome; e sanno da me ch'io vi amo tanto come amico, quanto vi ammiro e rispetto come uomo di lettere. Mi compiaccio adunque d'indirizzarvegli, certo di far cosa gratissima all'uno e agli altri.

Mi piacque molto l'idea e l'aggiustatezza del vostro sonetto. Ma già l'aggiunto di *vostro* è sempre un elogio ec.

LXIX.

ALL'AV. SAV. MATTEI

Padova 20 *Maggio* 1778.

AMICO VENERATISSIMO.

La vostra opera mi fu inviata da Venezia, mentre io era fuor di città, e solo nei giorni scorsi potei accingermi a questa lettura. Ho letto finora posatamente la dissertazione preliminare, e la trovo un capo d'opera di vera critica. Non so mai d'aver veduta tanta eru-

dizione unita a tanta forza di ragionamento, tanta novità nelle viste, tanta sagacità nelle ricerche, tanta aggiustatezza nelle riflessioni, tanta squisitezza nel gusto. Tutto è solido, luminoso, ameno, piccante, e scritto con certa nobile sprezzatura, che mostra l'uomo superiore. Ciò che dite intorno al Salvini, ed all'avvertenze necessarie per ben tradurre sono affatto secondo il mio genio. La letteratura sacra, e la profana rischiarate l'una per l'altra hanno con voi un obbligo straordinario. Alcuno forse potrebbe ancor dubitare dell'eccellenza incomparabile della Poesia Greca: ma niuno certamente dubiterà, che voi non siate l'atleta il più forte, e il campione il meglio agguerrito di questa causa. Il vostro Gravina rispetto a voi non è che un declamatore sublime più atto ad abbagliare che a convincere. Ho lette le vostre risposte all'Effemeridista ed al Giornalista, che sono un modello di vera critica nelle materie di gusto. Io vi chiamo Giureconsulto della letteratura, anzi giudice superiore della scuola di Parnaso. In somma io non ho parole che bastino a spiegarvi il senso d'ammirazione che destò in me questa

lettura; andrò continuandola con vivo trasporto, e ve ne scriverò di tempo in tempo il mio sentimento.

Intanto debbo comunicarvi un progetto che v'interessa. I tomi della vostr' Opera mi si sono strappati di mano. Il Presidente alla Stamperia di questo illustre Seminario crede giustamente di onorare i suoi torchi coll'intraprenderne una nuova edizione. Siccome ei sa, che io godo l'onore della vostra grazia, così mi commette di comunicarvelo, e d'indagare nel tempo stesso se la cosa potesse in alcun senso spiacervi. In tal caso egli si farà un dovere di desistere affatto, e di sospenderne il progetto finchè a voi piaccia. Se poi non ci avete difficoltà egli intraprenderà il lavoro assai volentieri. Sarebbe poi un prezioso regalo, se aveste qualcosa da aggiungere a questa nuova Edizione, sia dissertazione, sia schiarimento o qualunque altra cosa che voi credeste opportuna. Somma sarebbe certamente la mia compiacenza di veder qui fra noi diffondersi l'opera di un amico che io venero giustamente, opera che dee meritargli anche in queste parti gli applausi universali, come gli ha riscossi in ogni

altro luogo. Quanto a voi, potrebbe lusingarvi la sicurezza di esser ben servito in questa Stamperia: difficilmente si può altrove lontano dall'Autore con felicità condurre a fine una simile impresa. Vi bisognano degli uomini periti nelle lingue orientali per la correzione. Voi sapete quanto abbondi di tali uomini questo Seminario. Vi assiste particolarmente il Sig. Don Vincenzo Carraro, persona fornita di molte cognizioni, e versatissima in questi studj. Risolvete se questa nuova edizione convenga ai vostri interessi, che io attenderò i vostri riscontri, nell'atto che congratulandomi con voi, con l'Italia, e con tutta la letteratura, vi prego di credermi con vivo sentimento.

LXX.

DELL'AV. SAV. MATTEI

Napoli 2 Giugno 1778.

AMICO INCOMPARABILE.

Forse contemporaneamente sarà giunta a voi la mia Opera, ed a me le vostre Trage-

die Volteriane. Le ho scorse subito con avidità, e veramente sono due pezzi ammirabili, e per l'originale e per la traduzione. Gli eleganti, ma audaci ed impertinenti, se ben forse veraci giambi, mi han dilettato. I discorsi incantano, ma quello sulla poetica universale, e sull' origine della Poesia è troppo metafisico, e potrebbe credersi un piano ineseguibile come la lingua comune. Esso è però uno sforzo d' ingegno, e d' ingegno grande, meraviglioso, originale. Voi siete esente da tutti i pregiudizj dei quali i filologi non san mai spogliarsi: ma siete troppo franco di pubblicare anche a' profani quei per altro veri sentimenti, che potrebbero comunicarsi fra due letterati a porte chiuse. Un poco d' impostura bisogna lasciarla: nè so poi quando per caso intraprendeste la traduzione di Omero, come di Ossian, se i Poeti Greci non avessero presso di voi miglior sorte. Io in questo esame ho conservato maggiore moderazione, e forse ho detto meno di quello che ne sentiva. Mi direte che nulla di questa moderazione abbia usato cogl' interpetri della Bibbia, cogl' investigatori dei sensi mistici, e qualche volta anche coi

Padri. Abbiam fatto male tutti e due. Se vivesse Salvini, e il vostro Lazzarini, che ne sarebbe di voi e di me? amico io sono del vostro avviso, e voi ne vedete i semi nelle mie opere, e se nol fossi, la lettura delle vostre dissertazioni, e più l'esempio mi convertirebbe. Chi può resistere all'incanto della vostra eloquenza? Bramerei che interrompendo la lettura dei Salmi leggeste la dissertazione del nuovo sistema d'interpetrare i Tragici Greci, ch'è nel fine del secondo Tomo del Saggio delle Poesie, e vorrei sapere, se i miei sentimenti possono accordarsi coi vostri. A me pare che per diverse vie ci uniamo all'istesso punto. Questa sarebbe per me grandissimac onsolazione, perchè avrei allor pensato come l'Ab. Cesarotti, cioè uno dei migliori Poeti, e de'migliori uomini di spirito, e di giudizio che abbia oggi l'Italia.

Vi ringrazio degli elogi, che date alla mia Opera: se venissero da altra mano io direi che fossero sospetti di adulazione. Non vi è motivo di creder ciò di voi, ma vi avrà potuto trasportare un poco l'amicizia. Se volete ch'io gli creda sinceri ditemi tutto ciò che non vi piace. In un' Opera così lunga,

in cui al dire di Orazio *fas est obrepere somnum*, non è possibile che non vi sieno infinite cose, o mal pensate, o mal ragionate, o male espresse. Io non son contento di molti, e molti luoghi della mia traduzione: potrei lusingarmi che tutto sódisfacesse ad un orecchio così delicato come è il vostro? Io ringrazio voi, e codesto Sig. Prefetto della Stamperia della cura, che avete presa per una nuova edizione della mia Opera. Mi ritrovo poeo contento delle edizioni non correttissime replicatamente fatte fuori di questo Regno: l'edizioni anche Napoletane mi sodisfano poco, perchè non bene ordinate, più tosto per altro per colpa mia, che non avea terminata l'opera, e che siccome rubava qualche poco di tempo alle occupazioni del Foro, distendeva qualche dissertazione che mi si strappava di mano, e s'inseriva dallo stampatore in quel tomo che per caso aveva allor sotto al torchio. Io non ho mercato mai colle stampe: ho lasciato che gli altri si arricchissero sulle mie fatiche. Perciò non ho alcuno interesse, e potrà costà liberamente farsi la nuova edizione. Io darò delle nuove dissertazioni e delle moltissime giunte, e

correggerò nella versione tutto quello che a voi non piacerà, ancorchè si desse il caso che piacesse al mio orecchio. Ho avuto sempre desiderio di trovare un amico sincero, che mi avvertisse de'miei errori, ma non l'ho mai trovato: ho bensì ritrovati dei nemici, che mi hanno a torto accusato in ciò che io forse avea ragione, o degli amici che mi han lusingato in ciò che forse aveva torto. Se volete che io cooperi alla maggior perfezione di cotesta nuova ristampa, instruitemi, parlatemi con candidezza, altrimenti non voglio affatto saperne. Il tempo mi manca. Conservatevi, amatemi, e credetemi tutto vostro.

LXXI.

ALL'AVV. SAV. MATTEI

Padova 11 *Giugno* 1778.

AMICO CARISSIMO.

Mi rallegro che abbian trovata qualche grazia dinanzi al vostro tribunale i miei Ragionamenti che vanno dietro alle due Trage-

die del Voltaire. Io gli ho scritti molti anni fa, e gli avrei certamente migliorati, e rettificati in più d'un luogo se avessi dovuto ristamparli specialmente dopo aver letto le vostre maravigliose ed incomparabili dissertazioni su queste materie. Confesso ch'io stava con molta trepidazione del vostro giudizio. Io vi metto assolutamente alla testa dell'Areopago letterario, nè avrei saputo come, o a chi appellarmi da una vostra sentenza condannatoria. Or che ho la buona sorte di trovarvi favorevole, sfido francamente tutti gli Eaci, e i Radamanti, non che un intero esercito de'nostri Giudici Triobolari.

Ho letto nuovamente il vostro Discorso sopra i Tragici Greci, e lo trovo sempre più sorprendente. Non poteva immaginarsi niente di più solido, di più nuovo, e di più felice, nè trattarsi con maggiore sceltezza di erudizione, e forza d'ingegno. Questo è il solo sistema che può giustificare i Tragici Greci di tante apparenti incongruenze, che in ogn'altro modo riescono inescusabili. Voi mi consolate facendomi toccar con mani, che la scena dei Greci era discretamente variabile; giacchè non ho mai saputo adottare

come un canone inrefragabile, quella scrupolosa unità di luogo contraria alla natura de' fatti che hanno preparamento e viluppo. Se avessi dovuto tradurre i Tragici Greci, credo che senza essermi incontrato col vostro sistema, ci avrei aderito così per istinto, trasportando in versi lirici rimati i pezzi di maggior passione e scritti con metódo diverso. Ma certamente adesso disperarei di potermi accostare all' eccellente traduzione che avete fatto di quella scena dell' Ecuba, che mi mette in un furioso desiderio di vedere un' intiera Tragedia da voi tradotta in un modo così naturale e mirabile.

In prova che il vostro Discorso ha fatto un vero effetto sopra il mio animo, devo chiamarmi in colpa dinanzi a voi d' un peccato non indifferente, ed è quello di aver inavvedutamente aderito al pregiudizio de' nostri pedanti, ch' escludono i drammi del Metastasio dal numero delle genuine Tragedie. Ciò fece, ch'io non ne parlassi ne' miei giambi intorno a' Tragici antichi, e moderni. Posso però pregiarmi a differenza di costoro di aver sempre ammirato Metastasio come uno dei piu sovrani Poeti che sieno mai stati al

mondo. Del resto, non mi crediate punto più parziale de' moderni, che degli antichi. Io mi pregio in queste materie della perfetta neutralità; e se talora sembro un po' più sensibile a' difetti, che alle virtù dei Greci, questo non è che per l'odio, che mi destano i nostri miserabili critici, che esaltano costantemente gli antichi a spese de' moderni, e rinegano il buon senso per trasformare in pregi anche i loro vizj.

Veniamo alle cose vostre. Voi v' ingannate se credete, che io possa adularvi, e che le mie espressioni non nascan dal cuore. Voi vi offrite di cambiare nella vostr' Opera quel che a me non piacerà senza esame, come se il mio gusto sia più fino e più sicuro del vostro. Comunque sia, per darvi una prova del mio candore vi compiego un foglio de' passi che crederei che potreste ritoccare nella vostra traduzione. Egli è certo, che quanto alla sagacità critica, che risplende nelle dissertazioni, e nelle note non vi può essere che una voce di applauso. La traduzione in generale è felicissima, disinvolta ed originale: i Salmi possono chiamarsi vostri, giacchè voi per lo meno fate a metà con Da-

vide. Il vostro modo di tradurre adegua tutte le mie idee in questo proposito. Chi sa tradur così, merita di esser posto fra gli originali ben più, che fra i traduttori. Potrebbe non pertanto in qualche luogo non piacere interamente a tutte le classi per qualche negligenza, per qualche scarsezza di rime nelle canzoni libere, e per qualche non grato concorso di vocali, che non di rado s' incontra ne' versi, cose a cui le schizzinose orecchie de' nostri potrebbero esser troppo sensibili. Mi tacciereste voi di temerità, se osassi confortarvi a ritoccare alcuni luoghi almeno per adattarvi alla nostra superstizione, e sapete che questa è una divinità, a cui bisogna o poco o molto sacrificare ad ogni costo. Ho stimato ancora notarvi tutti i versi sdruccioli posti a caso: non parlo dei componimenti intieri in tal sorta di versi, parlo di quei che si frammischiano, e ch'io vorrei che non si frammischiassero se non quando esprimessero qualche cosa, che richiedesse la novità di tale straordinaria cadenza, come sono quegli ammirabili, e divini sdruccioli, che frammischiate nella traduzione del Salmo *Diligam*

te Domine . Ne' luoghi segnati forse il mio affetto per voi mi avrà reso un poco timido, e forse io stesso sono un poco più superstizioso di quel ch' io creda, e mi figuro di poter dispiacere a taluno qualche cosa, che forse non dispiacerà; ma in ogni modo la nostra amicizia non soffre, ch' io vi dissimuli ciocchè sento, e che parmi di esser di maggior vostra gloria.

Intanto datemi ancor voi prova della vostra sincerità. Non sarà difficile che dopo terminata la traduzione di Demostene io debba lavorare intorno all'Omero. Per dare a me stesso un saggio delle mie forze ho tradotti i primi 500 versi dell'Iliade, e se tutto potesse continuar così, non potrei esser discontento della mia fatica. Se mai accadesse ch' io dovessi daddovero esercitarmi in questo formidabile lavoro, mi raccomanderò caldamente a' vostri lumi, giacchè in tal caso sarebbe mio pensiero di arricchire il Testo di tutte le annotazioni, ed illustrazioni più ragionevoli. Vi accludo anticipatamente questi 500 versi, su de' quali aspetto un particolare . e minuto vostro giudizio; ma il piacer di discorrer con voi mi fa abusar della car-

ta, e dell' ozio vostro. Continuate ad amarmi, ed accertatevi che io sono con tutto lo spirito.

LXXII.

DELL' AVV. SAV. MATTEI

Napoli 23 Giugno 1778.

AMICO PREGEVOLISSIMO.

Vi ringrazio del foglio; non l'esamino: mi acquieto al vostro giudizio, e ve ne do una prova colle correzioni, che vi compiego. L' avervi ubbidito in risposta vi dimostrerà che molte di esse eran fatte, e che il vostro gusto si è incontrato col mio, che già non era contento di alcune cose, anche prima de' vostri avvertimenti. Non lascio però di assicurarvi, che generalmente qui fra noi non fa mal suono il concorso delle vocali, e de' dittonghi che si elidono, e i nostri musici che sono più schizinosi di tutti non han difficoltà di cantare i *suoi amori*, e i *miei affetti*. All' incontro qui non si soffre quel difetto che dai Latini si chiama *hiatus*, che è

il contrario, e che sovente s' incontra nei Poeti di cotesta parte d'Italia, e molto più ne' Lombardi. Forse ciò nasce, che la nostra pronunzia è velocissima; e la vostra più tarda, onde non riesce a noi difficile d'unir più vocali ed eliderle, come riesce comodo a voi altri di non elidere e riposare. Del resto a riserva di pochi luoghi, in cui non si è potuto, ho cambiati tutti gli altri, e così mi regolerò ne' fogli seguenti che mi spedirete.

Intanto io debbo ringraziarvi de' 500 versi d'Omero, che mi avete inviati. Io son rimasto incantato da tal lettura. Non è il primo libro dell'Iliade il più bello del Poema: eppure voi avete saputo darli un'aria di maestoso, e di grande. Che farete in que'luoghi, ove Omero è veramente grande da se senza bisogno di molto ajuto? Quanto par che cambj di sentimento la parlata d'Agamennone al Sacerdote nella vostra traduzione, la quale per altro è fedelissima, sebbene con gran giudizio vi si adattano al nostro genio certe espressioni del Greco Poeta, che parrebbe impossibile ingentilire? E quelle poche parole dopo la parlata con tanta accortezza interrotte, non sono una pennella-

ta incomparabile di Raffaello? Ogni verso merita un particolare elogio, a riserva dei primi nove che non mi piacciono affatto, e bisogna cambiarli. Veggo che è assai difficile, ed io mi sono inutilmente provato: ma al traduttore di Ossian riesce facile ogni cosa difficile, sol che lo voglia. Io vi sarò sempre.

LXXIII.

ALL' AVV. SAV. MATTEI

Padova 20 *Marzo* 1799.

AMICO IMPAREGGIABILE.

Io non vorrei giurare, che Giobbe fosse realmente un giureconsulto: ma ognuno che vi legge giurerà meco, che voi siate un giureconsulto letterario singolare, anzi unico, e che trattate le vostre cause con una bravura sorprendente. La vostra dissertazione mi piacque all'estremo. Ci trovo una novità, una sensatezza, una superiorità di lumi, e di giudizio che mi rapisce. In somma voi siete un uomo originale: nè la critica può vantare un

altro nome che sia degno di starvi accanto. Mi sono abbattuto con mia sorpresa in un nuovo tratto della vostra cordialità verso di me. Non so esprimervi quanto io vada superbo della vostra approvazione, ma confesso nel tempo stesso, ch' io sono altrettanto umiliato dal pensiero di esser troppo lungi dal meritar tutto l' onore del vostro favorevol giudizio. Ma già su questo articolo mi sono spiegato altre volte, e se la vostra parzialità vi fa travedere, io non avrò almeno il rimorso di aver cooperato a sedurvi.

Ricevo ancora il foglio delle correzioni che son bene opportune. La vostra gloria sarà così più compita, e più pura: non so saziarmi d' ammirare tanta vostra docilità in mezzo a tanta dottrina, ed a tanta fama, e quasi mi vergogno, che abbiate voluto usare questa differenza al mio giudizio: ma mi conforto pensando, che quanto vi scrissi fu dettato dal più candido amichevole zelo.

Credo senza difficoltà che la diversità della pronunzia renda meno spiacevole fra voi l'incontro de' dittonghi, ma io credo altresì, che in questo punto la nostra regola debba essere non la pronunzia d'una provincia par-

ticolare, ma l'uso de' buoni scrittori. Io odio gli *hiatus* al par di voi, ma i Poeti che si fecero uno studio esatto dell'armonia fuggono egualmente e gl'iati, e gli accozzamenti. In tutto Metastasio non ne troverete alcuno, nè alcuno pure nel Tasso. Dico lo stesso dei termini: la loro nobiltà, o bassezza dipende dall'esempio degli Autori, stimato universalmente per una felice e conveniente eleganza. Questi maestri debbono consultarsi colle dovute eccezioni per altro, e senza superstizione. Se ci scostiam da costoro avremo ben tosto anche nella lingua scritta tanti dialetti, quante sono le provincie d'Italia, nè potremo mai sperare di essere intesi e gustati universalmente.

La lettera del gran Metastasio (*) ch'io

(*) Il celebre Metastasio, scrivendo all'Avv. Mattei, così si esprimeva parlando dell'Ab. Cesarotti:
,, Vi sono gratissimo del prezioso acquisto che mi avete
,, procurato cogli aurei vostri scritti di un così valoroso,
,, dotto, e celebre fautore qual è il Sig. Ab. Cesa-
,, rotti, di cui già da lungo tempo ammiro le vaste co-
,, gnizioni, il sublime ingegno, e la invidiabile attivi-
,, tà colla quale egli si distingue in ogni specie d'amena,
,, o severa letteratura. Duolmi solo che egli scelga
,, le mie fanfaluche per armi da battersi cogli stranieri,
,, ma il più fragile ramuscello fra le mani di un suo
,, pari può diventar la Clava di Alcide ,,.

debbo al solito zelo della vostra amicizia mi lusinga, e mi confonde. Voi siete un mediatore fra gli Dei e gli uomini: pensate voi a sostenere l'opera vostra. Vi ringrazio ancora degli avvertimenti su' pochi versi della disegnata traduzione di Omero, e spero di profittarne; se l'opera dovrà andare avanti io avrò gran bisogno de' vostri lumi, e della vostra assistenza. Conservatemi la vostra amicizia, ch'è l'elogio maggiore del mio amor proprio. Addio.

LXXIV.

ALLO STESSO

Padova 20 *Maggio* 1779.

AMICO IMPAREGGIABILE.

Il vostro favorevol giudizio sopra il Tomo VI. di Demostene può appagar l'ingordigia del più esuberante amor proprio, non che del mio, che si pregia di esser discreto. Vi ringrazio ugualmente delle vostre censure sopra la parte lirica di Ossian. Ma su di alcune parti di questo articolo tra voi, e me

ci è qualche diversità nei principj. In altro tempo vi esporrò meglio i miei, e ne farò giudice voi stesso. Quando si verifichi la progettata ristampa di Ossian, o in un modo, o in un altro farò uso delle vostre osservazioni. Non so poi spiegarvi la sorpresa, ch'io provai nel sentire dal Sig. Carraro, che gli avevate scritto, che mi chiedesse le vostre lettere, avendoli voi mandate le mie, cioè quelle che trattano dell'emendazioni, e dei cambiamenti della vostra grand'Opera, e che gli avete insinuato di stamparle per una Prefazione, acciò sapessero i lettori quel che ci è di nuovo in questa edizione. Voi date così un esempio di nobile ingenuità, assolutamente unico, e che vi rende assai più ammirabile di quel che lo siate per la dottrina. Più d'uno profitta degli avvisi di un amico. Ma chi fu mai, che ne facesse consapevole il Pubblico in un modo così solenne? Io ne sarei confuso ed umiliato, se non fosse il pensiero, che questo tratto singolare deve accrescer di molto la vostra gloria. Non vi dico di più su questo punto, perchè il Sig. Ab. Sibiliato, che non sa ritenere i suoi trasporti di ammirazione vuole attestarveli

con una lettera. Questo mio collega, ed amico, che è certamente uno de'più dotti ed ingegnosi Scrittori d'Italia, è penetrato di profonda stima per voi, ma questo nuovo esempio d'ingenuità lo sorprese e lo innamorò del vostro carattere, ed io n'esulto di compiacenza.

Non minore ammirazione mi si desta nel considerarvi nelle angustie in cui vi ritrovate per la lunga ed ostinata malattia di vostra moglie. Non bisogna che vi scusiate, per lo sfogo amichevole, che meco ne fate per la vostra critica situazione. Non vorrei, che foste in tali angustie, ma non vorrei neppure, che foste meno sensibile. Io odio quella rigidezza Stoica, che indura, e disecca il cuore: ed una filosofia, che affoga la natura la crederò sempre falsa. Bramo però con tutto l'interesse della umanità e dell'amicizia che la vostra metà vi sia ben tosto restituita, e che abbiate la compiacenza di esservi trovato sensibile al pericolo senza essere oppresso dalla perdita. Tanto dunque non mi meraviglio, che abbiate più del solito tardato a rispondermi, quanto mi meraviglio piuttosto, come abbiate potuto ancora pensare a Davi-

de, a Demostene, ad Ossian nelle circostanze in cui siete; circostanze, che come scorgo dalla vostra lettera, voi meditate pur troppo, e forse fino all'eccesso di Young. Conservatevi, che la vostra salute è ben preziosa, e teneramente vi abbraccio.

LXXV.

DEL SIG. ANGELO MAZZA

Parma 21 *Luglio* 1779.

AMICO CARISSIMO.

È un mese e mezzo, che ho ricevuto Demostene; e questo lo avrete inteso da Toaldo; ma non sono che pochi giorni, che ritiratomi in villa ho potuto con attento animo e sgombro dalle nojevolissime brighe scolastiche gustare il compimento della vostra bell'opera: opera, che sarà sempre classica fra le traduzioni e per le difficili bellezze dell'originale, che avete saputo traslatare intatte, e per le non poche che l'originale stesso ha acquistate dalla destrezza del vo-

stro ingegno, dalla finezza del vostro gusto, e dalla prodigiosa varietà e copia del sempre nobile, sempre grande, e sempre opportuno vostro fraseggiamento.

Dal vostro spirito, come di quello del Voltaire disse il Maffei, nulla può mai procedere d'ordinario. Nell'arte malagevole e pericolosa del tradurre avete saputo sì alto sorgere, e quella tanto nobilitare, che chiunque vorrà dopo voi farsi un nome, e tenervi dietro, misuri ben le sue forze, e non dimentichi l'oracolo di Delfo. Nè di lode minore son degne le osservazioni, e le riflessioni, di cui avete arricchito il vostro Demostene. Non parlo della profonda intelligenza del Greco, che fate spiccare ne' diversi tratti, ne' quali discordate dagli altri interpreti e commentatori. Non è questa la prima volta, che l'Italia vi onora e vi ammira per un grecheggiante di prima sfera. Ma quanta luce di politica e di morale qua e colà opportunamente diffusa! quanti maestri tocchi d'arte oratoria! quante fine e segrete allusioni! Ma io mi vergogno di ripetervi ciò, che con senso di giusta compiacenza avrete inteso da tutti i buoni e non preoccupati conoscitori della bella letteratura......

LXXVI.

AL SIG. ANG. MAZZA

Padova 24 Luglio 1779.

Sapete voi che la vostra lettera può destar il priapismo dell'amor proprio nell'anima d'un Sant' Ilarione letterario? un'approvazione così piena ed esuberante d' un tanto conoscitore e maestro val per me tutti gli allori, e tutte le medaglie accademiche. Il vostro giudizio è per me una specie di fatatura che mi renderà insensibile ai morsi degl' insetti venefici che infettano le buone lettere.

Ho tosto spedito all' Occhi le due copie dello Stellini che comprendono anche il 3.° Tomo. Il loro prezzo in tutto è di lire 72.

Vorrei sapere, se ciò può sapersi, se dal vostro tribunale sia ancora emanato il giudizio intorno i componimenti drammatici, o s'è da temer che anche quest' anno l'oracolo sia costretto a tacere.

Vi prego di far i miei complimenti alla vostra amabile e gentil compagna, la quale



volle farmi una piacevole sorpresa incaricando l'Ab. Toaldo d'un grazioso saluto per me. So ch'ella è degna di voi per le sue qualità, voi avete voluto ch'ella simpatizasse con voi anche nella gentilezza coi vostri amici. Questo è il solo titolo che può avermi procacciato una distinzione così obbligante, ed appunto per questo ne sento una compiacenza più viva. Conservatemi il vostro affetto, certo ch'io vi corrispondo con tutto l'animo. V'abbraccio, addio.

LXXVII.

DEL CARD. FLANGINI

RIVERITISSIMO SIG. ABATE.

Roma 4 Decembre 1779.

Mi è stata gratissima la sua lettera e per le cortesi espressioni della medesima, e per le instruttive notizie che contiene. Il suo piano di traduzioni dal Greco non può essere migliore, e ne risulterà certo la più utile Opera che potesse desiderar l'Italia per la col-

tura delle buone lettere. Spero che questa possa ritardare il precipizio, in cui mi par di vederle per l'abbandono quasi totale dei buoni autori. Negletto lo studio della lingua Greca ne veniva per conseguenza la perdita quasi certa dei classici autori in quella lingua: giacchè veramente la maggior parte delle traduzioni che sono sin ora fra le mani non lascia leggerli, e gustarli con nessun profitto. L'ammettermi a parte di una impresa tanto gloriosa non è per me che un onore che so di non meritare, e che riconosco dalla sua cortesia. Se dai miei sforzi non potrà uscir cosa che meriti di star in così bella. mostra, serviranno almeno per esercitarmi, e imparare. Ho già subito accettata la parte che si è compiaciuto assegnarmi: e lasciata una Orazione di Eschine (quella c. Timarco) che aveva per le mani, ho subito preso la indicatami Apologia di Socrate scritta da Platone: di cui ho anche cominciato a tradurre una porzione. Il testo che mi serve a tal fine è il bellissimo di Enrico Stefano del 1578: ma ho già scoperto esservi quattro Codici nella Vaticana che opportunamente confronterò. Ho già subito a prima vista trovato necessa-

rio, per ben penetrar nello spirito di questa Orazione, aver sempre sotto l'occhio Senofonte, Laerzio, e le Nuvole di Aristofane specialmente: libri che attualmente tengo sul mio tavolino. Sarebbe anche utile, terminata la traduzione, confrontarla colla Francese di Andrea Dacier, e colla Italiana di Sebastiano Erizzo; non che ancora (se si potesse) con una Inglese, ch' esservi rilevo dal Fabricio. S' ella ne avesse qualcuna mi sarebbe grato che per poco tempo me la mandasse per eseguire questo confronto; dirigendola a questo Ambasciadore, da cui sarebbe mio pensier ricuperarla, e per il di cui mezzo istesso glie la rimanderei; in caso diverso tenterò qui di vederle in qualcuna di queste Biblioteche: ma lo temo senza buon esito. Al mio Licurgo bisognerebbe che dessi una rivista prima di mandarglielo. Un privato mio esercizio di sedici anni fà ha troppo rossore di uscir di casa così incolto come deve essere: ma ad ogni modo cercherò di rintracciarlo fra le mie carte, e riattarlo alla meglio. Il sesto Tomo del suo Demostene non mi era veramente pervenuto per negligenza di chi riscuote in Venezia i libri delle mie as-

sociazioni. Lo avviso questa sera, perchè me lo procuri, e me lo mandi. Ella perseveri nell'utilissima intrapresa: io cercherò di secondarla colle mie deboli forze, impiegando a seconda dei suoi consigli, e direzioni tutti i ritagli di tempo che il mio uffizio mi lascierà. Servirà ciò se non altro a procurarmi il piacer di tratto in tratto delle sue lettere, e delle sue nuove. Sono intanto

Dev. e Obb. Servitore
LODOVICO FLANGINI.

LXXVIII.

A MADAMOISELLE SONCIN.

Je faisois l'autre jour un petit voyage des plus charmans. Une petite barque à l'aide des rames nous conduisoit doucement tout le long d'une agréable rivière qui va de Vo jusqu'à Este. Les rivages parés des buissons d'un beau verd ou ombragés par de beaux arbres qui se peignoient dans les eaux, des prairies parsemées de fleurs et de troupeaux bondissants, des côteaux riants qui étoient aux deux bouts de la riviére, et qui attiroient

tour-à-tour nos regards et les fixoient par deux points de vue singuliers, tout cela formoit un spectacle enchanteur, et tout-à-fait digne de nos âmes. Vous croyez bien que je rêvois, comme de raison. Et à quoi rêvois-je donc? Est-ce à vous à le deviner? Non mais à le sentir. Ah! que n'est-elle de la partie! que n'est-il pas aussi mon cher ami! Que ne nous livrons nous tous ensemble à ce doux ravissement? Dois-je donc goûter de plaisirs des ce genre sans le partager avec eux? Cependant mon esprit n'étoit pas tout-à-fait à son aise. Je n'avois pas encore reçu de vos lettres; cela me donnoit de la peine. Je savois bien que ce n'étoit qu'un mauvais tour que me jouoit notre courier de village par son délai. C'est pourquoi il me tardoit d'être à Este, où je comptois de trouver de vos nouvelles. Je descends: ne voilà-t-il pas qu'on m'aborde une lettre à la main? Et de qui me vient-elle cette lettre charmante? Eh, faites-moi de compliments, s'il vous plaît, c'est de la part de mon amie la plus chérie. Je comptois de vous faire ma réponse dans le jour prochain qui étoit celui, du départ de la poste. Mais par malheur il

y eut tant de monde chez nous qu'il ne me fut pas possible d'avoir un quart d'heure de loisir et de solitude pour m' entretenir avec vous la plume à la main. Il me fallut donc attendre que nous fussions de retour. Nous revînmes le samedi soir de la même façon. Je me mis aussi-tôt à vous écrire, mais ayant manqué le jour de la poste, vous n'aurez ma lettre qu'un jour plus tard par le chemin de Vicence. Comment ? que je ne sois pas inébranlable aux atteintes de votre amitié ? Y pensez-vous ma chère ? Est ce que je voudrois ? Que je le pourrois ? Au contraire je n' y ai peut-être jamais été plus sensible qu' à présent. Les liens qui m'unissent à vous, loin de se relâcher par cet éloignement, ne font que se resserrer plus étroitement. Si par malheur j' étois tenté de vous échapper, je serois bien maladroit à me choisir ce séjour, où tout ce que je vois, et que je sens me ramène à vous. Je suis fort touché de l'état de la pauvre Damoiselle Orologio. Fiancée, jolie, à la fleur de l'âge... Celà est horrible. Peut-être elle renaîtra dans une rose, ou dans une œillet : laissons cette consolation pour notre

ami l' Epicurien , pour moi je frissonne , quand j' y pense . Portez-vous bien , ma très-chère ; que le Génie de l' amitié préside à vos jours ; qu' ils soient filés par les plaisirs de la douce sensibilité ; qu' ils fassent le bonheur de ceux qui vous aiment , et qui sont en état d' apprécier tout ce que vous valez . Adieu . Faites bien de complimens de ma part à celui qui vous touche , et après lui à ceux qui vous appartiennent. Adieu . Sachez que je suis piqué de votre défi, et que je pretends être votre ami à la fureur. Ecrivez-moi Mercredi soir par la Poste d'Este *à Vo in Ca' Contarini*. Adieu.

LXXIX.

A MADAME CAMINER.

Loué soit le bon Dieu qui a enfin daigné vous toucher le cœur, et vous amener à penitence; que le souvenir du passé soit donc effacé de nos esprits, et que votre passage à Vicence soit l'heureuse époque de notre amitié.

Je mettrai toujours sur votre compte la

métamorphose de mon ami, et je crois lui faire ma cour par cela. Moins cette conversion vous a couté d'effort, plus le prodige de la grace qui opère en vous est éclatant; et plus je me sens poussé à me recrier avec l'apôtre des Gens, *o altitudo* etc. Au reste quelque soit, le zèle qui vous anime pour la propagation de la foi, je crains à la verité ma chère précheuse, que vous ne soyez un peu pressée par la foule des incrédules; et que vos appas ne détruisent le charme de vos sermons. Ne voilà-t-il pas que vous allez vous gendarmer sur ce mot? Passez-la moi; je vous prie. *Ridentem dicere verum quid vetat?*

A' Venise j'ai vu représenter Sémiramis; et y en ai été satisfait autant qu'on peut l'être de nos acteurs. Celle qui joue ce role-ci, me revient assez pour le pathétique. Je vois en elle la mère tendre, la femme mourante, mais je n'y vois pas la Reine d'Assyrie, la conquérante, ni l'esprit égaré d'une femme meurtrière de son époux, déchirée cruellement de remords et sans cesse effrayée par la vue d'una spectre attaché à la poursuivre. Les pauvres diables de nos comédiens feront

toujours quelque sottise, faute de connoissances et de quelque habile homme qui veuille bien se charger de les conduire. On n'avoit donné aucun avis à Pitteri au sujet de M.r Landi. M.r votre Père n'a qu'à dire un mot à Manfrè, pour avoir l'exemplaire de mon ouvrage.

Je n'ai pas vu, Dieu merci, M.r le Caudataire depuis quelque tems, et assurément vous ne voulez pas que je m'en fâche. Je ne sais s'il est encore à Padoue, ou s'il est allé revoir la côte de Guinée, son pays natal.

Mad.e Capodilista n'a pas trouvé, à son gré les échantillons: cependant elle m'ordonne de vous remercier, et de vous faire ses complimens.

Vos nouvelles me seront toujours précieuses, pourvu que cela ne vous dérange en rien. Comptez Mad.e sur un homme qui ne sauroit cesser d'être.

LXXX.

A LA MÊME.

Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis. Voici mon texte. Vous voyez que

je tâche de faire mon salut, en m'acquittant de mon devoir : mais vous comprenez assez que si dans ces jours-ci on doit se répentir de ses fautes, on doit aussi pardonner au pêcheur qui dit son *mea culpa*.

Après cela, que vous dirai-je ? que je me porte bien, que je me souviens de vous de temps en temps avec beaucoup de plaisir, que je vous garde toujours la même amitié, la même estime; et voilà ma lettre achevée. Cela s'entend, me direz-vous, et ne valoit pas la peine d'être écrit. Mais que faire ? ni mon train de vie, ni mon pays ne me fournit rien qui puisse vous interesser. Tout est tranquille ici, mais d'une tranquillité, qui tient beaucoup de l'engourdissement. Je me ressens assez du génie national. Les ressorts de mon âme sont presque tout-à-fait usés, et mon esprit ne s'occupe que de travaux, et de recherches qui ne sont rien moins que charmantes. C'est à vous Madame, à m'éveiller, et à me charmer en me donnant de vos nouvelles. L'état de votre santé, celui de votre âme, vos occupations, vos plaisirs, vos peines même, si par malheur vous en ressentez, ce sont autant de sujets, dont je se-

rois bien ravi de recevoir de vôtre part quelque détail. Si j'avois le bonheur de vous entretenir en particulier, peut-être oserai-je vous faire des questions, qui pourroient jetter quelque intérêt sur nos entretiens. Je suis bien malheureux d'avoir été en tout temps si éloigné de vous! Notre ami me mande qu'il va se rendre ici en Avril prochain. Et vous n'y seriez pas? Cela n'est pas dans les règles. Adieu, Madame, croyez que je suis.

LXXXI.

A LA MÊME

Votre santé s'est donc tout-à-fait retablie; et vous vous souveniez de moi. Voilà deux choses qui me font bien du plaisir, et je vous fais de tendres complimens sur l'une et sur l'autre. Cependant, Mad.e, épargnez nous, je vous prie, dorénavant le premier de ces plaisirs. Il nous faut l'acheter trop chèrement par votre danger et par nos allarmes. Vous nous en devez un autre plus solide et plus satisfaisant: c'est celui de vous trouver toujours saine, heureuse, et aussi contente

de vous même, que ceux qui ont le bonheur de vous connoître, le sont de vous. Les Muses, les Graces, et l'Amitié doivent presider à vos jours. Puissent ces divinitez bienfaisantes à qui vous appartenez, écarter de vous pour toujours ce qui peut déranger le moins du monde votre santé, ou troubler la paix de votre âme, cette paix que vous ne prenez pas assurement pour l'apathie des Stoïciens. Agréez, Mad.e des vœux qui partent du cœur d'un homme qui fait gloire d'être.

LXXXII.

A LA MÊME

La *Cavalleria* n'est qu'un mélange de galanterie, et d'étiquette. Je suis si éloigné de une, et je suis si ennemi de l'autre, qu'il ne faut pas s'étonner si je manque par fois à des regles, dont je n'ai pas garde de me piquer.

Au reste je croyois, Madame, que vous deviez me savoir ben gré de mon silence. En ne vous pas obligeant à me lire, je comptois vous épargner un peu de temps perdu; car enfin que vous dirai-je qui puisse vous

intéresser ? Après quelques lieux communs, après quelques protestations d'estime, très-sincères à la verité, mais trop meritées de vous pour vous flatter, me voilà arrêté tout court, et reduit à la signature. Eloignés comme nous sommes, ne nous étant vus qu'une ou deux fois presqu'en passant, nous ignorons l'un et l'autre beaucoup de particularités, que nous regardent, particularités, qui fournissent de quoi causer, et qui même dans le badinage y mêlent quelqu'interêt. D'ailleurs, je ne suis pas dans les mystères de votre cœur, notre amitié même n'est qu'ébauchée, et il me semble qu'après deux ans nous n'en sommes encore qu'aux complimens. Vous offenseriez-vous, Madame, si je prenois la liberté de vous dire que je remarque dans vos lettres un certain air caché de reserve, et de certaines generalités, qui tiennent bien plus de la politesse, que du sentiment? Quand le commerce des lettres ne dit rien au cœur, quand il ne mène point à la familiarité, si non à l'intimité, à quoi bon s'en faire une règle? Pardonnez-moi, Madame, ce petit trait de franchise, qui ne déroge le moins du monde au sentiment, que je vous garde.

Je ne sais si on vous a présenté de ma part un exemplaire de Démosthène. Par mégarde j'avois oublié d'en avertir mon ami; mais il ne devoit pas s'y méprendre. Quoiqu'il en soit, si vous ne l'avez pas su, vous l'aurez bientot par le moyen de M.r le Comte Sesso. Agréez-le comme un hommage que le moindre des Litterateurs se plait à rendre au plus Bel esprit du Sexe.

Je suis, Madame, tout comme vous voudrez; mais toujours sincérement

Votre serviteur et ami.

LXXXIII.

A LA MÊME

Vous ne voulez pas, je crois, que je vous fasse des excuses pour avoir differé jusqu'ici à vous répondre. Sans que je détaille les petites causes qui m'en ont empêché, vous croyez bien, qu'en cela je n'ai pas agi sans le principe de la raison suffisante qui se mêle de tout.

Je suis bien aise d'apprendre que vous haïssez les commentateurs. Celà va mettre

à l'épreuve vos sentiments pour moi. Car vous savez Madame, pour vous avertir aussi, que je prétends d'etre aimé. Les sacrifices de ses goûts et de ses idées sont la pierre de touche de l'amour. J'ai tant vêcu avec le sexe, qu'enfin j'ai pris un peu de ses manières, et de sa façon de penser. Las de prévenir, de flatter, de m' oublier, j'aime à présent qu'on me prévienne, et qu'on me flatte à mon tour, et ce n' est qu'à ce prix que je pourrois m' attacher à quelque objet que ce soit. Ainsi savant ou bel esprit, philosophe, ou commentateur serieux, ou badin, il faut, Madame, que vous ayez toujours la bonté de me trouver à votre gré. Vous n' avez donc qu'à prendre votre parti, et à régler vos idées là dessus. Car pour moi c' est *in fatis* que je serai traducteur, commentateur, litterateur, blasphemateur toute ma vie.

On m' avoit envoyé de Parme les exemplaires des pièces couronnées; je m'apprétois à lire la célèbre *Marcia ;* mais je ne sais comment j'ai perdu ce bijoux précieux, et je ne puis le déterrer nulle part. Je crois que c' est Thalie qui m'a joué un mauvais

tour. Assurément elle m'aura dérobé cet ouvrage pour en orner sa bibliothèque. Il me tarde de voir votre extrait. L' Abbé vous aura bien de l'obligation : sa pièce par votre moyen atteindra le véritable but du comique, elle fera sourire les honnêtes-gens. N'oubliez pas cependant de nous faire sourire, ou pleurer, si vous l'aimez mieux d'une autre façon.

Madame la Comtesse se porte très-bien, et vous fait des remercimens. Je souhaite de tout mon cœur qu' il n' y ait rien qui trouble les douceurs de votre amitié. Malgré mon badinage, je suis, Madame, très-serieusement.

LXXXIV.

A LA MÊME

Je suis, vous le savez bien, Interprête dans toute la force du mot: c'est pourquoi il me semble que tout le monde doive l'être aussi. Vous vous acquittez si bien du premier devoir de cet art: méprisez un peu moins l'autre, et vous ferez mieux vos affaires. Mais

ce n'est pas assez que d'interpreter : il faut s'y prendre de la bonne façon, et tourner toujours les choses à notre avantage. En place ou deplacé j'irai assûrement à Vicence : nous ferons alors un Traité dans les formes *de optima ratione interpretandi*, et nous parlerons mystère tout notre saoul.

Je n'ai point lu les œuvres de M.r... et je ne sais rien de ses Préfaces. Mais je sais bien que ces seigneurs bien rentés ont beaucoup de tort en se faisant imprimer. Que ne se bornent-ils à être amateurs! Eux et tout le monde y trouveroit bien mieux son compte.

On ne m'a pas encore rendu l'extrait de Pascal fait par notre ami: mais Mad.e Boschi m'en a fait l'éloge. Les critiques ont beau se déchaîner sur lui; ils y perdroient tout leur Latin. C'est un Spartiate qui brave de la meilleure grace du monde les criailleries de la populace d'Athènes.

M.lle Soncin vous cherit, et moi aussi. Adieu, Madame, je suis de tout mon cœur.

LXXXV.

A LA MÊME

Je serois veritablement à plaindre, si je pouvois renoncer de gaieté de cœur à un commerce interessant et agréable tel que celui de Madame Caminer. C' est pourquoi vous aurez la bonté de vous assurer, que si je ne vous écris si souvent que je voudrois, c' est toujours pour de petites affaires, de petites distractions, enfin pour de petites raisons qui n' ont rien de commun avec les sentimens d' estime et d' amitié que je vous garde pour toujours.

J' approuve beaucoup qu' on transporte à Vicence l'Europe litteraire, et je vous fais les présages les plus heureux. Nous avons causé notre ami, et moi sur les moyens de mettre votre Journal sur un pied qui lui attire autant qu' on le peut les suffrages de tout le monde. Je vous en dirai mon avis, qui n'est dicté que par l'intérêt que je prends à tout ce qui vous regarde. D' abord je voudrois éloigner de moi tout soupçon de partialité et de faveur, ce qui nuit le plus aux

ouvrages de cette espèce. C'est pourquoi je me ferai une loi de ne donner d'extrait de livres Italiens, quels qu'ils soient, et je me bornerois à les nommer dans les nouvelles litteraires. Vous n'y perdrez pas beaucoup, je crois, d'un côté, mais vous gagnerez beaucoup de l'autre. Vos jugemens seront plus libres et par là plus sains. Vous n'aurez ni de grands à flatter, ni des savans à ménager, ni des amis à satisfaire, ni des ennemis à craindre. On goûtera vos reflexions et vos éloges d'autant plus qu'on vous lira sans intérêt personnel: et si vous n'obligez personne, personne aussi n'aura à se plaindre de vous. Après cela, il me semble que vous pourriez partager votre Journal en deux parties: la première seroit pour les extraits, dans l'autre on pourroit insérer des pièces entières, ou des morceaux choisis, quelque dissertation qui auroit remporté le prix, des petites pièces en vers, ou des scènes détachées de quelque ouvrage dramatique, que vous traduiriez heureusement à votre ordinaire. Enfin vous pourriez y joindre de temps en temps quelque chose de votre façon qui mettroit vos talens dans un plus grand jour. Voilà ce

que j' avois à vous dire sur cet article: vous en jugerez ce qu' il vous plaira.

Je voudrois qu' on jouât ici quelqu'une des pièces de Théâtre insérées dans votre Collection. Il me semble que le *Ripiego Felice* conviendroit mieux qu' un autre à cette troupe d'autant plus que si je ne me trompe, cette pièce se ressent beaucoup de la manière de M.r Goldoni, ce qui doit la rendre plus théâtrale, et plus à la portée de notre parterre. J' allai ce matin chez Medebach pour lui faire agréer cette proposition, et je n'eus pas la moindre peine à le persuader. C' est avec bien du plaisir que j'ai vu chez lui le manuscrit de Sara Sampson. Nous nous sommes recriés sur le peu de succès avec lequel on l' a joué sur le Théâtre de Venise. J' osai presque l' assûrer qu' on lui feroit un tout autre accueil à Padoue.

LXXXVI.

A LA MÊME

L'abbé Cesarotti n'est pas à la verité tout-à-fait mort; mais aussi je ne crois pas qu'on puis-

se le compter tout de bon parmi les vivans. Il lui faut jouer le savant malgré lui, il est surchargé de travail, il ne peut pas s'entretenir autant qu'il voudroit avec des gens qu'il chérit, et qu' il estime le plus : est-ce bien de la vie que tout cela ? J'ai passé une quinzaine de jours à la campagne, mais je n'eus pas garde de m' y délaisser. Je n'ai fait que travailler, travailler, travailler, *ut adimpleantur Scripturæ*.

J'avois reçu ces jours passés des nouvelles affligeantes sur le mauvais état du bon père de notre ami. Cela m' avoit véritablement allarmé. Heureusement M.r Vito, que j'ai vu ce matin chez M.lle Scola, me rassura sur cet article, en m'apprenant, que la fièvre s'étoit amortie, et que la maladie avoit cessé d'être dangereuse. Cela me fit autant de plaisir que j'avois ressenti de peine.

J'apprends que l'Académie de Parme ne se dément point dans ses jugements. Marcia, à ce qu'on m'a dit, vaut bien la tendre Zelinda. En revanche ont dit beaucoup de bien de la pièce de M.r Albergati. Je vous fais mes compliments sur cela : car je sais qu' il est de vos amis ainsi que des miens.

Il me seroit bien doux de vous entretenir plus au long, mais je suis rappellé par mon impitoyable Harangueur : je l'entends qui me gronde, et m'ordonne en maître de vous quitter pour lui. Mon Dieu! n'est-ce pas bien gagner au change?

Silencieux ou parleur, croyez, Madame que je suis toujours avec le même sentiment.

LXXXVII.

A LA MÊME

Je ne sais si quelqu'autre peut trouver que vous inondez le public de vos traductions; pour moi je trouve, que tout ce qui sort de votre plume va me donner du plaisir; quoique j'avoue, que j'en ressentirois davantage si vous nous donniez quelque chose de votre crû comme nous nous en etions flatté. Mais cela viendra à son tour, en attendant je ne puis que vous savoir bon gré d'achever votre Collection. Ce n'est pas à un traducteur à vous faire un crime de vos travaux dans ce genre. *Hanc veniam petimusque damusque vicissim*. Au reste je voudrois que les gens du

monde qui ne se soucient guères, que de quelque livres d'agrément s'accoutumassent peu à peu à des lectures intéressantes, dont ils apprissent à sa former le goût et le sentiment. Mais je vois qu'il n'en sera rien, du moins dans ce pays-ci, que ces gens vont lire vos pièces avec toute la distraction de la fatuité; et qu'ils vont passer de sa meilleure grace du monde et avec le même intérêt de *Sara Samson* aux *Tre Melarance* ou à la *Pastorella Fedele*. Voici le sens de mes complimens. Eh! pouviez-vous vous y méprendre?

Je vois de temps en temps M.lle Scola, et il est souvent question de vous dans nos entretiens. Elle vous fait de bien tendres complimens, avec sa candeur ordinaire.

Eh bien donc, nous nous verrons deux fois: tant mieux. Oh! je vous défie d'en être charmée autant que moi. Adieu.

LXXXVIII.

A LA MÊME

N'en déplaise à mon viel Harangueur, tout Grec qu'il est, j'aime bien plus le stile char-

mant de vos lettres que tous les gros mots dont il régale ses confrères M.rs les orateurs d'Athènes, ou les bravades qu'il fait au Macédonien, en se tenant prudemment à l'abri de ses coups.

Ce n'est pas à tort que l'on dit, *à quelque chose malheur est bon*. On ne connoit véritablement le prix de l'amitié, que dans la détresse. La vôtre a été à notre ami d'un bien cher soulagement: dans sa dernière lettre il se plaît à se rappeller vos soins, et le tendre intérêt que vous avez marqué pour lui, et pour sa famille. Cela va serrer plus étroitement les nœuds qui vous attachent l'une à l'autre. Et je m'associe avec l'imagination au plaisir de vos doux entretiens.

Vive les Académies et les Couronnés. Si M. le Marquis Albergati n'eût été couronné a bon droit, il me semble qu'on pourroit dire que les combats Théâtrals de Parme ne ressemblent pas mal à celui du Comte de Culagna dans la *Secchia Rapita*, ou par un prodige singulier de la Féerie, ce n'étoit qu' au plus poltron de combattans que la victoire étoit reservée.

On me dit qu'après nous avoir donné la

traduction des meilleures pièces Françaises, vous pourriez bien vous résoudre à travailler à quelque ouvrage de votre façon. Je serois bien ravi de cela; car je ne doute point que votre coup d'essai ne soit couronné par le succès. C'est à vous à choisir si vous aimez mieux d'être notre Melpomene ou notre Thalie: pour moi je serai toujours prêt à frapper des mains.

Envoyez-moi de vos choses le plus souvent que vous pourrez. C'est le meilleur des specifiques pour un homme qui gémit sous les poids d'un in folio, et qui va bientôt enfanter un Commentaire.

Je suis Madame etc.

NOTA

Alla pagina 11.

L' Ab. Cesarotti avea mandata la sua lettera al Macpherson per mezzo del Sig. Sackville, a cui rispose il Macpherson con una lettera inglese, di cui diamo qui la traduzione letterale.

Londra 4 Maggio 1763.

SIGNORE

Nulla potea farmi più piacere quanto la lettera dell'Abate Cesarotti che mi faceste l'onore di trasmettermi. Accadde sfortunatamente ch' io fossi assente da Londra quando mi pervenne la vostra lettera, altrimenti vi avrei più presto annunziata la grande obbligazione che ho contratta con voi. L' eleganza del sentimento e la cognizione della critica che l'Abate dimostra mi persuadono abbastanza ch' egli renderà ampia giustizia ai poemi di Ossian nella traduzione ch'egli intende di farne. Ho dato ordine che vi sieno mandate per mezzo del primo bastimento diretto a Venezia, due copie di un secondo volume delle composizioni di Ossian; ne destino una per voi, e l'altra per l'Abate. La dissertazione che va innanzi a questa opera getterà del

lume sull'antichità di essa; ma se ciò non basta per convincere l' Abate dell'autenticità, vi trasmetterò quelli ulteriori schiarimenti ch'egli potrà esigere. Debbo ripetervi i miei ringraziamenti per la preziosa corrispondenza che mi avete procurata, perchè mi permetterete di assicurarvi che accrescerà molto la mia felicità l'aver lettere da voi, e dall' Abate Cesarotti, con quella frequenza che sia compatibile coi vostri comodi. Ho l'onore di essere

Il vostro Giacomo Macpherson.

INDICE

DEL TOMO PRIMO

FINE



